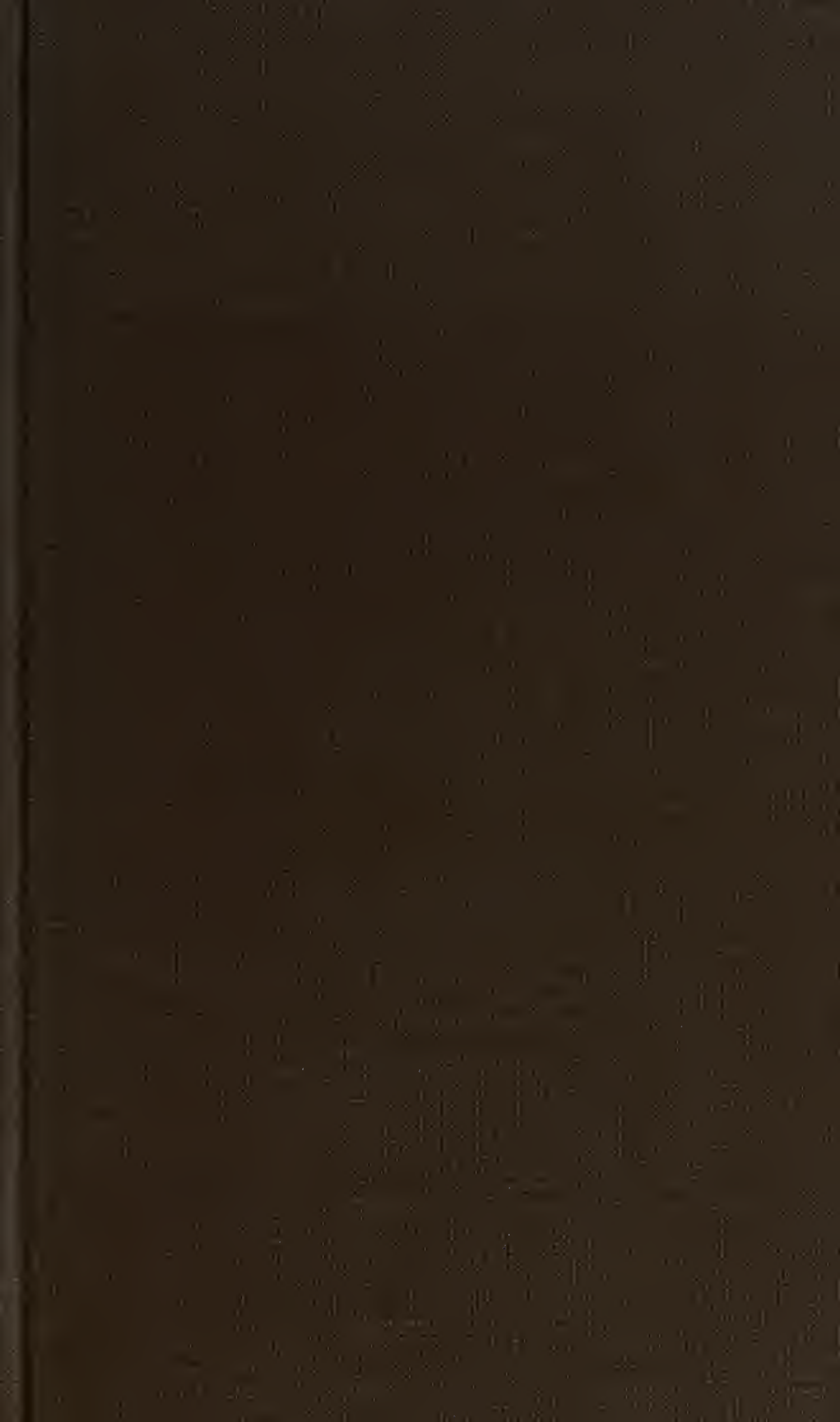
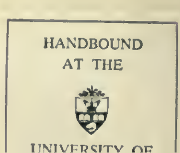




SOIRÉES

DU

FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

Imprimerie de MAULDE et RENOU, rue Bailleul, 9 et 11.

SOIRÉES

DU

FAUBOURG SAINT-GERMAIN

PAR

A. de Vigny, G. Sand, P. Mérimée, L. Gozlan, Loève Weymars,
E. Souvestre, J. Janin, Barbier, Stendhal, A. de Musset,
Alexandre Dumas.



II

PARIS

J. LACOSTE, ÉDITEUR,

3, RUE GÎT-LE-COEUR.

1844


LIBRARY
FEB 9 1962
UNIVERSITY OF TORONTO
783648

FAIRE SANS DIRE.

PROVERBE.

PERSONNAGES.

MARIANI, musicien.

L'abbé FIORASANTA.

Le comte APPIANI.

JULIE.

(Rome.)

FAIRE SANS DIRE.

PROVERBE.

(Un cabinet de travail.)

MARIANI, seul.

MAINTENANT que te voilà belle, ma chère basse, va-t'en là ; — il faut que je me couche. Je t'ai joliment frottée, ma grosse ! Comme tu reluis ! Tu es bien contente. Cette vilaine poussière te rendait hon-

teuse. (Il sert sa flûte.) Petite! petite! tu vieillis. Ah! Dieu du ciel, moi aussi. Que de lumières il y a là-bas! Hélas! il est minuit. C'est maintenant que la richesse s'éveille, et que la pauvreté s'endort. Bah! toute cette musique à copier sera finie demain. Le diable soit de la plume qui a fait un pâté sur cette page.

(Il ferme sa fenêtre.)

Triste ou gai, pourquoi le serais-je? Vivre sans inquiétude et sans espérance, est-ce être heureux ou malheureux? Ah! pauvre lit, tu sens le tombeau. Pauvres murs, les rayons du soleil ne vous aiment guère; vous êtes si noirs! Allons, serrons tout ceci. —La médiocrité est une triste chose. Il est certain que je dîne, que je vais et viens ici et là, comme un renard dans une ménagerie; mais il n'est pas prouvé que cela s'appelle vivre. Ainsi pourtant l'âge arrive, et la mort, — à quoi vais-je rêver?

Il m'a semblé tout à coup que j'entendais courir. Qui est-ce qui crie? Ma foi on se sauve; on s'arrête par instant; — il se fait

quelque coup de main dans ce méchant quartier.

(On frappe.)

Qui est là ?

UNE VOIX, en dehors.

Ouvrez, ouvrez, qui que vous soyiez.

(Entrent Julie masquée et l'abbé Fiorasanta.)

L'ABBÉ.

Fermez la porte ! la porte ! Ouf ! je suis plus mort que vif.

(Julie s'asseoit.)

MARIANI.

En quoi puis-je vous servir, monsieur?

L'ABBÉ.

Vous vous mourez, belle Julie. Cette fuite précipitée, mon idole, m'afflige autant que vous. Je serai chassé des états du pape !

MARIANI.

Pourquoi cela?

L'ABBÉ.

Silence, mon cher monsieur ! paix ! paix ! voilà un bruit d'armes et de chevaux. Ah Dieu ! nous sommes sauvés ! Dieu nous

sauve! Monsieur, n'y a-t-il pas une seconde issue dans cette maison?

MARIANI.

Oui; voilà la porte de mon caveau qui donne sur la campagne.

L'ABBÉ.

Y pensez-vous? En rase campagne? O ciel! ceux qui ont juré ma mort sont à cheval. Ah! c'est fini, voilà la fin de tout; c'est mon heure dernière.

MARIANI.

Si, en frappant à cette porte, vous n'avez voulu demander que l'hospitalité, monsieur l'abbé, je puis me retirer, et la décence même m'en fait un devoir.

L'ABBÉ.

Ah! monsieur, si vous pouviez nous sauver d'une manière ou d'une autre, mon oncle le cardinal vous récompenserait.

MARIANI.

Parlez, dites un mot. Que puis-je faire?

L'ABBÉ.

Qu'il vous suffise de savoir qu'on nous

poursuit, monsieur, et que votre cœur fasse le reste. Il m'est impossible de vous confier en entier le secret d'une aventure...

(Il lui parle à l'oreille.)

JULIE, se levant.

Cet homme est mon amant, monsieur; j'ai quitté, il y a un quart d'heure, la maison de ma mère, et mon frère nous poursuit.

L'ABBÉ.

Nous ne pouvons rester là, ma flamme, mon bien chéri. Voilà des torches qui rôdent par ici.

JULIE.

Tu as peur, Fiorasanta.

L'ABBÉ.

Que nous nous séparions, voilà le vrai moyen. Que peut-on prouver si l'on nous trouve dans deux endroits différens ?

JULIE.

Demande une épée à monsieur, et reste.

L'ABBÉ.

Voilà bien les femmes ! Un duel entre moi et votre frère accommoderait bien les choses ! Tenez, belle Julie, n'en parlons

pas ; je suis sûr qu'en vous confiant à monsieur, je vous laisse entre les mains d'un galant homme ; je me hasarderai par les champs, et rentrerai au palais, si je puis. Demain, à la pointe du jour, je reviens vous prendre, et nous partons.

JULIE.

Pourquoi veux-tu te sauver et me laisser?

L'ABBÉ.

Parce que nous ne pouvons fuir ensemble sans danger. On n'attrape pas aisément un homme seul, et d'ailleurs que pourra-t-on me dire ?

JULIE.

Pars, si tu veux.

(Elle se rasseoit.)

L'ABBÉ.

Vous voyez, seigneur cavalier, de quoi il s'agit. Cette jeune demoiselle est la comtesse....

MARIANI.

Je ne vous demande pas de nom, monsieur; voilà mon manteau, et la porte est ouverte.

L'ABBÉ.

C'était un coup monté de partir cette nuit en chaise de poste. Nous avons été surpris, et obligés de fuir... — O ciel ! tandis que je parle, le comte Appiani, son odieux frère, promène ses torches de tous côtés! Jamais sa sainteté ne pourra me pardonner ; — et mon oncle le cardinal ne me donnera pas un ducat. (Il met le manteau de Mariani.) Heureusement que ce frère ne saurait m'avoir vu nulle part; j'étais encore au séminaire dimanche dernier ; d'ailleurs il n'a pu distinguer mon visage dans toute cette fuite. Monsieur, je vous confie la plus charmante femme de l'Italie.

(Il sort.)

MARIANI.

Vous pleurez, mademoiselle?

JULIE.

Non.

(Un silence.)

MARIANI.

Les torches approchent de la maison. Il est très possible qu'on y frappe, puisque

vous y avez frappé vous-même. Que fera votre frère s'il vous trouve ici?

JULIE.

Je n'en sais rien.

MARIANI.

Pardonnez-moi mes questions. En supposant qu'il vous rende à votre mère, croyez-vous qu'elle vous pardonne ?

JULIE.

Je n'en sais rien.

MARIANI.

Jugez-vous à propos de vous retirer dans une pièce écartée de cette maison ? alors je pourrais tout nier dans le cas où l'on vous y viendrait chercher ; ou croyez-vous qu'il vaille mieux vous en remettre à la générosité du comte Appiani?

JULIE

Je n'en sais rien.

MARIANI.

Vous seule cependant pouvez décider de ce qu'il faut que je fasse et de ce que vous devez faire vous-même. Ayez du cœur et ne désespérez pas.

JULIE, montrant le stilet qu'elle porte à sa ceinture.

En voilà un qui ne désespère pas.

MARIANI, à part.

Ou cette femme est bien peu de chose, ou elle mérite qu'on fasse tout pour elle. Voyons; faut-il que je la rende à son frère? Faut-il que je me mêle de cette affaire-là? je ne la connais pas, cette femme. Voyons! voyons! suis-je un lâche, ou ai-je du cœur?

(Il s'asseoit.)

(On frappe à la porte.)

Voilà son frère, cela est clair. Il n'est pas bien difficile de trouver cette maison isolée. Faut-il que j'ouvre? et quand j'aurai ouvert, que faut-il que je fasse?

(On frappe un second coup.)

Au fait, tout cela ne me regarde pas. Est-ce ma faute si son amant est un poltron fieffé, et s'il la jette à la tête du premier venu pour sauver sa peau? D'un autre côté, si je me croise les bras, son frère peut être un brutal, et elle n'a personne pour la défendre. D'où sort-elle? et qu'est-ce qui me dit

qu'elle ne va pas me rire au nez, si je fais le rodomont? Il faut faire tout ou rien.

(On frappe encore.)

JULIE.

A quoi pensez-vous, seigneur cavalier?

(Elle ôte son masque.)

MARIANI.

Entrez ici, madame, et laissez-moi faire.

(Julie sort.)

Qu'elle soit ce qu'elle voudra, elle est belle comme le soleil.

(Il va ouvrir.)

(Entre Appiani.)

APPIANI.

Qui êtes-vous?

MARIANI.

Et vous?

APPIANI.

Ma sœur est ici.

MARIANI.

Qu'en savez-vous?

APPIANI.

Es-tu son amant?

MARIANI.

Que fais-tu, si je le suis?

APPIANI.

Dis oui ou non, ou tu es un lâche.

MARIANI.

Non.

MARIANI, appelant.

Julie! sors de cette chambre. Ne te cache pas; je t'ai vue par la fenêtre.

(Julie rentre.)

JULIE.

Bonjour, Benvenuto; me voilà.

APPIANI.

Ta mère te déshérite, ma sœur. Ton père te maudit.

JULIE.

Jésus! Jésus!

(Elle tombe.)

APPIANI.

Si tu me connais, tu sais que je ne pardonne pas. Vis comme tu pourras; je ne viens pas te chercher pour te ramener, comme tu peux le croire; fais-toi entretenir par ton amant. On se passera de toi, fillette.

MARIANI.

Taisez-vous; elle va mourir.

APPIANI.

Qu'elle meure, celle qui a un amant qui ne la défend pas! Corps de Bacchus! Quel nom porte celui qui laisse tomber une femme sans la relever?

MARIANI, assis, comptant sur ses doigts.

Six cents ducats chez Angelo, — deux cents ducats chez Baptista. — La maison peut en valoir quinze cents, avec le jardin...

APPIANI.

Quel nom porte celle qui quitte son père et sa mère pour un gredin qui ne vient pas quand on l'appelle? Holà! n'y a-t-il rien ici qui ressemble à un homme? T'es-tu enlevée toute seule, Julie?

MARIANI.

Les frais du concert et l'éclairage payé, il m'est resté quinze cents francs... quinze cents et cinq cents d'une part...

(Il compte à voix basse.)

APPIANI.

Qu'est-ce que tu marmottes, valet?

MARIANI.

Avez-vous quelque autre parent, quelque autre protecteur au monde, madame?

JULIE.

Pas un.

MARIANI à Appiani.

Viens, toi, tu es mort.

(Il sort avec Appiani.)

(Julie seule se met à genoux, et récite un *Ave Maria*. Un long silence.)

(Mariani rentre.)

JULIE.

O Christ! et mon frère?

MARIANI.

Priez pour lui.

JULIE.

Bourreau, pourquoi l'as-tu tué?

MARIANI.

Parce qu'il fallait que je me battisse, et que si je l'avais laissé faire, il m'aurait tué.

JULIE.

Pourquoi te bats-tu pour moi? Tu n'es pas mon amant.

MARIANI.

Votre mère vous déshérite; votre père vous a maudite. Je vous ai demandé si vous aviez quelque autre protecteur au monde; vous m'avez dit que non. Sans les injures de votre frère, tout pouvait encore se concilier. Votre famille pouvait se laisser fléchir et révoquer l'arrêt qu'elle a prononcé sur vous; mais votre frère a voulu un duel. Rentrez dans cette chambre, madame, ma vue doit vous faire horreur.

JULIE.

Laissez-moi partir d'ici.

MARIANI.

Où allez-vous? La maison de votre père est fermée.

JULIE.

J'ai un père là-haut qui a la sienne ouverte.

MARIANI.

Dieu ne console pas les pauvres, madame, et vous êtes déshéritée. Si vous

croyez qu'on se fait religieuse comme on veut, vous vous trompez.

JULIE.

Mourir, alors!

MARIANI.

Si vous mourez, j'ai commis un crime inutile.

JULIE.

Que voulez-vous donc de moi?

MARIANI.

J'ai fait avertir Fiorasanta, votre amant.

JULIE.

Vous le connaissez?

MARIANA.

Oui. Êtes-vous fière, fille des Appiani?

JULIE.

Assez pour ne jamais parler à un lâche.

MARIANI.

Il ne viendra pas.

JULIE.

Pourquoi?

MARIANA.

Parce que c'est un lâche. Maintenant, êtes-vous capable d'écouter ce que j'ai à

vous dire? ou voulez-vous que je vous laisse seule jusqu'à la pointe du jour? Je ne puis rester ici plus long-temps; mon adversaire est tué sans témoin, et le meurtre est puni de mort.

JULIE.

Qu'est-ce que vous voulez me dire?

MARIANI.

Pouvez-vous supporter ma vue patiemment?

JULIE.

Parlez.

MARIANI s'asseoit.

Cherchez bien dans votre mémoire s'il vous reste un moyen de vivre en paix pendant quelques mois, peut-être pendant quelques années, jusqu'à ce que votre famille veuille vous pardonner et vous recevoir de nouveau.

JULIE.

Quand les Appiani pardonnent, les rivières changent de cours.

MARIANI.

Je vous laisse cette maison, qui est à

moi. Vous y resterez sous le nom que vous choisirez ; mes habitudes étaient solitaires, et l'on ne saura peut-être pas que ce pauvre taudis à changé de maître.

JULIE.

Et toi?

MARIANI.

Moi, je suis un homme : un homme vit avec ses bras. Si vous êtes chassée de votre famille et privée de vos biens irrévocablement, vous avez de quoi vivre ici. Si vous redevenez riche un jour, vous me rendrez tout cela.

JULIE.

J'ai aussi des bras ; je puis me faire ouvrière.

MARIANI.

Prenez garde à un mouvement d'orgueil.

JULIE.

Prenez-y garde aussi.

MARIANI.

Ai-je agi trop vite ?

JULIE.

Non ; mais!.... (Elle marche à grands pas.)

MARIANI.

Les nuits sont courtes dans cette saison. Voilà l'Orient qui se colore. Dans une heure il faut que j'aie quitté Rome.

JULIE.

Ta patrie, Mariani.

MARIANI.

Cette ville n'est pas ma patrie; je suis Vénitien. Tenez, il y aura dix ans à l'Assomption que, par une nuit comme celle-ci, j'entrai dans cette belle cité. Les feux du matin paraissaient, comme en ce moment, derrière ces collines; je portais avec moi cet instrument. J'étais jeune, joyeux, et sûr de réussir. Je n'avais rien, tout est venu depuis en travaillant. Aujourd'hui ce sera dans ma chère Venise que je reviendrai comme un chanteur en voyage; et si mon bon génie est las de me suivre, j'irai mourir pour la liberté de l'Italie.

JULIE.

Tu es brave, mais tu es fou.

MARIANI.

Je vous supplie d'accepter. (Il se jette à genoux.)

JULIE.

Mais quel nom porterai-je ici?

MARIANI.

Un nom plébéien, c'est une sauve garde.

JULIE.

Je passerai pour une aventurière. Comment, à la première recherche, ne découvrira-t-on pas qui je suis? si je ne tiens à rien, si je ne connais personne, personne ne répondra pour moi, et je serai mise en prison par mes parens ou par la police.

MARIANI.

Je puis pour cela vous offrir un moyen certain. Je crains que vous me refusiez.

JULIE.

Lequel?

MARIANI.

Je vous le dirai plus tard. — Maintenant, permettez-moi de me préparer à partir.

(Il s'éloigne.)

JULIE seule.

Es-tu fou aussi toi, mon cœur? Quel rêve

fais-tu ? Cet homme est chaud du sang de ton frère. (Elle s'agenouille de nouveau, et prie.)

MARIANI, rentrant.

Voici ce que je vous propose; seule ici, quel que puisse être le serviteur que je vous laisserai, il vous faut en effet un nom qui réponde pour vous; je vous offre le mien.

JULIE.

Ton nom ?

MARIANI.

Il n'est pas noble, mais il est sans souillure; du moins jusqu'à ce jour. Mon père était joaillier à Venise; il fut ruiné par un naufrage; j'ai un frère qui est riche et qui fait le commerce à Bassora. Ma famille ne remonte pas bien haut; cependant quand le père de mon père est mort, il occupait dans l'armée un grade distingué.

JULIE.

C'est ton nom, Mariani, qui est trop noble pour moi.

MARIANI.

J'étais sûr que vous refuseriez. Cependant il faut que je parte.

JULIE.

Non, non.

MARIANI.

Est-ce le nom d'un assassin que vous ne voulez pas porter ? Songez que si je ne disparais demain, je change de rôle aux yeux du monde, et deviens victime.

JULIE.

Et que te donnerais-je en échange ?

MARIANA.

Un souvenir, qui me suivra comme une sœur fidèle dans les plus lointaines contrées.

JULIE.

Tu es jeune, Mariani ; et le jour où tu aimeras ? Ne ferme pas ton cœur imprudemment ; que diras-tu alors?

MARIANI.

Je dirai que j'ai laissé mon nom à une femme que les profondes mers séparent de moi, et que j'ai fini sur la terre.

JULIE.

Tu ne me connais pas, cependant?

MARIANI.

Réponds-moi; il faut que je parte.

JULIE.

Va dans cette chambre; prends une cassette que j'ai apportée et qui contient quelques diamans; elle est à toi.

MARIANI.

J'accepte.

(Il sort.)

(Une voix en dehors.)

Je vous dis que c'est ici, je reconnais la porte.

(On frappe.)

JULIE ouvrant.

C'est toi!

(Entre Fiorasanta.)

L'ABBÉ.

Oui, belle Julie, c'est moi: j'ai reçu la nouvelle bien fâcheuse de la mort du comte Appiani; savez-vous ce que j'ai fait? J'ai tout appris à mon oncle le cardinal.

JULIE.

Eh bien?

L'ABBÉ.

Eh bien, tout est au mieux; il consent à payer à sa Sainteté ce qui est nécessaire pour avoir notre pardon; il exige seulement que nous quittions la ville pour quelque temps. Nous irons à Naples, où je quitte les ordres, et où je vous épouserai. Mon oncle le cardinal a écrit à votre mère pour assoupir l'affaire, et lui demander votre main pour moi; la réponse a été que votre frère a exigé en mourant qu'on vous pardonnât votre fuite. Les derniers instans de cet homme, autrefois inflexible, ont été consacrés à prier pour vous et pour lui-même. Vous ne me répondez pas? J'amène avec moi vos porteurs, qui vont, s'il vous plaît, vous reconduire à votre palais, où mon oncle le cardinal s'est lui-même fait transporter; à moins que vous ne jugiez plus convenable d'indiquer tout autre lieu qu'il vous plaira.

(Mariani rentre.)

JULIE.

Mariani, j'ai le pardon de ma mère.

L'ABBÉ.

Monsieur, je vous remercie pour tous les soins que vous avez pris, et vous engage à venir avec moi. Mon oncle le cardinal ne laissera pas vos services sans récompense.

JULIE.

Ecoute-moi, Mariani ; j'exige que tu me jures de m'accorder ce que je te demande.

MARIANI.

Je te le jure.

JULIE.

Sur la foi de ton âme?

MARIANI.

Oui.

JULIE.

Je me nomme Julie, comtesse Appiani. Je suis pupille du cardinal Grimani, qui m'a laissé son bien par testament, après sa mort ; je veux que mon nom soit rayé de ce testament, et le tien écrit à la place. Maintenant, prends cette bague (elle se coupe une mèche

de cheveux) et mets cela dedans. (Elle fait ouvrir la porte et monte dans sa chaise.)

L'ABBÉ.

Où ordonnerai-je à ces porteurs de vous mener, madame ?

JULIE.

Chez les sœurs de la Visitation; prêtre, tu diras à ma mère que j'ai pris le voile.

ALFRED DE MUSSET.

BEATA.

—

1780.

BEATA.

I.

Il n'y avait guère plus de deux heures que les malades de Spa, les buveurs d'eau, les oisifs et les joueurs encombraient le salon de l'hôtel des Bains, lorsque la porte s'ouvrit à deux battans. Il en sortit d'abord une large bouffée de chaleur, un gros bruit de voix, l'éclair de mille bougies, puis un frac bleu à longues basques et collet rabattu,

une culotte de peau jaune tachetée de vin et de punch, des bottes à revers éperonnées et poudreuses, des mains ensevelies sous de fines manchettes de dentelle, un air vif et luisant de plaisir, un front étincelant de sueur, des joues vermillonnées d'ivresse, une tête de vingt ans sous une neige de cheveux poudrés, un jeune homme enfin, ne regardant ni à droite ni à gauche, poussant, heurtant, bousculant et sautant sur les marches de l'escalier comme un chat amoureux.

—Monsieur, monsieur! vous laissez tomber vos gants, votre argent!—Voix perdues, peines inutiles, il est déjà loin, bien loin, hors de portée; il a franchi l'escalier, le péristyle, la cour, les allées du jardin, la grille des bains, et il est allé respirer au fond d'une bonne chaise de poste qu'il a trouvée tout attelée et toute disposée à recevoir un voyageur qui n'est certainement pas lui. Qu'importe? Bast! fouette, postillon, et en route!

— Où allons-nous, monsieur?

—Où tu voudras.

—Mais, monsieur!...

— La première route venue; voilà cinq florins, ferme la portière, et à cheval!

Les roues baisent la terre, les chevaux la battent, le fouet crie, le postillon fume, et la chaise, emportée, roule, par un beau ciel d'étoiles et une belle nuit d'été, sur la route contraire à celle qu'elle devait parcourir...... Au bout d'une longue demi-heure, l'homme à la grosse queue et aux petites cuisses descend de cheval, laisse la voiture gravir lentement une montée, secoue les cendres chaudes de sa pipe, la gorge de tabac, et ouvrant la bouche pour la première fois, se dit à lui-même, après trois aspirations de fumée, et avec toute la vivacité allemande : — Je crois bien qu'il est fou, ce jeune homme..... Oui, il est fou de joie, fou à lier, ivre, plus ivre cent fois qu'un jour de dimanche aux barrières, qu'un mousse anglais arrivant des Indes, qu'une femme du peuple revenant de la Grève.— Il a joué, et il a gagné...; 15,000

florins courent la poste avec lui, il a de l'or partout, plein ses basques, plein ses goussets, plein l'oreille, plein la tête...

— Rouge-passe, impair gagne, murmura-t-il du creux de sa voiture, malgré l'affreux grincement des roues, et les cahots qui le secouent de façon à lui couper la langue.

— Rouge passe, impair gagne... A moi! — Faites votre jeu, messieurs. — Rouge passe, impair gagne. — Encore à moi! — Rouge passe, impair gagne. — Toujours à moi... Et l'or s'entasse devant lui comme une montagne, et flamboie aux reflets des lumières comme un Vésuve allumé... Cette nuée de têtes étagées et pendantes autour de la table, cette foule de mains gravitant sans cesse du tapis à la poche, joueurs, spectateurs, tout disparaît; il ne voit qu'une chose, le tapis; qu'un homme, le banquier; il n'entend que le bruit, le roulement de la bille; il ne comprend que rouge passe, impair gagne; il n'a des mains que pour ramasser l'or qu'on lui jette, il n'a des sens que pour gagner... Il est dans le délire.

— Foin des gens qui fuient le jeu comme

la morsure d'un chien ! s'écrie-t-il... Foin des gens qui ne savent au monde que manger, dormir et faire l'amour !... ce sont des brutes... Oh! merci, merci cent fois, chers amis ! vous qui m'avez dit : Joue et tu seras homme... merci, car mon premier florin m'a ramassé des tas d'or et de jouissances... enfin j'ai complété ma vie ; j'ai, grâce à vous, conquis mon dernier poil de barbe ; je connais à présent les myriades de sensations enfouies sous les trois lettres du mot JEU ! O sublime, sublime rouge ou noir ! gain ou perte, pas de milieu, vous êtes là suspendu, sans voix, sans haleine, prêt à monter au ciel ou à plonger dans l'abîme ; vous avez la tête sur le billot, vous voyez le couperet au dessus, et vous dites : Tombera-t-il ou ne tombera-t-il pas ? et cela, non pas une fois par hasard, mais soixante fois de suite dans une heure ; et cela pour un florin comme pour des millions, pour un liard comme pour un royaume. O jeu !... divine irritation des nerfs qui réchauffe le sang ; fièvre ardente que les forts dissimulent,

mais qu'ils ressentent tous jusqu'à la pointe des cheveux ; passion qui vous prend l'homme à deux mains et qui vous le secoue jusqu'à extinction de force ou de vie ; synapisme énergique qui réveille les morts, et qui fait que le tronc humain le plus rongé de maladies et d'années, le corps le plus ridé, le plus jaune, le plus près de tomber en poussière, se redresse à la vie auprès d'une poignée de cartes, et bondit sous la pile galvanique d'un monceau d'or !.. Non, baisers de vierge, étreinte de femme, ivresse de la scène, trépignement du parterre, hurlement du peuple, vous n'êtes auprès du jeu qu'un châtouillement insensible, un frôlement de pattes de mouches. Rien, rien au dessus de rouge passe, impair gagne ; rien, si ce n'est la première passe à ce jeu terrible, cette roulette sanglante, où le tapis est un champ de carnage, où les enjeux sont des têtes d'hommes, où la bille est de fer, et où le banquier c'est la mort ! Oui, lorsque, après avoir tiré le canon, labouré des arpens de chair humaine, sur un sol pétri de sang,

dans un air embaumé de poudre et sous une voûte de flamme et de fumée, après des heures d'angoisses et d'attente, vous pouvez dire : Enfin j'ai gagné, à moi la partie... oui, là seulement il y a une volupté immense, supérieure à toutes les voluptés terrestres ; mais pour en porter le poids, il faut une organisation de fer, un crâne de Titan... Oh ! que n'ai-je eu assez de force !... Je me sentais ; j'aurais fait sauter la banque, j'aurais joué jour et nuit, toujours, ma vie, la terre, si elle avait pu trouver place sur la table ; j'aurais joué contre Dieu même, et j'aurais gagné... mais le bonheur m'a brisé les nerfs au bout de trois heures, et je suis sorti... Ah ! povero... je ne suis qu'une femme, bonne à jouer aux hochets avec ses petits enfans. Ah ! rouge passe, impair gagne, tu m'as obéi comme un chien pendant trois heures ; qui sait maintenant si je te retrouverai jamais ? j'étouffe !...

Et le voilà qui jette sa tête brûlante à la portière, le voilà puisant avec délices les fraîches ondulations de la brise......

Son cœur se dégonfle, ses artères battent moins vite, il respire; alors, comme un enfant qui déploie un rouleau de figures peintes, il s'amuse à voir galoper les formes sombres et fantastiques des arbres de la route; il voit courir des maisons, des plaines, des montagnes; des courans d'eau blanchis par la lune étincellent dans l'ombre et sillonnent ses yeux comme l'éclair; la lune elle-même, comme une vieille pièce d'or usée, lui montre sa mine jaune et blafarde; puis, au milieu de la virginale poussière des étoiles, il cherche à distinguer la sienne; enfin il se replonge dans le coin de sa chaise, il étale ses jambes, passe la main dans son gilet et clôt les yeux.....

Les sonnettes pendantes aux oreilles des chevaux, le roulement sourd et continuel des roues, le croassement aigre des ressorts de la voiture, l'ont bientôt endormi. Mais la pensée veille et s'égare dans un rêve bizarre, il est médecin... et vite, on le vient quérir pour saigner une femme *in extremis :* c'est dans une rue borgne, une maison

chauve, un escalier décrépi, au cinquième étage, chez une vieille fille; là, à la maigre lueur d'une chandelle coulante, il tire sa lancette et puise dans une veine chétive une palette de sang. Une vieille voisine veut ensuite lui apporter de quoi se laver les mains, car il n'y a pas une goutte d'eau dans la chambre, pas un linge; pour s'essuyer, il tire son mouchoir, qui lui sert de serviette, puis il prend son chapeau; mais la vieille fille se soulève, le rappelle, et lui remet, en reconnaissance de ses bons soins, une petite boîte de trois pouces, entourée d'un petit ruban rose passé. Il ouvre la boîte, et il trouve au milieu d'une petite crêche de mousseline jaune et usée, une grosse araignée noire, couchée sur le dos, remuant avec ses longues pattes des petits morceaux de papier sur lesquels sont inscrits des numéros, et sur le revers de la boîte il lit en grosse bâtarde : *Moyen infaillible de gagner à la loterie;* puis la vieille fille se recouche, crache et meurt... Alors la voiture s'arrête, et le dormeur se réveille en sur-

saut avec la sueur froide et le tressaillement d'un homme qui a le pistolet sous la gorge; une horrible pensée le saisit, celle d'être assassiné et volé, lui tout jeune et tout cousu d'or, sur une route et dans un pays qu'il ne connaît pas. Il se penche au carreau de la chaise, aperçoit une montagne, des arbres et l'entrée d'un village.... trois bonds le mettent hors de la voiture; et le voilà sous le nez du postillon qui bat tranquillement le briquet, et qui est tout étonné de voir le voyageur si près de lui.

— Où sommes-nous ?

— A la Sauvenière, monsieur.

— Connais-tu du monde ici ?

— Oui, monsieur, pour votre service.

— Veux-tu gagner cinq florins?

— Oui, monsieur.

— Eh bien! un nom d'honnête homme?

— Un nom d'honnête homme? reprend le postillon, étourdi de la demande.

— Oui, et du plus honnête...

— Eh bien! Franz Rasmann le Hongrois; je lui prêterais ma pipe et mon cheval.

— Tiens, voilà dix florins pour ton nom; reste ici et attends-moi, et il disparaît.

Le postillon, ébahi, fait sonner les pièces d'or dans le creux de sa main, et hausse le bras pour les glisser dans le gousset de son gilet.... mais sa pipe tombe et se brise en morceaux sur les cailloux.

— Malheur, malheur! s'écrie-t-il amèrement et en branlant la tête, ma pipe est morte.

— J'ai vendu le nom d'un honnête homme à un fou... Jésus mein Gott, ayez pitié de moi!... qui sait ce qu'il en adviendra!

II.

Le soir, en été, quand le ciel a des pommettes rouges comme une jeune fille qui a chaud, si vous entrez dans un joli village des bords du Rhin au delà de la Suisse, vous entendez chanter sur toutes les portes; il y a là sur chaque seuil, comme oiseaux sur le bord de la branche, des grou-

pes de voix argentines qui vous jettent en passant des bouffées d'harmonie.... Ce ne sont, il est vrai, que walses, rondes, chansonnettes, trois ou quatre notes au plus, les airs les plus simples du monde; mais vous donneriez pour cette mélodie les plus belles partitions, Beethoven, Mozart, et la meilleure prima dona de Saint-Charles et de la Scala, tant il y a dans les accords de ces jeunes chanteuses une fraîcheur et une pureté d'ensemble qui vous ravissent et vous émotionnent... C'est que vous êtes en Allemagne, sur un sol où l'instinct musical habite les lèvres les plus grossières et les moins habiles, et où la nature a voulu sans doute réparer les rigueurs du climat par le don d'une divine faculté : la musique, langage des ames poétiques qui ne peuvent refléter leurs pensées par des mots, parole vive, féconde, immense, infinie comme l'ame, nuancée comme l'arc-en-ciel; la musique est la rose de la Germanie, c'est la fleur qui répand tant de poésie dans l'air pesant et glacial du nord, et c'est avec son

parfum que le pauvre Allemand, sombre et mélancolique, se crée un rayon de soleil au milieu de ses brouillards et se fait un peu de bleu dans le ciel...

Mein Schatz ist ein Reiter,	Mon amant est un cavalier,
Ein Reiter muß er seyn;	Il fallait qu'il fût cavalier ;
Das Roß ist dem Kaiser,	Le cheval est au roi,
Der Reiter ist mein	Mais l'homme est à moi,
Der Reiter.....	Mais l'homme.....

— Jésus mon Dieu!

La chanteuse, interrompue dans son refrain, jeta un léger cri, et fit un bond en arrière... Mais elle avait la main prise et serrée dans celle d'un jeune homme.

— Ma jolie fauvette, est-ce ici que demeure Franz Rasmann?

— Ici même, monsieur; entrez.

La jeune fille, revenue de sa peur, saute comme une petite chèvre, et poussant la porte, elle se remet à chanter d'une voix légère.

Mein Schatz ist ein Reiter,
Ein Reiter muß er seyn;
Das Roß ist dem Kaiser,
Der Reiter ist mein
Der Reiter ist mein.

III.

Une salle basse et enfumée, de vieux cadres, de vieux portraits, de grands rideaux de samis rouge, une fenêtre à verres croisés, un peu ouverte, et tout encadrée de plantes grimpantes, de vignes vierges et de pois de senteur; une table revêtue d'un gros tapis, des chaises, un poêle dans un coin, une horloge de bois dans un autre; sur la table, une lampe allumée, une bible ouverte, des lunettes posées en travers, des piles d'or renversées, une jeune fille qui compte, un jeune homme qui regarde... L'horloge sonne neuf heures. — Allons, puisque mon père me laisse toute la besogne, je vais compter les florins. — Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze... — Ce n'est pas cela, je vais recommencer. — Un, deux, trois, quatre, cinq, six... — Ma foi, je ne puis aller plus loin.

— Pourquoi cela? mademoiselle.

— Parce que vous me faites tromper avec vos yeux.

— Comment?

— Vous me regardez trop.

— Qu'à cela ne tienne : vous ne me verrez plus.

— Vous vous en allez?

— Non, je m'asseois derrière vous; voulez-vous mon genou pour chaise et mon bras pour dossier?

— Je le veux bien, mais à une condition.

— Tout ce qu'il vous plaira.

— C'est que vous ne me toucherez pas, car je suis très châtouilleuse et rieuse.

— Soit.

— Un, deux, trois, quatre, cinq, six... Comme ils sont brillans, vos beaux florins!

— C'est vrai, mais ils vont salir vos jolis doigts.

— Je vais prendre mes gants.

— Ne vous dérangez pas, voici les miens.

— Ils ne m'iront pas.

— Peut-être?

— Oh! quelle petite main! est-ce bien la vôtre.

— Regardez, mesurez-la vous-même.

— Non, j'ai honte.

— Coquette, j'ai la main si faible qu'un enfant la briserait.

— Vraiment, monsieur!

— Essayez, mettez vos doigts entre les miens.

— Oh! si je pouvais faire crier un homme.

— Quel bonheur, n'est-ce pas? vous êtes méchante.

— Un peu.

— Quelles peines ces pauvres hommes vous ont-ils faites pour tant leur en vouloir?

— Aucune; c'est par instinct ou par pressentiment.

— Avez-vous jamais aimé?

— Beaucoup, cela vous étonne?

— Vous êtes si enfant!

— Les femmes ne le sont jamais pour aimer.

— Vous êtes charmante.

— Non, je suis folle.

— Folle à rendre fou, folle que j'aime.

— Vous voulez bien le dire.

— Mais je le pense.

— Comment se peut-il ? vous ne savez même pas mon nom !

—Qu'importe le nom quand je vous vois ?

—Le nom fait beaucoup pour aimer.

— Le nom ! c'est si peu de chose.

— C'est justement pour cela.

— Je ne conçois pas.

— Sans doute, vous n'êtes pas femme.

— Oh ! rieuse, vous vous moquez.

— Cela se peut, mais nous ne comptons pas les florins. Savez-vous, monsieur, que si je vais de ce train-là..... je n'aurai pas fini demain...

— Plaise à Dieu ! ma belle.

— Du tout, monsieur, je veux m'aller coucher ; allons, laissez-moi compter.

— Tout ce qu'il vous plaira, mais auparavant j'ai un autre conte à vous faire.

— Je ne comprends pas.

— Je n'y pensais plus, vous êtes Allemande ?

— Hongroise, s'il vous plaît, monsieur.

— N'importe, c'est un mauvais jeu de mots, je voulais vous dire...

— Je vous écoute.

— Je voulais vous dire que je vous aime.

— Vraiment, vous ne m'avez vue que la nuit.

— Qu'est-ce que cela fait ?

— Eh bien ! si j'avais la peau noire.

— Impossible, vous êtes blonde.

— Si j'étais contrefaite ?

— Mon bras le saurait.

— Si j'avais des yeux verts ?

— Vous ne le diriez pas, — pas plus que si vous m'aimiez.

— C'est ce qui vous trompe.

— Eh bien ! puisque vous êtes si franche, m'aimez-vous ?

— Non !

— Et pourquoi ?

— Parce que — bien des choses.

— Mais encore ?

— Parce que d'abord vous êtes un comte, et que je ne suis qu'une petite campagnarde.

— Si ce n'est que cela, je donnerais un monde de florins et de titres, rien que pour le baume de vos cheveux, et puis ?

— Parce que j'ai là quelque chose qui m'empêche de vous aimer.

— Le cœur?

— Non vraiment, mais un petit papier.

— Un talisman peut-être?

— Non, monsieur, un petit papier où j'ai griffonné mon idéal, celui que j'ai rêvé.

— Quelle folie !

— Moquez-vous bien ; vous aurez beau rire, mais ce n'est pas vous.

— Et ce n'est pas moi, pas la plus petite chose de moi ?

— Pas un cheveu ; il est brun, et vous, vous êtes tout blanc poudré ; il se nomme Henri, et vous vous nommez Otto. — Le vilain nom !

— O mauvaise ! — Mais si par hasard je m'appelais Henri, si j'avais les cheveux noirs et les yeux bruns, m'aimeriez-vous ?

— Alors, alors je m'en garderais bien.

— Et pourquoi?

— Toujours pourquoi! Eh bien! parce que vous joueriez avec moi comme le chat avec la souris.

— En vérité, je vous croquerais! (Il l'embrasse.)

— O mon père, mon père!

— Chère enfant.....

Un grand silence..... La lampe est morte, la lune jette à travers la croisée trois fleurettes blanches sur le carreau, puis l'horloge sonne minuit. La jeune fille dort, ou rêve depuis long-temps. Quant au jeune fou, il roule en chaise de poste sur le chemin de Spa, et il rentre à l'hôtel à deux heures du matin, sans argent, sans même la quittance que lui a signée le vieux Hongrois, mais content, mais impatient de revenir le lendemain à la Sauvenière.—Le lendemain il avait pris la route de Paris, il avait reçu une lettre de France : son père était mourant.

IV.

Paris, en 1780, était ce qu'il est encore aujourd'hui, la Solfatare du monde civilisé, la Sodôme de l'Europe, une fournaise d'intelligences fortes et neuves, en ébullition constante, un pandémonium de philosophes, d'économistes, de bavards et d'écrivassiers, un gouffre où s'enrôlait la bande noire des démolisseurs de trônes et d'autels; Paris enfin était un Titan couché dans la fange, écrasé sous une montagne de pierre, mais prêt à secouer le monde du moindre de ses mouvemens..... Et cependant on y dansait avec autant de ferveur qu'aujourd'hui, seulement on y dansait en culottes et en paniers, avec des mouches et de la poudre, ce qui n'empêchait pas mademoiselle Arnould d'être l'homme d'esprit le plus aimable et le plus impertinent de son siècle; M. de Mirabeau, le plus éloquent polisson qui ait mis à mal une femme et une monarchie; et la douce, la fraîche Lamballe, la

fleur la plus blanche qu'on ait vue s'épanouir dans une fontange, et que la pique d'un sans-culotte ait jamais teinte en rouge.....

On dansait donc à Paris, au faubourg Saint-Germain, rue de Varennes, chez une douairière qui mariait sa fille : c'était bal de noces,—grand gala, buffets chargés à triple étage, vastes salons, peintures à la Boucher, une platelée de marquises, une tourbe de comtes, une forêt d'épées, une pluie de cordons bleus, une grêle de talons rouges, de chaconnes, des menuets, du biribi, du pharaon, force argent, force esprit, force indécence. La petite, la toute belle, la mariée en un mot, était une pauvre jeune fille bien gauche, bien innocente, sentant encore la guimpe, et qu'on avait tirée du couvent pour la farder comme une vieille, et pour la monter comme une perle sur un corps à long buste, et sur huit ou dix aunes de paniers ; néanmoins elle était jolie, un peu pâlotte malgré son rouge et ses dix-huit ans, et fort convenablement née. Elle portait d'or à la vivre d'azur, mise en bande

par aucuns d'or à la bande vivrée d'azur... tout ce qu'il y a de plus inusité et d'indéchiffrable en matière blasonique, le tout avec une couronne comtale et deux cent mille livres de dot : c'était, je crois une Labaume-Maurevert. Quant au mari, l'on disait dans le monde qu'il avait plus d'aïeux que d'écus, qu'il ne prenait femme qu'afin de rétablir la balance ; car des femmes il n'aimait que la peau..... Encore fallait-il qu'elle fût douce et blanche. Pour le cœur, il ne s'en souciait pas plus que d'une pelure d'orange ou d'un zeste de noix ; il avait coutume de dire que le bien qu'on en tire ne vaut pas le mal qu'elles nous font, et que d'ailleurs il y a toujours à perdre avec elles : son temps, lorsqu'elles nous aiment par vanité; de l'argent, lorsqu'elles vous prennent par intérêt, et la santé, lorsqu'elles vous enchaînent par amour. Ce n'est pas qu'il en eût connu des milliers, mais une ou deux bien étudiées, bien retournées, lui avaient donné plus de lumières sur ce chapitre que la possession d'un harem.

C'était au demeurant un fort aimable garçon, fort bien tourné et fort original; un homme à donner vingt Parisiennes pour un cheval anglais, et toute la littérature du dix-huitième siècle pour trois vers inconnus d'un ami des MM. de Pange. Ce soir-là, il dansait peu et jouait beaucoup. Or, tandis que sa femme passait de mains en mains, chassait, croisait, tournait, sautait à en perdre le souffle et ses jarretières, monsieur faisait rouler l'or à pleines poignées sur une table de pharaon.

Enfin, vers minuit, la mariée se retira dans son appartement avec sa mère et ses femmes. Après elle, la place resta longtemps encore à une douzaine d'enragées marquises, qui en auraient pris jusque sur l'autel, et qui dansèrent jusqu'à pamoison; mais la fatigue vint bientôt balayer ce reste de danseurs et de danseuses. Tout disparut, orchestre et lumières. Les joueurs eux-mêmes, race d'ordinaire inamovible et tenace, désertèrent peu à peu les rangs; ils se démolirent un à un, et quittèrent tous

le salon, tous... excepté deux, et ces deux-là... ils ne jouaient pas aux cartes en partie, ils jouaient aux dés, au plus haut point : ils voulaient aller vite.

— Ma foi, saute, comtesse, et toute la dot. — Mille louis, marquis ?

— Je le veux bien, jette le cornet : — trois, cinq ; perdu.

— Deux mille louis ?

— Deux, six ; perdu.

— Dix mille, marquis ?

— As, cinq ; perdu. Voilà deux cent mille livres.

— Deux cent mille livres !

— Tu n'as plus rien ?

— Non !

— Alors, bonsoir.

— Écoute, marquis, voilà qui vaut quinze mille florins. (Il tire de son cou une tresse de cheveux blonds, noués avec un petit ruban bleu, et il la jette sur la table.)

— Es-tu fou, une tresse de cheveux !

— C'est quinze mille florins, te dis-je,

je t'en donne ma parole d'honneur; c'est meilleur qu'un bon de la Ferme.

— Allons, je le veux bien. — Quatre, six; perdu.

— Encore... mille damnations!

— Plus rien?

— Rien.....

— Tarare, tu joues de malheur; mais je ne veux pas de ta nouvelle monnaie, je t'en fais cadeau. — Au revoir, Otto.

— Bonsoir.

— Le comte resta foudroyé dans son fauteuil, les yeux fixés sur la tresse de cheveux, qui venait de tomber, et les deux mains collées à son front.

— Le marquis frisota son jabot chiffonné, tira ses manchettes, et passant la main dans ses cheveux, fit une pirouette sur le talon, puis il s'éloigna en chantant entre ses dents un noël du dernier règne:

De Jésus la naissance
Fait grand bruit à la cour,
Louis en diligence
Vient trouver Pompadour. —

Allons voir cet enfant,
Lui dit-il, ma Mignone. —
Mais la marquise dit au roi : —
Qu'on l'amène tantôt chez moi,
Je ne vais chez personne.

V.

A peine les talons du marquis avaient-ils quitté la porte, qu'une vieille figure, couverte d'un pied de rouge et encadrée d'un énorme catogan, se suspendit sur l'épaule du perdant, et lui contant dans l'oreille quelques fadeurs , lui rappela qu'il se faisait tard, et qu'il était marié..... Ce souvenir l'impatienta vivement; il se leva et se laissa conduire où d'autres s'élancent avec transport et le frémissement de la joie. Il entra chez sa femme, pâle et froid comme un marbre, comme la statue du commandeur chez don Giovanni. — Il se trouva dans le plus élégant boudoir, sur un beau tapis de Perse, avec des fleurs, des Chinois, du silence, une douce et molle clarté, et une odeur féminine qui s'épan-

chait de tous les coins de la chambre ; une robe de satin à fleurs bleues, de la gaze, des dentelles, pendaient négligemment sur le dos d'un sopha ; le lit entr'ouvert était vierge encore, la mariée dormait auprès dans une bergère.

C'était une de ces ravissantes figures comme il en échappait souvent au pinceau suave et coloré de Vatteau, une de ces mille et une animations féminines qui n'appartenaient qu'à lui seul, et qu'il savait coucher avec tant de grace sous une douce feuillée, ou promener si légèrement sur la terrasse d'un beau jardin ; une charmante petite frimousse au teint de rose et de lait, au sourire fin et voltigeant comme l'abeille, aux petits cheveux blonds retroussés, au collier de ruban noir, et aux formes délicates, et nageant dans une grande baigneuse ondoyante, comme la vapeur ; un enfant qui dormait de bien bon cœur, et avec tout le calme d'une recluse. Madame sa mère et une foule d'amies complaisantes et expérimentées avaient eu beau dire : Vous

êtes sur les limites d'une existence nouvelle, vous allez puiser une source d'émotions inconnues, ouvrez bien les yeux; malgré sa curiosité de jeune fille, et son impatience de femme, bien que le cœur lui battît de crainte et de désir, la fatigue du bal, la lassitude de la danse, l'avaient emporté sur toutes les autres sensations; elle avait penché sa tête, et livré ses yeux au sommeil. Sa joue, appuyée sur son bras, gardait un petit air boudeur qui lui seyait à merveille; son autre main pendante froissait encore par intervalle les feuilles d'une rose tombée de ses cheveux, et un de ses jolis pieds, sorti de sa pantoufle, battait doucement les bords du fauteuil, et semblait répéter en dormant la mesure et la cadence d'une gavotte ou d'une sarabande.

Otto ne put faire autrement que de la regarder, tant elle était gracieuse au naturel; il la contempla long-temps, bien long-temps, d'abord, comme une belle chose qui prend et captive les yeux, par cela seul qu'elle est belle, ensuite comme une douce lueur

qui venait un moment éclairer le noir de ses idées, comme un ange qui passait dans l'enfer de son ame; puis à force de la regarder, à force de penser à tant de jeunesse, de bonheur et de beauté, il se sentit venir au cœur ce qu'il n'avait jamais éprouvé, un froid glacial, et qui lui fit claquer les dents; une espèce de remords, ce qui lui parut très bouffon, et ce qui le fit rire. Mais le sérieux lui remonta bien vite au visage; alors comme une bête fauve dans sa loge, la tête pendante et l'œil hagard, il se mit à arpenter la chambre à grands pas, et de long en large; et toutes les fois, en passant, qu'il heurtait du pied le fauteuil où reposait sa femme, un saisissement rapide, un frisson magnétique lui chagrinait la peau.

Après une perte au jeu, il n'y a guère que deux choses à faire, se jeter à l'eau, ou s'aller coucher; le choix dépend du tempérament et de la somme perdue : toutefois, lorsqu'on n'a pas pris le premier parti, le second est un topique admirable pour apaiser les sens, et rafraîchir la tête.

Oh! qu'il est doux, qu'il est doux, lorsqu'on a le cœur plein et la poche vide, de prendre ses jambes à son cou, et à travers vent, grêle, nuit et tempête, de grimper à son cinquième étage, de s'envelopper, entre deux draps, de silence et d'obscurité, et là seul avec son infamie, de trépigner, de mordre, de jurer, de se traiter de lâche, de misérable, de se plaindre, de se maudire, de ruminer enfin son fiel et sa bile, jusqu'à ce que le sommeil et la fatigue viennent vous prendre et vous enlever dans l'autre monde. Mais retomber d'une bouillotte ou d'une roulette au milieu d'une famille, coucher sa tête sur un sein de femme, entendre un cœur bondir d'inquiétude à côté de soi, voir des yeux, des bouches qui vous regardent et vous interrogent, comprimer sa rage, et ne pas pouvoir la suer par tous les pores, c'est passer d'un enfer dans un autre, c'est changer de tortures, prendre du plomb fondu après des fers rouges...., c'est éprouver le supplice d'Otto. Le pauvre diable n'en pouvait plus : pas un sou, criait-il à voix

basse ; pas un sou, ruiné, rongé jusqu'à l'os, plus rien...., et de la misère, de la misère pour deux, pour trois, pour quatre...., car la misère est prolifique en diable; de la misère... impossible! Il y avait une carafe pleine d'eau sur la cheminée; Otto la prit, et l'aspirant avec énergie, il la vida d'une seule haleine, tant il avait soif.... ; il recommença ses grands pas, et se remit à tourner autour de la chambre en répétant toujours sourdement comme Hamlet : De la misère... pouah!... Oh! rien n'est mauvais comme de tourner; le loup tourne, la sorcière tourne, l'aigle tourne; tourner appelle le mal ; l'enfer vient en tournant. Plus le comte ajoutait de pas et nouait de cercles, plus sa tête échauffée s'égarait; il allait, il allait comme une jeune fille qui se laisse emporter au courant d'une walse, comme un enfant qui marche dans le brouillard ou le vertige.... Ses yeux étaient blancs, ses lèvres blanches, et ses joues brûlantes ; il vomissait de sa bouche une foule de paroles sourdes et inarticulées, et tout son corps

tremblait. Tantôt de ses deux mains il froissait et retournait autour de son cou la tresse de cheveux qu'il avait arrachée de son sein et jouée dans sa frénésie, comme une poignée d'or; tantôt il saisissait la garde de son épée, et la tirant à demi du fourreau, il semblait vouloir l'employer à quelque triste dessein; il ouvrait la fenêtre, et regardait au bas; il paraissait irrésolu, incertain du choix, et comme calculant les chances de mort plus ou moins prompte; puis il reprenait sa course. Mais la mort était toujours dans ses yeux, ses gestes et sa pensée. Enfin, il s'arrêta haletant et n'en pouvant plus, pour contempler les traits calmes et purs de sa jeune épouse. La pauvre fille, si le sommeil l'avait abandonnée dans ce moment, si ses yeux avaient contemplé cette figure enlaidie et tirée par le désespoir, elle en serait morte de peur; mais elle ne se réveilla pas, et son mari la levant sur ses deux bras, courut, au bord de la fenêtre, la suspendre sur un abîme de trente pieds. — La fenêtre donnait sur la rue. — Personne, et tout pavé.

— Il mit un pied sur le balcon, regarda sa dormeuse, et s'écria : Allons, d'une pierre deux coups...... Mais dans ce moment l'horloge des Missions sonna quatre heures. On était encore en été, le soleil blasonnait le ciel de barres blanches et jaunes, un air frais et l'impression du vent réveillèrent l'enfant ; elle ouvrit deux grands yeux bleus, jeta ses bras comme une chaîne autour du cou de son mari, et approcha sa joue si près des lèvres d'Otto, que...... l'infame aima mieux vivre, et le mariage fut consommé......

VI.

Une fin d'automne est triste : nature qui vous fait tant de bien au printemps, qui vous éclaircit l'ame comme le ciel, et qui du moindre buisson vous jette un sourire ; nature en novembre vous contriste et vous désole; le ciel est terne, les feuilles sont jaunes, les arbres noirs ; il fait froid, l'âme

frissonne au-dedans du corps, et les idées de mort vous tombent des arbres avec les feuilles. Enfin l'on a besoin de rencontrer des gens qui marchent, qui remuent, qui parlent, qui se portent bien; du mouvement, l'action, pour croire à la vie. C'est surtout dans un pays de montagnes et peu habité, que ce déclin de l'année impressionne péniblement : là, tout contribue à la tristesse; de grandes masses noires, immobiles comme des tombes, un jour qui filtre avec peine à travers leurs croupes rases et pelées, et nul être vivant; ou bien une vache, une chèvre, qui pendent aux flancs d'un coteau; aussi, le séjour des eaux, si ravissant et si frais l'été dans la montagne, devient-il un désert et une solitude affreuse au commencement de la mauvaise saison. C'était donc par une fin d'automne bien triste qu'une petite carriole d'osier, attelée d'un petit cheval maigre, roulait sur la route de Spa à Malmédy.

L'intérieur de la voiture était composé du conducteur, maître de la carriole, et de deux

voyageurs : le plus jeune occupait le fond, assis sur des paquets, emmaillotté dans un manteau, et le chapeau sur le nez ; le plus âgé partageait la banquette du cocher : c'était un gros Allemand, frais, taciturne et grand fumeur. A une petite lieue de la ville, ce brave homme tira sa blague, bourra sa pipe et battit le briquet ; alors ses joues devinrent un volcan et laissèrent échapper des flots de fumée, capables d'asphyxier un monde. Son compagnon de droite n'eut pas plutôt senti l'odeur du tabac, qu'il tira de sa poche un grand tuyau de pipe en corne, et dépourvu de cheminée. Alors sans s'inquiéter, et comme s'il eût tenu entre les dents le plus beau houka de l'Inde, la plus belle écume de mer chargée du meilleur Saint-Vincent, il se mit à sucer gravement le morceau de corne, à gonfler sa joue et à cracher de temps à autre, comme un véritable fumeur. Grande fut la surprise du voyageur ; mais en sa qualité d'Allemand, il laissa couler quelques minutes avant de faire paraître son étonnement ;

il attendait toujours une cheminée au bout de la pipe, du tabac et l'étincelle du briquet : point; rien n'arrivait. L'autre fouettait toujours son petit cheval maigre, et fumait toujours son morceau de corne. Enfin, impatienté de voir un homme fumer sans pipe, il ouvrit largement la bouche, et s'écria d'un ton de colère : — Sacreman! garçon, as-tu le diable au corps?

— Vous l'avez dit, reprit le conducteur.

— L'Allemand, surpris de cette réponse, devint tout rouge; il resta muet, et puis il fit un signe de croix, car il était bon chrétien, quoiqu'il fût de la confession d'Augsbourg, et par conséquent schismatique.

— Le diable! le diable! reprit-il...

— Oui, monsieur, le diable lui-même; j'ai eu le malheur d'être son postillon une fois en ma vie; j'ai brisé à son service la meilleure pipe que l'on eût encore fabriquée, et depuis ce jour, je suce un morceau de corne ou de sureau, afin de ne pas perdre l'habitude de mon existence, et d'empêcher mes lèvres de se refermer l'une sur l'autre,

comme le couvercle d'une tabatière......

— Ohé! ohé! oh! dia, dia!

— Le diable! le diable! continua le gros Allemand.

— Oui, *men herr,* lui-même en chair et en os. Un beau jeune homme, ma foi, tout frisé, blanc poudré, cousu d'or, et de belles paroles, un mauvais garnement, un Français enfin.... c'était bien le diable, car il m'a volé un nom d'honnête homme pour six florins; il a perdu une jeune fille, et ruiné un brave militaire, le vieux Rasmann le Hongrois..... Il y a bientôt deux ans de cela..... Oh! il m'en souviendra long-temps, toute ma vie..... rien que d'y penser, j'en ai les larmes aux yeux..... Ohé! ohé! oh! oh!

— Prends-y garde, garçon, ton cheval fait un faux pas; prends garde de verser...

— Ohé! ohé! ce n'est rien; allons, Saxon mon ami, du courage, nous voilà bientôt arrivés..... Ce pauvre monsieur Rasmann, ruiné, entièrement ruiné, et obligé d'aller habiter une misérable chaumière hors du village, bien loin de la Sauvenière, lui qui

était riche, content, heureux, lui qui avait une si belle et bonne jeune fille!... et dire que c'est par ma faute..... parce que j'ai conduit le diable une fois, une seule fois..... Oh! c'est vraiment à fendre le cœur d'un homme qui a un peu de conscience...... *Jésus mein Gott,* ayez pitié de moi!....

— Vraiment, mon garçon, si tu continues, je vais pleurer avec toi.... Mais dis-moi donc, comment le diable?....

Oh! monsieur, c'est une histoire trop malheureuse et trop longue à raconter..... J'ai juré, depuis le jour fatal, de ne plus fumer et de n'en souffler mot... Aussi bien nous voilà dans le village, le pavé sonne sous le sabot du cheval, et les lumières étincellent comme des étoiles..... Allons, allons, Saxon mon ami, arrêtons-nous; oh! oh! oh! oh! pas plus loin; c'est ici qu'est l'avoine. — Le cheval s'arrêta, la carriole craqua sur ses fondemens d'osier, et de son gouffre de toile cirée sortirent le conducteur, l'Allemand et le jeune homme au manteau. Les deux voyageurs payèrent si-

lencieusement le prix du voyage, et se séparèrent l'un de l'autre. Le premier dirigea ses pas vers un mauvais cabaret décoré, pour enseigne, d'une branche de pin toute jaune et à demi dépouillée. Le second resta à la tête du cheval, et tandis que le conducteur rattachait la boucle de la sous-ventrière de la bête, il lui adressa quelques mots du fond de son manteau.

— C'est ici la Sauvenière, brave homme?

— Oui, monsieur.

— Restes-tu ici long-temps ?

— Oui, monsieur, jusqu'à demain.

— Eh bien ! si tu veux me ramener à Spa, tiens-toi prêt de bon matin.

— Oui, monsieur.

— Voilà pour boire à ma santé.

Le jeune homme laissa tomber dans la main du conducteur un thaler.

— C'est tout ce que je puis.

— Vous êtes bien bon, monsieur ; à demain, devant le cabaret; à demain, monsieur.

Le jeune homme disparut, et le vieux con-

ducteur le regarda long-temps, comme frappé d'une idée qui repasse dans la tête, d'un souvenir qui revient; il lui semblait avoir entendu autrefois un son de voix pareil; il croyait avoir vu une taille semblable, et deux yeux aussi flamboyans se reposer sur son visage; il chercha long-temps les traces de ce souvenir dans les cases de sa mémoire; mais ne pouvant pas les trouver, il examina son thaler, serra son tuyau de pipe, et mit son cheval à l'écurie.

VII.

Otto, car c'était lui qui venait d'arriver à la Sauvenière, dans une mince carriole, Otto ne fut pas long-temps sans trouver la chaumière du vieux Hongrois; à une demi-portée de fusil du village, il découvrit, au milieu d'un petit bouquet de pâles bouleaux, et sur le bord d'un ruisseau rapide, un bâtiment assez vaste, au dos duquel était ap-

pendu, comme un nid d'hirondelle au flanc d'un mur, un long toit de sapin qui descendait jusqu'à terre; ce toit cachait ou couvrait une ou deux croisées à travers lesquelles filtrait une faible lueur rouge. Ce fut vers ce hangar, cette chétive maison, que le comte dirigea ses pas.

La porte était ouverte, il entra dans une salle basse et humide. D'abord il ne vit rien; mais bientôt, à l'aide de plusieurs charbons qui roulaient dans l'âtre, et à force de rester dans l'obscurité, ses yeux, comme s'il eût été dans une cave ou une prison, percèrent peu à peu l'ombre épaisse, et finirent par distinguer, au coin de la cheminée, un vieillard à demi perdu dans un grand fauteuil de chêne. Son front, chauve et poli comme un genou de femme, luisait à la lumière du feu; ses bras, agités par un mouvement régulier, allaient et revenaient en harmonie avec son pied; on aurait dit qu'il jouait d'un instrument et qu'il battait la mesure; il filait tout simplement, il filait une grosse quenouille de

lin, sans s'apercevoir le moins du monde qu'il venait d'entrer quelqu'un. — Un ouvrage de femme dans une main d'homme est presque toujours un cachet de décrépitude ou d'imbécillité! Otto, tout préoccupé qu'il était, ne put s'empêcher d'y réfléchir pendant une ou deux minutes; il resta là, devant ce vieux fileur, les bras croisés et l'œil tendu, comme un voyageur près d'une ruine; il pensait aux ravages du temps, il avait peine à concevoir que ce corps d'homme, si ferme et si robuste autrefois, branlât maintenant comme une vieille lampe sans lumière; que ces genoux vigoureux, qui avaient poussé un cheval au milieu d'une mêlée, fussent si chétifs et si retirés; que cette main, si bonne à manier un sabre, eût tout au plus la force de soutenir un fuseau; enfin, que toute la pensée d'un homme fût réduite au mouvement d'un rouet.

O décrépitude! ô vieillesse malheureuse! que la mort est belle et désirable quand l'ame est ferme et le corps droit! qu'il est beau de tomber jeune et dans toute sa force!

Otto s'approcha du fileur, et tirant son chapeau :

— Monsieur Rasmann, j'ai l'honneur de vous saluer.

Le bonhomme ne répondit pas, et continua d'agiter son rouet.

— Est-ce à monsieur Franz Rasmann que j'ai l'honneur de parler ? cria-t-il plus fort.

Le bonhomme s'arrêta enfin, et le regarda.

— Je ne crois pas, monsieur, que vous puissiez me connaître, car il y a fort longtemps que vous ne m'avez vu ; mais mon nom peut-être...

Le bonhomme se leva, et fit un léger salut.

— Je suis le comte Otto.

Le vieillard rida son front, leva la tête, et répéta lentement : le comte Otto !... puis il regarda une seconde fois l'étranger, se mit à trembler de tous ses membres comme un fiévreux ; et les mains pendantes, les yeux hagards, il laissa tomber sa quenouille

par terre. Aussitôt la salle fut éclairée d'une lueur subite, une jeune femme apparut une lampe à la main, entre l'étranger et le vieillard. — Mon père, allez vous coucher! — Ces paroles semblèrent produire sur lui un effet magnétique. L'obéissance d'un chien au maître qu'il redoute et qu'il aime n'est pas plus prompte et plus spontanée que celle de ce vieux père à son enfant.

Il se leva sans mot dire de son grand fauteuil, abandonna son travail, et comme un marmot qui cède à la voix de sa mère, il s'en alla, deçà, delà, piétinant, heurtant, et sans penser une seule fois à retourner la tête. — Il ouvrit une porte et disparut.

La jeune femme resta dans la même posture, debout, immobile, les bras appuyés sur le dos du fauteuil, et les yeux fixés sur les pas de son père; le mouvement précipité de sa gorge, le va-et-vient de sa collerette à demi flottante décelaient son trouble et son émotion.

Quand aucun bruit ne s'entendit plus, elle s'écria d'une voix faible et altérée:

— Est-ce bien vous, monsieur ?

Le comte ne répondit point ; il secoua son chapeau humide de la brume du soir, essuya son front baigné de sueur, et s'approcha du feu.

— Est-ce bien vous, monsieur? oh! vous venez bien tard!

— C'est vrai, mademoiselle, je viens bien tard, peut-être trop tard.

— Oh! monsieur le comte, non, non, ne le croyez pas.

Et aussitôt ouvrant le fichu qui couvrait sa poitrine, elle en tira un petit morceau de papier plié qu'elle présenta au nouveau venu, en ajoutant avec une sorte de fierté :

— Voilà le reçu que mon père vous a fait de vos 15,000 florins, le voilà tel que vous l'avez laissé... il ne m'a jamais quitté, — et demain, monsieur... demain...

Elle n'acheva pas, tant sa voix tremblait. L'effort qu'elle avait fait pour maîtriser son émotion, le ton qu'elle avait pris pour se délivrer de son père, ces nouvelles paroles, la présence du comte, tant de coups portés

à la fois suffisaient pour ébranler les nerfs d'une pauvre fille; aussi ses genoux plièrent, et elle se laissa tomber dans le fauteuil qui était placé devant la cheminée. Otto, la voyant chanceler, s'était élancé vers elle; il l'avait soutenue dans ses bras, il s'était assis auprès sur une mauvaise chaise. Aussitôt qu'elle eut repris ses sens, elle se mit à regarder son amant avec une joie toute céleste; il semblait qu'elle n'avait pas assez d'yeux pour le contempler, pas assez d'oreilles pour l'entendre. Il était beau comme un astre, mélodieux comme une lyre; elle ne s'en lassait pas, et prenant ses deux mains, elle les portait à ses lèvres et les baisait comme une folle.

— O Henri! s'écriait-elle, que vous avez tardé à venir! que d'heures de peines et d'angoisses j'ai passées en votre absence! comme j'ai compté les minutes depuis le jour où vous m'avez quittée! trois années! trois années entières à écouter le bruit de vos pas, c'est bien triste et bien long pour une fille comme moi, faible et seule

avec un vieillard, au milieu des montagnes ! Aussi je n'ai plus paru une seule fois aux Kermesses, je n'ai plus dansé, je n'ai plus chanté comme avant, j'étais toujours à la fenêtre ou sur le pas de la porte ; je tricottais et ne faisais pas une maille, j'attendais, et vous ne veniez pas... Les hommes sont cruels, n'est-ce pas? bien cruels!

Otto avait retiré ses mains des lèvres de la petite Allemande, et la regardait sans répondre.

— Vous me regardez, ô mon bien-aimé ; hélas ! je ne suis plus qu'une mendiante. La fièvre a pris toute la chair de mes os, le vent du nord a terni la belle couleur de mes joues. L'aubépine de mai ne sera plus jalouse, je ne suis plus rose et blanche comme elle, je ne suis plus la fauvette que vous avez surprise un soir chantant au bord de son nid. — Ce pauvre cœur, vous l'avez rempli d'amour, vous l'avez inondé comme une petite fleur des champs à la première goutte d'eau qui tombe du ciel,

et il s'est brisé. Oh! je ne suis plus qu'une ombre maintenant, voyez mes bras comme ils sont frêles! ma poitrine, comme elle est maigre! Maintenant, c'est à faire peur, j'ai tant souffert!

— Pauvre fille!

— Oh! oui, vous dites bien vrai, en m'appelant pauvre et misérable, car on ne peut l'être plus que moi, et mon père. Il est dur, quand on a été élevé dans l'aisance, de tomber dans le besoin; il est affreux de passer sa vie à coudre et à filer, et pourquoi? pour gagner à peine de quoi vivre. Que voulez-vous? le malheur est entré dans notre maison comme un soldat; il a tout pillé, tout saccagé. Mon père a été traîné deux fois en prison, et là je l'ai suivi, j'ai partagé son pain noir. Lorsque nous sommes sortis, l'on m'a traité d'enfant sans mère, l'on a voulu m'enlever des bras de mon père; alors il a été obligé de donner de l'argent. Il en a tant donné, qu'il a fallu quitter notre maison de la Sauvenière et venir nous loger ici, dans cette triste ma-

sure, où nous vivons comme nous pouvons tous les deux, et où il y a des jours où nous manquons presque de tout.

— Est-il possible!

— C'est la vérité, reprit Beata, c'est la pure vérité, et il suffit de jeter les yeux dans l'intérieur de cette chambre et sur la nudité des murs, pour voir que je ne mens pas; et pourtant, Henri, j'étais destinée à être plus heureuse, à porter, comme vous, de fines mousselines et de belles dentelles; j'étais faite pour être grande dame, car ma mère descendait d'une noble famille de Presbourg. A Spa, la maison qu'elle habita durant le temps qu'elle prit les eaux, et dans laquelle je vins au monde, porte encore, à l'entrée, un tableau peint de barres noires et jaunes, avec une belle couronne d'or. Je n'ai jamais vu ma mère, elle mourut que j'étais toute petite, Henri, toute petite!...

Je m'en souviens à peine; ce que je n'ai pas oublié, c'est qu'elle m'appelait Beata, sa jolie Beata; — cela veut dire heureuse

en latin, les Hongrois parlent cette langue comme l'allemand : mon père m'en avait appris quelques mots autrefois, mais je n'en sais plus rien maintenant. Depuis trois ans surtout, je ne sais plus distinguer une lettre d'une autre; je n'ai pas même ouvert ma Bible, et c'est un grand péché : aussi Dieu devait me punir cruellement. Pourtant je ne me plains pas, oh! non, je ne me plains pas; Dieu m'a ramené celui que j'aimais et que j'aime plus que ma vie.

Et en parlant ainsi, elle se jeta au cou de son amant.

Il y avait de la confusion dans la tête de cette douce enfant, mais à travers ce chaos d'idées, on sentait percer une chaleur d'ame qui aurait attendri le cœur le plus dur. D'ailleurs il fallait s'attendre à tout : à ce déluge de paroles et à cette exaltation de pensées. Quand le cœur a été long-temps comprimé, il faut qu'il se dilate; chez les femmes surtout, l'épanchement est nécessaire, il se fait toujours par les lèvres ou par les yeux. Otto n'avait jamais attaché

grande importance à la conquête de cette jeune fille; il avait considéré sa liaison avec elle comme une affaire de sens, comme une aventure de montagne, une heureuse fortune qui peut arriver à tout homme bien tourné, que l'on est sot de laisser échapper, mais qu'il ne faut pas prendre au sérieux, et qui n'engage à rien. Évidemment il s'était trompé; loin d'agir sur une nature commune, il avait rencontré des nerfs délicats, une organisation fine et supérieure. Alors le sentiment qu'il avait communiqué si légèrement avait pris de la force; le malheur, les revers, l'absence et une foule d'accidens l'avaient constamment entretenu, irrité; maintenant les nouveaux événemens le portaient à son plus haut degré d'énergie.

Otto comprit le mal qu'il avait fait, mais il ne vit pas les suites qui pouvaient en résulter. Soit insouciance ou confiance en son étoile, il se livra tout entier à l'impression du moment; malgré l'air de pauvreté répandu autour de lui, malgré les paroles du

voiturier et tout ce qu'il venait d'entendre, l'amour de Beata, sa chaleur de sentiment trop vraie pour être feinte, lui avaient répondu de la probité du vieillard; certain de retrouver encore un peu d'argent, il ne pensait plus qu'à recouvrir de miel les plaies qu'il avait ouvertes, qu'à s'abandonner aux caresses empressées de la bonne petite, et par des promesses et des assurances, à lui donner le change sur l'avenir. Il lui jura qu'il l'aimait toujours, qu'il ne l'avait pas oubliée, que des circonstances graves et imprévues l'avaient seules retenu loin d'elle.

Il faut si peu de chose pour consoler une femme qui vous aime, un rien, un regard, un baiser sur le front. Beata le crut, et lui, comme il était fatigué de la route, et comme il avait besoin de somme, il s'étendit sur le fauteuil, jeta son manteau sur ses épaules et dormit.

VIII.

La nuit s'avançait; la nature au dehors était ébranlée par la tempête. On entendait gémir les bouleaux, et les sapins aux larges branches criaient et hurlaient comme les amarres d'un vaisseau; le vent, s'introduisant dans les petits trous des fenêtres et dans le joint des portes, produisait des gammes de sifflemens aigus, tandis que la rafale, s'abattant sur le toit, semblait y rouler d'énormes pierres et bondir comme l'avalanche. La pluie fouettait les vitres. Les grêlons, tombant dans l'âtre de la cheminée, avaient éteint le peu de feu qui brûlait encore. Plus de lumière. La seule clarté qui apparût quelquefois était celle de la lune, lorsque, voguant à travers des flots de noirs nuages, elle découvrait son disque et jetait de grands éclairs blafards sur la terre.

Cependant le fracas extérieur n'empê-

chait pas le voyageur de dormir. Il n'entendait rien, pas même Beata, qui, légère comme un oiseau, tournait et retournait autour de lui. D'abord elle avait rallumé dans l'âtre quelques brins de sarment, afin de réchauffer ses pieds, mais l'eau continuant à tomber dans la cheminée, elle avait renoncé à son travail, et comme la femme de la Bible, comme la bonne Ruth, elle était revenue se coucher auprès de son amant. Peu à peu ses mains soulevèrent les plis du manteau qui le couvrait, et lorsqu'elle eut assez fait, et qu'elle fut certaine de ne pas l'éveiller, elle se glissa jusqu'à son cœur. Aimante créature! comme elle était heureuse! un bien perdu et retrouvé est si cher! elle aurait voulu mourir ainsi; elle aurait désiré que ses deux bras devinssent chaînes d'airain, afin de ne plus se séparer de son idole.

Cependant Otto tout d'un coup s'agite, il lève la tête et ouvre les yeux; il sent comme une main froide et osseuse passer sur sa figure et s'arrêter sur son cou, le frisson lui

court par tous les membres; il veut détacher son bras des plis du manteau, mais avant d'y parvenir, une voix qu'il croit bien loin de lui, mais qu'il reconnaît de suite, s'écrie :

— Mon père, mon père, allez vous coucher.

Aussitôt il voit à la lueur de la lune, entre la fenêtre et la cheminée, une forme d'homme se dessiner. Cette ombre vacillante s'arrête, paraît hésiter, et sans gémissement, sans plainte, elle prend une direction et se perd dans l'obscurité. Son apparition fit peu de bruit; quelque chose sembla traîner sur le carreau, et tout rentra dans le silence. Otto, qui doutait encore de ce qu'il venait de voir et d'éprouver, tant l'apparition et la disparition avaient eu lieu rapidement, ne se donna pas le tourment de chercher ce que ce pouvait être; il se contenta de dire :

— Est-ce vous, Beata, qui faites tout ce train?

— Oui, c'est moi.

— Et pourquoi donc, ma belle?

— Je ne puis dormir, il fait tant de vent.

— La nuit est donc bien mauvaise?

— Oui, bien mauvaise.

Et la conversation en resta là. Le comte pencha la tête de nouveau, et ferma les yeux. Quant à la jeune fille, toute tremblante encore d'émotion, elle reprit sa place aux pieds de son amant, mais elle ne dormit pas. La scène qui venait de se passer avait été pour elle une révélation terrible; elle avait découvert le déshonneur d'un père, elle venait de sauver la vie du comte.

IX.

Prenez une pierre, jetez-la, selon le libre arbitre, à droite ou à gauche; il s'établira une multitude de faits successifs résultant du jet de la pierre, inévitables et rigoureux. Ainsi, en bien ou en mal, la fatalité prend les actes des mains de la liberté humaine, et en fait découler impi-

toyablement la ruine et le bonheur. Ainsi le jour qui se levait était triste pour la famille du Hongrois et pour le comte lui-même.

—Votre père est-il éveillé, Beata?

—Je ne le crois pas, il ne se lève pas si tôt.

—Est-ce que vous souffrez? vous avez la tête dans vos mains.

—J'étouffe, et j'ai les pieds froids.

—Pourquoi ne pas faire de feu?

—Il n'y a pas de bois.

—Mais le voisin?

—Nous n'en avons pas.

—Et ce bâtiment qui est près de cette maison?

—C'est une usine qui n'est pas achevée.

—Vous êtes bien malheureuse!

—Oh! oui, bien malheureuse!

—Que puis-je faire pour vous?

—Tout!—m'emmener d'ici.

—Et votre père?

—Qu'importe, si vous m'aimez?

—Hélas! Je ne le puis.

— Alors, que le bon Dieu ait pitié de moi !

Beata prononça ces dernières paroles d'un accent si singulièrement triste, que le comte se sentit ému jusqu'au fond des entrailles, il la regarda ; elle était sur sa chaise, immobile, les yeux fixes et le visage tout pâle.

— Mon enfant, vous vous faites mal en restant ainsi, sortons.

— Où aller ?

— Sur la montagne, le long du chemin, prendre l'air un instant.

— Je le veux bien.

Otto prit son manteau, et en couvrit les épaules de Beata, et boutonnant son frac, ils sortirent bras dessus bras dessous.

Ils s'apprêtaient à descendre la route qui mène au hameau de la Sauvenière, lorsqu'ils virent un homme venir au devant d'eux ; ils rebroussèrent chemin, et remontèrent le cours du gros ruisseau qui coulait au pied de la maison.

Le soleil se montrait un peu ; la terre,

lavée par la pluie et affermie par le vent, sonnait sous les pas, et faisait étinceler comme des paillettes mille petites pierres de toutes les formes et de toutes les couleurs. La température était moins froide qu'à l'ordinaire, il y avait comme un sourire de printemps dans ce dernier rayon d'automne, et l'on aurait dit deux amans qui s'en allaient chercher l'ombre et la solitude. Pourtant ils ne parlaient pas. Tant que le ruisseau traça ses détours dans la prairie, ils eurent assez beau chemin. Mais bientôt la scène changea, les roches apparurent, et le ruisseau devint torrent. Ce fut une onde impétueuse et chargée de fange, roulant tantôt sur les roches, et tantôt se précipitant en forme de cascade; un bruit assourdissant, et le mugissement perpétuel d'un troupeau de bœufs. Les obstacles s'accumulaient devant eux, ils furent bientôt dans un vrai désert. Là le vent et la tempête de la nuit dernière avaient amoncelé leurs victimes, des roches en éclat, de grands arbres courbés et renversés, puis des bouquets de sapins

s'écrasant les uns les autres, ou foulés comme l'herbe sous les pas d'un enfant. — On sentait que le génie du mal et de la destruction avait dû se ruer à son aise au milieu de ce chaos. Il fallait aussi que les promeneurs prissent plaisir à la contemplation de ces ruines gigantesques et naturelles, car ils ne s'arrêtèrent pas et continuèrent leur marche. Où allaient-ils? Dieu seul le savait. Ils montèrent encore, ils montèrent jusqu'à une roche autour de laquelle il fallait tourner, et qui avait quelque chose d'affreux à la vue.

Cependant, arrivé à une certaine hauteur, Otto jugea prudent de revenir sur ses pas; il se faisait tard, et le vieillard pouvait être levé. Alors il prit la jeune fille par le bras et redescendit avec elle. Ils suivirent la même route, marchant, tantôt l'un devant l'autre, tantôt de front, s'aidant et se soutenant mutuellement. Le torrent bondissait encore au dessous d'eux. Beata avait la tête penchée et descendit silencieuse, aussi nonchalamment qu'elle était montée.

Tout à coup elle s'arrête, il fallait franchir un tronc d'arbre unissant deux roches.

— Qui vous fait peur, Beata ?

— Rien, mais je ne puis passer.

— C'est un enfantillage, vous avez bien passé en allant.

— Le torrent m'étourdit.

— Donnez-moi la main.

— La voilà.

— Prenez garde, nous tombons....

— Pardonnez-moi, Henri!....

....

Oh! méprise qui voudra le cœur des femmes; c'est le plus pur limon qu'ait pétri la main de Dieu. Rien n'est sublime comme de voir la nature des anges servir à deux genoux la force humaine, de voir les femmes se faire un bonheur de la souffrance, et tourner pour elles seules le calice amer qui passe à la bouche des hommes. C'est toujours pour elles la continuation des angoisses du Sauveur; c'est l'agonie immense et acceptée avec joie au jardin des Olives.

— Pauvres femmes ! méprise qui voudra vos nobles cœurs; s'il y a un paradis, votre place y sera plus belle que la nôtre, et s'il est une justice, elle sera plus indulgente pour vos crimes que pour nos fautes.

***

QUITTE POUR LA PEUR.

PROVERBE.

PERSONNAGES.

LE DUC DE ***.

LA DUCHESSE DE ***, sa femme.

M. TRONCHIN, médecin.

ROSETTE, femme de chambre de la duchesse.

UN LAQUAIS.

QUITTE POUR LA PEUR.

PROVERBE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA DUCHESSE, ROSETTE.

LA DUCHESSE (achevant de se parer pour le jour, se regardant dans sa toilette et posant une mouche).

Mais, Rosette, conçoit-on la négligence de ces médecins?

ROSETTE.

Ah! Madame, cela n'a pas de nom.

LA DUCHESSE.

Moi qui suis souffrante!

ROSETTE.

Madame la duchesse qui est si souffrante!

LA DUCHESSE.

Moi qui n'ai jamais consenti à prendre d'autre médecin que ce bon vieux Tronchin! Le chevalier m'en a voulu longtemps.

ROSETTE.

Pendant plus d'une heure.

LA DUCHESSE (vivement).

C'est-à-dire qu'il a voulu m'en vouloir, mais qu'il n'a pas pu.

ROSETTE.

Il vient d'envoyer deux bouquets par son coureur.

LA DUCHESSE.

Et il n'est pas venu lui-même! Ah! c'est joli. Moi, je vais sortir à cheval.

ROSETTE.

M. Tronchin a défendu le cheval à Madame.

LA DUCHESSE.

Mais je suis malade, j'en ai besoin.

ROSETTE.

C'est parce que madame la duchesse est malade, qu'il ne le faut pas.

LA DUCHESSE.

Alors je vais écrire au chevalier pour le gronder.

ROSETTE.

M. Tronchin a défendu à Madame de s'appliquer et de tenir sa tête baissée.

LA DUCHESSE.

Eh bien! je vais chanter, ouvrez le clavecin, Mademoiselle.

ROSETTE.

Mon Dieu! comment dirai-je à Madame que M. Tronchin lui a défendu de chanter.

LA DUCHESSE (tapant du pied).

Il faut donc que je me recouche, puisque je ne puis rien faire. — Je vais lire. Non, fais-moi la lecture. — Je vais me coucher sur le sopha, la tête me tourne, et j'étouffe. Je ne sais pourquoi....

ROSETTE (prenant un livre).

Voici Estelle de M. de Florian et les Oraisons *célèbres* de M. de Bossuet.

LA DUCHESSE.

Lis ce que tu voudras, va.

ROSETTE (lit).

« Némorin, à chaque aurore, allait cueillir les bleuets qu'Estelle..... les bleuets qu'Estelle aimait à mêler dans les longues tresses de ses cheveux noirs. »

(Elle pose le livre.)

LA DUCHESSE.

Qu'il est capricieux le chevalier! Il ne veut plus que je mette de corps en fer, comme si l'on pouvait sortir sans cela. Lis toujours, va.

ROSETTE (continue, et, après avoir quitté Florian, prend Bossuet sans s'en douter).

« Pour moi, s'il m'est permis après tous les autres de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets! vous vivrez éternellement dans ma mémoire. »

LA DUCHESSE.

Je ne conçois pas qu'il ne soit pas encore arrivé. Comme il était bien hier avec ses épaulettes de diamant!

ROSETTE (continue).

« Heureux, si averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau..... (Tiens, c'est drôle ça : Au troupeau!) Troupeau que je dois nourrir de la parole divine, les restes d'une voix qui tombe, et...

LA DUCHESSE.

Le voilà commandeur de Malte à présent. Sans ses vœux, il se serait peut-être marié, cependant.

ROSETTE.

Oh! Madame! par exemple!...

LA DUCHESSE.

Lis toujours, va, je t'entends.

ROSETTE (continue).

... « Et d'une ardeur qui s'éteint... » Ah! les bergers et les troupeaux, ce n'est pas bien amusant.... (Elle jette les livres.)

LA DUCHESSE.

Crois-tu qu'il se fût marié? — Dis.

ROSETTE.

Jamais sans la permission de madame la duchesse.

LA DUCHESSE.

S'il n'avait pas dû être plus marié que M. le duc, j'aurais bien pu la lui donner... Hélas! dans quel temps vivons-nous? — Comprends-tu bien qu'un homme soit mon mari, et ne vienne pas chez moi? m'expliquerais-tu bien ce que c'est précisément qu'un maître inconnu qu'il me faut respecter, craindre et aimer comme Dieu, sans le voir, qui ne se soucie de moi nullement, et qu'il faut que j'honore; dont il faut que je me cache, et qui ne daigne pas m'épier; qui me donne seulement son nom à porter de bien loin, comme on le donne à une terre abandonnée?

ROSETTE.

Madame, j'ai un frère qui est fermier, un gros fermier de Normandie, et il répète

toujours que lorsqu'on ne cultive pas une terre, on ne doit avoir de droit ni sur ses fleurs ni sur ses fruits.

LA DUCHESSE (avec orgueil).

Qu'est-ce que vous dites donc, Mademoiselle? Cherchez ma montre dans mon écrin. (Après avoir rêvé un peu.) — Tiens, ce que tu dis là n'a pas l'air d'avoir le sens commun. Mais je crois que cela mènerait loin en politique, si l'on voulait y réfléchir. Donne-moi un flacon, je me sens faible. —

Ah! quand j'étais au couvent, il y a deux ans, si mes bonnes religieuses m'avaient dit comment on est marié, j'aurais commencé par pleurer de tout mon cœur, toute une nuit, ensuite j'aurais bien pris une grande résolution ou de me faire abbesse ou d'épouser un homme qui m'eût aimée. Il est vrai que ce n'aurait pas été le chevalier, ainsi......

ROSETTE.

Ainsi il vaut peut-être mieux que le monde aille de cette façon.

LA DUCHESSE.

Mais de cette façon, Rosette, je ne sais comment je vis, moi. Il est bien vrai que je remplis tous mes devoirs de religion, mais aussi, à chaque confession, je fais une promesse de rupture que je ne tiens pas.

Je crois bien que l'abbé n'y compte guère, à dire le vrai, et ne le demande pas sérieusement ; mais enfin c'est tromper le bon Dieu. Et pourquoi cette vie gênée et tourmentée, cet hommage aux choses sacrées, aussi public que le dédain de ces choses ? Moi, je n'y comprends rien, et tout ce que je sais faire, c'est d'aimer celui que j'aime. Je vois que personne ne m'en veut après tout.

ROSETTE.

Ah ! bon Dieu ! Madame, vous en vouloir ? Bien au contraire, je crois qu'il n'y a personne qui ne vous sache gré à tous deux de vous aimer si bien.

LA DUCHESSE.

Crois-tu ?

ROSETTE.

Cela se voit dans les petits sourires

d'amitié qu'on vous fait en passant quand il donne le bras à madame la duchesse. Vos deux familles le reçoivent ici avec un amour....

LA DUCHESSE (soupirant).

Oui, mais il n'est pas ici chez lui...... et cependant c'est là ce qu'on appelle le plus grand bonheur du monde, et tel qu'il est, on n'oserait pas le souhaiter à sa fille. (Après un peu de rêverie.) Sa fille ! ce mot-là me fait trembler. Est-ce un état bien heureux que celui où l'on sent que, si l'on était mère, on en mourrait de honte; que l'insouciance et les ménagemens du grand monde finiraient là tout à coup, et se changeraient en mépris et en froideur ; que les femmes qui pardonnent à l'amante fermeraient leur porte à la mère, et que tous ceux qui me passent l'oubli d'un mari, ne me passeraient pas l'oubli de son nom? car ce n'est qu'un nom qu'il faut respecter, et ce nom vous tient enchaînée, ce nom est suspendu sur votre tête, comme une épée! Que celui qu'il représente soit pour vous tout ou rien,

n'importe! nous avons ce nom écrit sur le collier, et au bas : *j'appartiens*

ROSETTE.

Mais, Madame, serait-on si méchant pour vous ? Madame est si généralement aimée!

LA DUCHESSE.

Quand on ne serait pas méchant, je me ferais justice à moi-même et une justice bien sévère, croyez-moi. — Je n'oserais pas seulement lever les yeux devant ma mère, et même, je crois, sur moi seule.

ROSETTE.

Bon Dieu! Madame m'effraie.

LA DUCHESSE.

Assez. Nous parlons trop de cela, Mademoiselle, et je ne sais pas comme nous y sommes venues. Je ne suis pas une héroïne de roman, je ne me tuerais pas, mais certes j'irais me jeter pour la vie dans un couvent.

SCÈNE II.

LA DUCHESSE, ROSETTE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

M. le docteur Tronchin demande si madame la duchesse peut le recevoir.

LA DUCHESSE (à Rosette).

Allez dire qu'on le fasse entrer.

SCÈNE III.

LA DUCHESSE, TRONCHIN (appuyé sur une longue canne aussi haute que lui, vieux, voûté, portant une perruque à la Voltaire).

LA DUCHESSE (gaîment).

Ah! voilà mon bon vieux docteur!

(Elle se lève et court au devant de lui.)

Allons, appuyez-vous sur votre malade.

(Elle lui prend le bras et le conduit à un fauteuil.)

Quelle histoire allez-vous me conter? docteur, quelle est l'anecdote du jour?

TRONCHIN.

Ah! belle dame! belle dame! vous voulez savoir les anecdotes des autres, prenez

garde de m'en fournir une vous-même. Donnez-moi votre main, voyons ce pouls, Madame... mais asseyez-vous... mais ne remuez donc pas toujours, vous êtes insaisissable.

LA DUCHESSE (s'asseyant).

Eh bien! voyons, que me direz-vous?

TRONCHIN (tenant le pouls de la duchesse).

Vous savez l'histoire qui court sur la présidente, n'est-il pas vrai, Madame?

LA DUCHESSE.

Eh! mon Dieu, non, je ne m'informe point d'elle.

TRONCHIN.

Eh! pourquoi ne pas vouloir vous en informer? vous vivez par trop détachée de tout aussi. — Si j'osais vous donner un conseil, ce serait de montrer quelque intérêt aux jeunes femmes de la société dont l'opinion pourrait vous défendre, si vous en aviez besoin un jour ou l'autre.

LA DUCHESSE.

Mais j'espère n'avoir nul besoin d'être défendue, Monsieur.

TRONCHIN.

Ah! Madame, je suis sûr que vous êtes bien tranquille au fond du cœur; mais je trouve que vous me faites appeler bien souvent depuis quelques jours.

LA DUCHESSE.

Je ne vois pas, docteur, ce que vos visites ont de commun avec l'opinion du monde sur moi.

TRONCHIN.

C'est justement ce que me disait la présidente, et elle s'est bien aperçue de l'influence d'un médecin sur l'opinion publique.—Je voudrais bien vous rendre aussi confiante qu'elle.—Je l'ai tirée, ma foi, d'un mauvais pas; mais je suis discret, et je ne vous conterai pas l'histoire, puisque vous ne vous intéressez pas à elle.—Point de fièvre, mais un peu d'agitation.... restez, restez.... ne m'ôtez pas votre main, Madame.

LA DUCHESSE.

Quel âge a-t-elle, la présidente?

TRONCHIN.

Précisément le vôtre, Madame. Ah ! comme elle était inquiète! Son mari n'est pas tendre, savez-vous? Il allait, ma foi, faire un grand éclat. Ah! comme elle pleurait! mais tout cela est fini à présent. Vous savez, belle dame, que la reine va jouer la comédie à Trianon ?

LA DUCHESSE (inquiète).

Mais la présidente courait donc un grand danger ?

TRONCHIN.

Un danger que peuvent courir bien des jeune femmes ; car enfin j'ai vu bien des choses comme cela dans ma vie. Mais autrefois cela s'arrangeait par la dévotion plus facilement qu'aujourd'hui. A présent c'est le diable. Je vous trouve les yeux battus.

LA DUCHESSE.

J'ai mal dormi cette nuit après votre visite.

TRONCHIN.

Je ne suis pourtant pas méchant, bien effrayant pour vous.

LA DUCHESSE.

C'est votre bonté qui est effrayante, et votre silence qui est méchant. Cette femme dont vous parlez, voyons, après tout, est-elle déshonorée?

TRONCHIN.

Non, mais elle pouvait l'être et de plus abandonnée de tout le monde.

LA DUCHESSE.

Et pourtant tout le monde sait qui elle aime.

TRONCHIN.

Tout le monde le sait et personne ne le dit.

LA DUCHESSE.

Et tout d'un coup on eût changé à ce point?

TRONCHIN.

Madame, quand une jeune femme a une faiblesse publique, tout le monde a son pardon dans le cœur et sa condamnation sur les lèvres.

LA DUCHESSE (vite).

Et les lèvres nous jugent.

TRONCHIN.

Ce n'est pas la faute qui est punie, c'est le bruit qu'elle fait.

LA DUCHESSE.

Et les fautes, docteur, peuvent-elles être toujours sans bruit?

TRONCHIN.

Les plus bruyantes, Madame, ce sont d'ordinaire les plus légères fautes, et les plus fortes sont les plus silencieuses; j'ai toujours vu ça.

LA DUCHESSE.

Voilà qui est bien contre le bon sens, par exemple.

TRONCHIN.

Comme tout ce qui se fait dans le monde, Madame.

LA DUCHESSE (se levant et lui tendant la main).

Docteur, vous êtes franc?

TRONCHIN.

Toujours plus qu'on ne le veut, Madame.

LA DUCHESSE.

On ne peut jamais l'être assez pour quelqu'un dont le parti est pris d'avance.

TRONCHIN.

Un parti pris d'avance est souvent le plus mauvais parti, Madame.

LA DUCHESSE (avec impatience).

Que vous importe? c'est mon affaire; je veux savoir de vous quelle est ma maladie?

TRONCHIN.

J'aurais déjà dit ma pensée à madame la duchesse, si je connaissais moins le caractère de M. le duc.

LA DUCHESSE.

Eh bien! que ne me parlez-vous de son caractère? Quoique je n'aime pas à l'entendre nommer, comme il n'est pas impossible qu'il ne survienne par la suite quelque événement qui nous soit commun.....je......

TRONCHIN.

Il est furieusement fantasque, Madame; je l'ai vu haut comme ça (mettant la main à la hauteur de la tête d'un enfant) et toujours le même, suivant tout à coup son premier mouvement avec une soudaineté irrésistible et impossible à deviner. Dès l'enfance, cette im-

pétuosité s'est montrée et n'a fait que croître avec lui. Il a tout fait de cette manière dans sa vie, allant d'un extrême à l'autre sans hésiter. Cela lui a fait faire beaucoup de grandes choses et beaucoup de sottises aussi, mais jamais rien de commun. Voilà son caractère.

LA DUCHESSE.

Vous n'êtes pas rassurant, docteur ; s'il va d'un extrême à l'autre, il m'aimera bien, et je ne saurai que faire de cet amour-là.

TRONCHIN.

Ce n'est pourtant pas ce qui peut vous arriver de pis aujourd'hui, Madame.

LA DUCHESSE.

Ah! mon Dieu, que me dit-il là!

(Elle frappe du pied.)

TRONCHIN.

C'est un fort grand seigneur, Madame, que M. le duc. Il a toute l'amitié du roi et un vaste crédit à la cour. Quiconque l'offenserait serait perdu sans ressource, et comme il a beaucoup d'esprit et de pénétration, comme outre cela il a l'esprit iro-

nique et cassant, il n'est pas possible de lui insinuer sans péril un plan de conduite, quel qu'il soit, et vouloir le diriger serait une haute imprudence. Le plus sûr avec lui serait une franchise totale.

LA DUCHESSE (s'est retournée plusieurs fois en rougissant; elle se lève et va à la fenêtre).

Assez, assez, par grâce, je vous en supplie, Monsieur; je me sens rougir à chaque mot que vous me dites, et vous me jetez dans un grand embarras.

(Elle lui parle sans le regarder.)

Je vous l'avoue, je tremble comme un enfant. — Je ne puis supporter cette conversation. Les craintes terribles qu'elle fait naître en moi me révoltent et m'indignent contre moi-même. — Vous êtes bien âgé, monsieur Tronchin, mais ni votre âge, ni votre profession savante ne m'empêchent d'avoir honte qu'un homme puisse me parler, en face, de tant de choses que je ne sais pas, moi, et dont on ne parle jamais!

(Une larme s'échappe.)

(Avec autorité.)

Je ne veux plus que nous causions davantage.

(Tronchin se lève.)

La vérité que vous avez à me dire et que vous me devez, écrivez-la ici, je l'enverrai prendre tout-à-l'heure.— Voici une plume. Ce que vous écrirez pourrait bien être un arrêt, mais je n'en aurai nul ressentiment contre vous. (Elle lui serre la main, le docteur baise sa main.) Votre jugement est le jugement de Dieu. — Je suis bien malheureuse!

(Elle sort vite.)

SCÈNE IV.

TRONCHIN, seul.

(Il se rassied, écrit un billet, s'arrête et relit ce qu'il vient d'écrire; puis il dit :)

La science inutile des hommes ne pourra jamais autre chose que détourner une douleur par une autre plus grande. A la place de l'inquiétude et de l'insomnie, je vous donne la certitude et le désespoir.

(Il s'essuie les yeux où roule une larme.)

Elle souffrira, parce qu'elle a une ame candide dans son égarement, franche au milieu de la fausseté du monde, sensible dans une société froide et polie, passionnée dans un temps d'indifférence, pieuse dans un siècle d'irréligion. Elle souffrira sans doute; mais, dans le temps et le monde où nous sommes, la nature usée, faible et fardée dès l'enfance, n'a pas plus d'énergie pour les transports du malheur que pour ceux de la félicité. Le chagrin glissera sur elle, et d'ailleurs je vais lui chercher du secours à la source même de son infortune.

SCÈNE V.

TRONCHIN, ROSETTE.

ROSETTE.

Monsieur, je viens chercher.....

TRONCHIN (lui donnant un papier).

Prenez, Mademoiselle.

(Rosette sort.)

SCÈNE VI.

TRONCHIN, seul.

Son mari doit être à Trianon, ou à Versailles. Je puis m'y rendre dans deux heures et demie.

SCÈNE VII.

TRONCHIN, ROSETTE.

(On entend un grand cri de la duchesse.)

TRONCHIN.

Rosette revient toute pâle.....

ROSETTE.

Ah! Monsieur, voyez madame la duchesse, comme elle pleure!

(Elle entr'ouvre une porte vitrée.)

TRONCHIN.

Ce n'est rien, ce n'est rien qu'une petite attaque de nerfs; vous lui ferez prendre un peu d'éther, et vous brûlerez une plume dans sa chambre; celle-ci, par exemple. —

Sa maladie ne peut pas durer plus de huit mois. Je vais à Versailles.

(Il sort.)

ROSETTE.

Comme ces vieux médecins sont durs!

(Elle court chez la duchesse.)

SCÈNE VIII.

Versailles. — La chambre du duc.

LE DUC, TRONCHIN, entrent ensemble.

LE DUC.

Vous en êtes bien sûr, docteur?

TRONCHIN.

Monsieur le duc, j'en réponds sur ma tête.

LE DUC (s'asseyant et taillant une plume).

Allons, il est bon de savoir à quoi s'en tenir. Vous la voyez très souvent? Asseyez-vous donc!

TRONCHIN.

Presque tous les jours je passe chez elle pour des migraines, des bagatelles...

LE DUC.

Et comment est-elle, ma femme? est-elle jolie, est-elle agréable?

TRONCHIN.

C'est la plus gracieuse personne de la terre.

LE DUC.

Vraiment? je ne l'aurais pas cru; le jour où je la vis, ce n'était pas ça du tout. C'était tout empesé, tout guindé, tout raide; ça venait du couvent, ça ne savait ni entrer, ni sortir; ça saluait tout d'une pièce; de la fraîcheur seulement, la beauté du diable.

TRONCHIN.

Oh! à présent, monsieur le duc, c'est tout autre chose.

LE DUC.

Oui, oui, le chevalier doit l'avoir formée. Le petit chevalier a du monde. Je suis fâché de ne pas la connaître.

TRONCHIN.

Ah! çà, il faut avouer, entre nous, que vous en aviez bien la permission.

LE DUC (prenant du tabac pour le verser d'une tabatière d'or dans une à portrait).

Ça peut bien être! Je ne dis pas le contraire, docteur, mais, ma foi, c'était bien difficile. La marquise est bien la femme la plus despotique qui jamais ait vécu; vous savez bien qu'elle ne m'eût jamais laissé marier, si elle n'eût été bien assurée de moi, et bien certaine que ce serait ici, comme partout à présent, une sorte de cérémonie de famille, sans importance et sans suites.

TRONCHIN.

Sans importance, cela dépend de vous, mais sans suites, monsieur le duc.....

LE DUC (sérieusement).

Cela dépend aussi de moi, plus qu'on ne croit, Monsieur; mais c'est mon affaire. (Il se lève et se promène.) Savez-vous à quoi je pense, mon vieil ami? c'est que l'honneur ne peut pas toujours être compris de la même façon.

Dans la passion, le meurtre peut être sublime; mais dans l'indifférence, il serait

ridicule, et dans un homme d'état ou un homme de cour, par ma foi, il serait fou.

Tenez, regardez! Moi, par exemple, je sors de chez le roi. Il a eu la bonté de me parler d'affaires assez long-temps. Il regrette M. d'Orvilliers, mais il l'abandonne à ses ennemis, et le laisse quitter le commandement de la flotte avec laquelle il a battu les Anglais. Moi, qui suis l'ami de d'Orvilliers et qui sais ce qu'il vaut, cela m'a fait de la peine; je viens d'en parler vivement, je me suis avancé pour lui. Le roi m'a écouté volontiers et est entré dans mes raisons. Il m'a présenté ensuite Franklin, le docteur Franklin, l'imprimeur, l'Américain, l'homme pauvre, l'homme en habit gris, le savant, le sage, l'envoyé du Nouveau-Monde à l'ancien, grave comme le paysan du Danube, demandant justice à l'Europe pour son pays, et l'obtenant de Louis XVI; j'ai eu une longue conférence avec ce bon Franklin; je l'ai vu ce matin même présenter son petit-fils au vieux Voltaire, et demander à Voltaire une bénédiction, et Voltaire ne

riant pas, Voltaire étendant les mains aussi gravement qu'eût fait le souverain pontife, et secouant sa tête octogénaire avec émotion, et disant sur la tête de l'enfant : Dieu et la liberté! — C'était beau, c'était solennel, c'était grand.

Et au retour, le roi m'a parlé de tout cela avec la justesse de son admirable bon sens; il voit l'avenir sans crainte, mais non sans tristesse; il sent qu'une révolution partant de France peut y revenir. Il aide ce qu'il ne peut empêcher, pour adoucir la pente; mais il la voit rapide et sans fond, car il pense et parle en législateur quand il est avec ses amis. Mais l'action l'intimide. Au sortir de l'entretien, il m'a donné ma part dans les événemens présens et à venir.

Voilà ma matinée. — Elle est sérieuse, comme vous voyez, et maintenant, en vérité, m'occuper d'une affaire de... de quoi dirai-je? de ménage?..... Oh! non! — Quelque chose de moins que cela encore..... Une affaire de boudoir..... et d'un boudoir que je n'ai jamais vu..... en bonne vérité, vous

le sentez, cela ne m'est guère possible. Un sourire de pitié est vraiment tout ce que cela me peut arracher. Je suis si étranger à cette jeune femme, moi, que je n'ai pas le droit de la colère, mais elle porte mon nom, et quant à ce qu'il y a dans ce petit événement, qui pourrait blesser l'amour-propre de l'un ou l'intérêt de l'autre, fiez-vous-en à moi pour ne tirer d'elle qu'une vengeance de bonne compagnie. Pauvre petite femme! elle doit avoir une peur d'enfer! (Il rit et prend son épée.) Venez-vous avec moi voir la marquise au Petit-Trianon? Je l'ai trouvée assez pâle ce matin, elle m'inquiète.

(Il sonne.)

(A ses gens.)

Ce soir, à onze heures, on me tiendra un carrosse prêt pour aller à Paris.

Passez, mon cher Tronchin.

TRONCHIN (à part).

Je n'ai plus qu'à les laisser faire à présent.

(Ils sortent.)

SCÈNE IX.

A Paris. La chambre à coucher de la duchesse.

LA DUCHESSE, ROSETTE.

LA DUCHESSE, seule.

(Elle est à sa toilette, en peignoir, prête à se coucher, ses cheveux à demi poudrés répandus sur son sein, comme ceux d'une Madeleine, en longs flots, nommés repentirs.)

Quelle heure est-il?

ROSETTE (achevant de la coiffer pour la nuit et de lui ôter sa toilette de cour).

Onze heures et demie, Madame, et M. le chevalier....

LA DUCHESSE.

Il ne viendra plus à présent. Il a bien fait de ne pas venir aujourd'hui. — J'aime mieux ne pas l'avoir vu. J'ai bien mieux pleuré. —

Chez qui peut-il être allé? — A présent, je vais être bien plus jalouse, à présent que je suis si malheureuse! — Quels livres m'a envoyés l'abbé?

ROSETTE.

Les contes de M. l'abbé de Voisenon.

LA DUCHESSE.

Et le chevalier?

ROSETTE.

Le *Petit-Carême* et *l'Imitation*.

LA DUCHESSE.

Ah! comme il me connaît bien! Sais-tu, Rosette, que son portrait est bien ressemblant! Tiens, il avait cet habit-là quand la reine lui a parlé si long-temps, et pendant tout ce temps-là, il me regardait de peur que je ne fusse jalouse. Tout le monde l'a remarqué. Oh! il est charmant! (Soupirant.) Ah! que je suis malheureuse, n'est-ce pas, Rosette!

ROSETTE.

Oh! oui, Madame.

LA DUCHESSE.

Il n'y a pas de femme plus malheureuse que moi sur toute la terre.

ROSETTE.

Oh! non, Madame.

LA DUCHESSE.

Je vais me coucher... Laissez-moi seule, je vous rappellerai.....

(Rosette sort.)

Je vais faire mes prières.

SCÈNE X.

LA DUCHESSE, seule.

(Elle va ouvrir les rideaux de son lit, et en voyant le crucifix elle a peur; elle crie :)

Rosette! Rosette!

SCÈNE XI.

LA DUCHESSE, ROSETTE.

ROSETTE (effrayée).

Madame!

LA DUCHESSE.

Quoi donc?

ROSETTE.

Madame m'a appelée.

LA DUCHESSE.

Ah! je voulais... mon peignoir.

ROSETTE.

Madame la duchesse l'a sur elle.

LA DUCHESSE.

J'en voulais un autre. — Non, restez avec moi, j'ai peur. — Restez sur le sopha, je vais lire; (à part) je n'ose pas faire un signe de croix. — A quelle heure le chevalier vient-il demain matin? Ah! je suis la plus malheureuse femme du monde.

(Elle pleure.)

Allons, mets dans la ruelle un flambeau et *la Nouvelle Héloïse*. (Tenant le livre:) Jean-Jacques! ah! Jean-Jacques! vous savez, vous, combien d'infortunes se cachent sous le sourire d'une femme.

(On frappe à une porte de la rue, une voiture roule.)

On frappe à la porte! Ce n'est pas ici, j'espère!

ROSETTE.

J'ai entendu un carrosse s'arrêter à la porte de l'hôtel.

LA DUCHESSE.

En es-tu bien sûre, Rosette? à minuit!

(Rosette regarde à la fenêtre.)

ROSETTE.

C'est bien à la porte de madame la duchesse, un carrosse avec deux laquais qui portent des torches; c'est la livrée de Madame.

LA DUCHESSE.

Eh! bon Dieu! serait-il arrivé quelque événement chez ma mère? Je suis dans un effroi!

ROSETTE.

J'entends marcher! on monte chez madame la duchesse.

LA DUCHESSE.

Mais qu'est-ce donc?

(On frappe.)

Demande avant d'ouvrir.

ROSETTE.

Qui est là?

UN LAQUAIS.

M. le duc arrive de Versailles!

ROSETTE.

M. le duc arrive de Versailles!

LA DUCHESSE (tombant sur un sopha).

M. le duc! depuis deux ans! lui! depuis deux ans! jamais! et aujourd'hui! à cette

heure! Ah! que vient-il faire, Rosette? Il vient me tuer! cela est certain! — Embrasse-moi, mon enfant, et prends ce collier, tiens, et ce bracelet, tiens, en souvenir de moi.

ROSETTE.

Je ne veux pas de tout cela! Je ne quitterai point madame la duchesse!

(On frappe encore.)

Eh bien! quoi! madame la duchesse est au lit.

LE LAQUAIS (toujours derrière la porte).

Monsieur le duc demande si madame la duchesse peut le recevoir.

LA DUCHESSE (du canapé, vite).

Non!

ROSETTE (vite à la porte.)

Non!

LA DUCHESSE.

Plus poliment, Rosette: *Madame est endormie.*

ROSETTE (criant et ayant un peu perdu la tête).

Madame est endormie!

LE LAQUAIS.

Monsieur le duc dit que vous avez dû la

réveiller, et qu'il attendra que madame la duchesse puisse le recevoir. Il a à lui parler.

ROSETTE (à la duchesse).

Monsieur le duc veut que madame se lève!

LA DUCHESSE.

Ah! mon Dieu! il sait tout, il vient me faire mourir.

ROSETTE (sérieusement).

Madame!....

(Elle s'arrête.)

LA DUCHESSE.

Eh bien?

ROSETTE.

Madame, je ne le crois pas!

LA DUCHESSE.

Et pourquoi ne le crois-tu pas?

ROSETTE (tragiquement).

Madame, parce que les gens ont l'air gai!

LA DUCHESSE (effrayée).

Ils ont l'air gai? — Mais c'est encore pis. Oh! mon pauvre chevalier!

(Elle prend son portrait.)

ROSETTE.

Hélas! madame la duchesse, quel malheur d'être la femme de monsieur le duc!

LA DUCHESSE (désolée).

Quelle horreur! quelle insolence!

ROSETTE.

Et s'il vient par jalousie!

LA DUCHESSE.

Quel étrange amour! voilà qui est odieux! Ecoute! il ne peut venir que par fureur ou par passion; de toute façon c'est me faire mourir. Tue-moi, je t'en prie.

ROSETTE (reculant).

Non, Madame! moi, tuer Madame! cela ne se peut pas.

LA DUCHESSE.

Eh bien! au moins va dans mon cabinet. Tu écouteras tout, et dès que je sonnerai, tu entreras. Je ne veux pas qu'il reste plus d'un quart d'heure ici, quelque chose qu'il me veuille dire. Hélas! si le chevalier le savait!

ROSETTE.

Oh! Madame! il en mourrait d'abord!

LA DUCHESSE.

Pauvre ami! — S'il se met en colère, tu crieras au feu!

Au bout du compte, je ne le connais pas, moi, mon mari!

ROSETTE.

Certainement! Madame ne l'a jamais vu qu'une fois.

LA DUCHESSE.

Oh! mon Dieu! ayez pitié de moi!

ROSETTE.

On revient, Madame.

LA DUCHESSE.

Allons, du courage! — Mademoiselle, dites que je suis visible.

ROSETTE.

Madame la duchesse est visible.

LA DUCHESSE (à genoux, se signant).

Mon Dieu! ayez pitié de moi!

(Elle se couche à demi sur le sopha.)

SCÈNE XII.

UN LAQUAIS, LE DUC, LA DUCHESSE.

UN LAQUAIS (ouvrant les deux battans de la porte).

Monsieur le duc.

(La duchesse se lève, fait une grande révérence, et s'assied toute droite, sans oser parler.)

LE DUC.

(Il la salue, puis il va droit à la cheminée, et gardant son épée au côté et son chapeau sous le bras, se chauffe tranquillement les pieds. Après un long silence, il la salue froidement.)

Eh bien! Madame, comment vous trouvez-vous?

LA DUCHESSE.

Mais, Monsieur, un peu surprise de vous voir, et confuse de n'avoir pas eu le temps de m'habiller pour vous.

LE DUC.

Oh! n'importe, n'importe, je ne tiens pas au cérémonial. D'ailleurs on peut paraître en négligé devant son mari.

LA DUCHESSE (à part).

Son mari! hélas! — (Haut.) Oui, certainement..... son mari..... Mais ce nom-là..... je vous avoue.

LE DUC (ironiquement).

Oui, oui... J'entends, vous n'y êtes pas plus habituée qu'à ma personne. (Souriant.) C'est ma faute, (tendrement) c'est ma très grande faute, ou plutôt c'est la faute de tout le monde. — (Sérieusement.) Qui peut dire en ce monde, et *dans le monde surtout*, qu'il n'ajoute pas par sa conduite aux fautes des autres? Dites-le-moi, Madame?

LA DUCHESSE.

Ah! je crois bien que vous avez raison, Monsieur; vous savez le monde mieux que moi!

LE DUC (avec feu).

Mieux que vous! mieux que vous, Madame! cela n'est parbleu pas facile. Je n'entends parler à Versailles que de votre grace dans le monde, vous faites fureur! On n'a que votre nom à la bouche. C'est une rage. (D'un ton ambigu.) — Moi... je l'avoue, cela... cela m'a piqué d'honneur!

LA DUCHESSE (à part).

O ciel! piqué d'honneur! que veut-il dire?

LE DUC (s'approchant avec galanterie).

Çà! voyons! regardez-moi bien! Me reconnaissez-vous?

LA DUCHESSE.

Sans doute, monsieur le duc, j'aurais bien mauvaise grace à ne pas.....

LE DUC (tendrement).

Me dire oui? n'est-ce pas? Ce n'est pas cette docilité qu'il me faut, c'est de la franchise.

LA DUCHESSE.

De la...

LE DUC (sévèrement).

De la franchise, Madame.

(Il quitte le fauteuil et retourne brusquement à la cheminée.)

J'aurai beaucoup à vous dire cette nuit, et des choses fort sérieuses!

LA DUCHESSE.

Quoi! cette nuit, Monsieur! y pensez-vous?

LE DUC (froidement).

J'y ai pensé, Madame, pendant tout le chemin de Versailles et un peu avant aussi.

LA DUCHESSE (à part).

Il sait ma faute! Il la sait! tout est fini!

LE DUC.

Oui, j'ai le projet de ne partir que demain matin au jour, et vos gens et les miens doivent être couchés à présent.

LA DUCHESSE (vivement, se levant).

Mais ce n'est pas moi qui l'ai ordonné.

LE DUC (avec sang-froid et le sourire sur la bouche).

Alors, Madame, si ce n'est vous, il faut donc que ce soit moi.

LA DUCHESSE (à part).

Il restera.

LE DUC (regardant la pendule).

Demain j'arriverai à temps pour le petit lever. —

C'est une pendule de Julien-le-Roy que vous avez là?

(Il ôte son épée et son chapeau et les pose sur un guéridon.)

LA DUCHESSE (à part).

Un sang-froid à n'y rien comprendre! — Quelle inquiétude il me donne!

LE DUC (s'asseyant).

Ah! ah! voici quelques livres! C'est bien ce que l'on m'avait dit : vous aimez l'esprit, et vous en avez ; oh! je sais que vous en avez beaucoup, et du bon, du vrai, du meilleur esprit. — C'est monsieur de Voltaire! — Oh! Zaïre! — *Zaïre, vous pleurez!* Lekain dit cela comme ça, n'est-ce pas?

LA DUCHESSE.

Je ne l'ai pas vu, Monsieur.

LE DUC.

Ah! c'est vrai! Je sais que vous êtes un peu dévote, vous n'allez pas à la comédie, mais vous la lisez. Vous lisez la comédie... pour la jouer, jamais! (Avec une horreur comique.) Oh! jamais!

LA DUCHESSE.

On ne m'y a pas élevée, Monsieur, fort heureusement pour moi.

LE DUC.

Et pour votre prochain, Madame, mais je suis sûr qu'avec votre esprit vous la joueriez parfaitement... Tenez (nous avons

le temps), si vous étiez la belle Zaïre, soupçonnée d'infidélité par Orosmane, le violent, le terrible Orosmane.

LA DUCHESSE (à part).

Ah! c'est ma mort qu'il a résolue! —
(A demi-voix à la cloison.)
Rosette, prenez garde! Rosette, faites bien attention!

LE DUC.

En vérité, Madame, c'est le plus généreux des mortels que ce soudan Orosmane; n'ayez donc pas peur de lui. S'il entrait ici, par exemple, disant avec la tendresse que met Lekain dans cette scène-là :

Hélas! le crime veille et son horreur me suit.
A ce coupable excès porter sa hardiesse!
Tu ne connaissais pas mon cœur et ma tendresse,
Combien je t'adorais! quels feux!....

LA DUCHESSE (se levant et allant à lui).

Monsieur! avez-vous quelque chose à me reprocher?...

LE DUC (riant).

Ah! le mauvais vers que voilà. Eh! bon

Dieu, que dites-vous donc là ! Ce n'est pas dans la pièce.

LA DUCHESSE (boudant).

Eh ! Monsieur, je ne dis pas de vers, je parle. On ne vient pas à minuit chez une femme pour lui dire des vers aussi.

LE DUC (jetant son livre).

(Avec tendresse et mélancolie.)

Eh ! croyez-vous donc que ce soit là ce qui m'amène ? causons un peu en amis.

(Il s'assied sur la causeuse près d'elle.)

Çà ! vous est-il arrivé quelquefois de songer à votre mari, par extraordinaire, là, un beau matin, en vous éveillant ?

LA DUCHESSE (étonnée).

Eh ! Monsieur, mon mari pense si peu à sa femme, qu'il n'a vraiment pas le droit d'exiger la moindre réciprocité.

LE DUC.

Eh ! qui donc vous a pu dire, ingrate, qu'il ne pensait pas à vous ? était-il en passe de vous l'écrire ? c'eût été ridicule à lui. Vous le faire dire par quelqu'un, c'était bien

froid. Mais venir vous le jurer chez vous et vous le prouver, voilà quel était son devoir.

LA DUCHESSE (à part).

Me le jurer! Ah! pauvre chevalier! (Elle baise son portrait.) Me le jurer, Monsieur! et me jurer quoi, s'il vous plaît? Vous êtes-vous jamais cru obligé à quelque chose envers moi? Que vous suis-je donc, monsieur, sinon une étrangère qui porte votre nom?...

LE DUC.

Et peut le donner, Madame.....

LA DUCHESSE (se levant).

Ah! Monsieur le duc, faites-moi grâce.

LE DUC (se lève tout à coup en riant).

Grâce! madame, et de quoi grâce, bon Dieu! — Ah! je comprends; vous voulez que je vous fasse grâce de mes complimens, de mes tendresses et de mes fadeurs. Eh! je le veux bien. Tant qu'il vous plaira! parlons d'autre chose.

LA DUCHESSE.

Quelle torture!

LE DUC.

Savez-vous de qui ces tableaux-là sont les portraits? Je suis sûr que vous ne les regardez jamais. Ces braves gens cuirassés sont mes aïeux, ils sont anciens; nous sommes, ma foi, très anciens, aussi anciens que les Bourbons; savez-vous, mon nom est celui d'un connétable, de cinq maréchaux de France, tous pairs des rois, et parens et alliés des rois, et élevés avec eux dès l'enfance, camarades de leur jeunesse, frères d'armes de leur âge d'homme, conseillers et appuis de leur vieillesse. C'est beau! c'est assez beau pour que l'on s'en souvienne, et quand on s'en souvient, il n'est guère possible de ne pas songer que ce serait un malheur épouvantable, une désolation véritable dans une famille, que de n'avoir personne à qui léguer ce nom, sans parler de l'héritage qui ne laisse pas que d'être considérable. Cela ne vous a-t-il jamais affligée?

LA DUCHESSE.

Eh! Monsieur, je ne vois pas pourquoi

je m'en affligerais quand vous n'y pensez jamais. Après tout, c'est de votre nom qu'il s'agit, et non du mien.

LE DUC.

Eh quoi! Élisabeth!

LA DUCHESSE.

Élisabeth? vous vous croyez ailleurs, je pense.

LE DUC.

Eh! n'est-ce pas Élisabeth que vous vous nommez? Quel est donc votre nom de baptême?

LA DUCHESSE (avec tristesse).

Baptême! le nom du baptême! c'est vous qui demandez le nom que l'on m'a donné! Je voudrais bien savoir ce qu'eût dit mon pauvre père, qui tenait tant à ce nom-là, (vite) et vous, je ne vous le dirai pas, si quelqu'un lui eût dit: Eh bien! ce nom si doux, son mari ne daignera pas le savoir.

Du reste, cela est juste! (Avec agitation.) Les noms de baptême sont faits pour être dits

par ceux qui aiment et pour être inconnus à ceux qui n'aiment pas. (En enfant.) Il est bien que vous ne sachiez pas le mien, et c'est bien fait... et je ne vous le dirai pas.

LE DUC (à part, souriant et charmé).

Ah çà! mais comme elle est gentille! suis-je fou de me prendre les doigts à mon piége?

C'est qu'elle est charmante, en vérité.

(Haut et sérieux.)

Eh! pourquoi saurais-je ce nom d'enfant, Madame? qu'est-ce pour moi, je vous prie, que la jeune fille enfermée au couvent jusqu'à ce qu'on me la donne sans que je sache seulement son âge? C'est la jeune femme connue sous mon nom qui m'appartient; celle-là seule est mienne, Madame, puisque, pour la nommer, il faut qu'on me nomme moi-même.

LA DUCHESSE (se levant, vite et avec colère).

Monsieur le duc voulez-vous me rendre folle? Je ne comprends plus rien ni à vos idées, ni à vos sentimens, ni à mon existence,

ni à vos droits ni aux miens ; je ne suis peut-être qu'une enfant ! j'ai peut-être été toujours trompée. Dites-moi ce que vous savez de la vie réelle du monde ? Dites-moi pourquoi les usages sont contre la religion, et le monde contre Dieu ? Dites-moi si notre vie a tort ou raison ; si le mariage existe ou non ; si je suis votre femme, pourquoi vous ne m'avez jamais revue, et pourquoi l'on ne vous en blâme pas ; si les sermens sont sérieux, pourquoi ils ne le sont pas pour vous ; si vous avez, et si j'ai moi-même le droit de jalousie ? Dites-moi ce que signifie tout cela ? Qu'est-ce que ce mariage du nom et de la fortune, d'où les personnes sont absentes, et pourquoi nos hommes d'affaires nous ont fait paraître dans ce marché ? Dites-moi si le droit qu'on vous a donné était seulement celui de venir me troubler, me poursuivre chez moi quand il vous plaît d'y tomber comme la foudre, au moment où l'on s'y attend le moins, à tout hasard, au risque de me causer la plus grande frayeur, sans ménagemens, sans scrupules,

la nuit, dans mon hôtel, dans ma chambre, dans mon alcôve, là!

LE DUC.

Ah! Madame, les beaux yeux que voilà! aussi éloquens que votre bouche lorsqu'un peu d'agitation la fait parler. — Eh bien! quoi! voulez-vous que je vous explique une chose inexplicable? Voulez-vous que je fasse du pédantisme avec vous? faut-il que je m'embarque avec vous dans les phrases? Exigez-vous que je vous parle du grand monde, et que je vous raconte l'histoire de l'hymen? — Vous dire comme le mariage, d'abord sacré, est devenu si profane à la cour, et si profané surtout; vous dire comment nos vieilles et saintes familles sont devenues si frivoles et si mondaines, comment et par qui nous fûmes tirés de nos châteaux et de nos terres pour venir nous échelonner dans une royale antichambre, comment notre ruine fastueuse a nécessité nos alliances calculées, et comment on les a toutes réglées en famille, d'avance et dès le berceau (comme la nôtre,

par exemple); vous raconter comment la religion (irréparable malheur peut-être!) s'en est allée en plaisanteries, fondue avec le sel attique dans le creuset des philosophes; vous décrire par quels chemins l'Amour est venu se jeter à travers tout cela, pour élever son temple secret sur tant de ruines, et comment il est devenu lui-mème quelque chose de respecté et de sacré, pour ainsi dire, selon le choix et la durée : vous raconter, vous expliquer, vous analyser tout cela, ce serait par trop long et par trop fastidieux, vous en savez, je gage, autant que moi sur beaucoup de ces choses.

LA DUCHESSE (lui prenant la main avec plus de confiance).

Hélas! à vous vrai dire, Monsieur, si je les sais un peu, comme vous le savez beaucoup, il me semble, j'en souffre plus que je n'en suis heureuse, et je ne sais quelle fin peut avoir un monde comme le nôtre.

LE DUC.

Eh! bon Dieu! Madame, qui s'en inquiète à l'heure qu'il est, si ce n'est vous? Personne, je vous jure, pas même chez ceux

que cela touche de plus près. Respirons en paix, croyez-moi! Respirons, tel qu'il est, cet air empoisonné, si l'on veut, mais assez embaumé, selon mon goût, de l'atmosphère où nous sommes nés, et dirigeons-nous seulement lorsqu'il le faudra, selon cette loi que, ma foi, je ne vis jamais nulle part écrite, mais que je sentis toujours vivante en moi, la loi de l'honneur.

LA DUCHESSE (un peu effrayée et reculant).

L'honneur! oui! mais cet honneur, en quoi le faites-vous consister, monsieur le duc?

LE DUC (très gravement).

Il est dans tous les instans de la vie d'un galant homme, Madame, mais il doit surtout le faire consister dans le soin de soutenir la dignité de son nom..... et.....

LA DUCHESSE (à part).

Encore cette idée! ô mon Dieu! mon Dieu!

LE DUC.

...Et en supposant qu'on eût porté quelque atteinte à la pureté de ce nom, il ne doit hésiter devant aucun sacrifice pour ré-

parer l'injure ou la cacher éternellement.

LA DUCHESSE.

Aucun sacrifice ne vous coûterait-il, Monsieur?

LE DUC.

Aucun, Madame, en vérité.

LA DUCHESSE.

En vérité?

LE DUC (sur un ton emporté).

Sur ma parole! aucun! fallût-il un meurtre!

LA DUCHESSE (à part).

Ah! je suis perdue! ah! mon Dieu!

(Elle regarde sa croix.)

LE DUC (sur un ton passionné).

Fallût-il me jeter à vos pieds et les couvrir de baisers, et m'humilier pour rentrer en grâce!

(Il lui baise la main à genoux).

LA DUCHESSE (à part).

Ah! pauvre chevalier! nous sommes perdus! je n'oserai plus te revoir.

(Elle baise le portrait du chevalier.)

LE DUC (brusquement en homme et comme quittant le masque).

Ah çà! voyons, mon enfant, touchez là.

LA DUCHESSE (étonnée).

Quoi donc !

LE DUC.

Touchez là, vous dis-je ; une fois seulement donnez-moi la main, c'est tout ce que je vous demande.

LA DUCHESSE (pleurant presque).

Comment ! Monsieur.

LE DUC.

Oui, vraiment, touchez là bien franchement, en bonne et sincère amie ; je ne veux point vous faire de mal, et toute la vengeance que je tirerais de vous (si vous m'aviez offensé), ce serait cette frayeur que je viens de vous faire.

Asseyez-vous. — Je vais partir. —

(Il prend son chapeau et son épée.)

Voici le jour qui vient ! il me faut le temps d'arriver à Versailles.

(Debout, il lui serre la main, elle est assise.)

Écoutez bien. Il n'y a rien que je ne sache.....

A vrai dire, je ne me sens nulle colère et nulle haine pour vous.

(Avec émotion.)

N'ayez, je vous prie, nulle haine contre moi, non plus. Nous avons chacun nos petits secrets. Vous faites bien, et je crois que je ne fais pas mal de mon côté. Restons-en là! Je ne sais si tout cela nous passera, mais nous sommes jeunes tous les deux, nous verrons. — Soyez toujours bien assurée que mon amitié ne passera pas pour vous... Je vous demande la vôtre, et (en riant) n'ayez pas peur, je ne reviendrai vous voir que quand vous m'écrirez de venir.

LA DUCHESSE.

Etes-vous donc si bon, Monsieur? et je ne vous connaissais pas!

LE DUC.

Pardonnez-moi cette mauvaise nuit que je vous ai fait passer. Je vous ai dit que je tenais à notre nom... En voici la preuve : — Vos gens et les miens m'ont vu entrer, ils me verront sortir, et pour le monde c'est tout ce qu'il faut. —

LA DUCHESSE (à ses genoux, lui baise les mains et pleure en se cachant le visage. — Silence).

Ah! monsieur le duc, quelle bonté et quelle honte pour moi! Où me cacher, Monsieur? j'irai dans un couvent.

LE DUC (souriant).

C'est trop! c'est beaucoup trop! je n'en crois rien, et je ne le souhaite pas. Du reste, il n'en sera que ce que vous voudrez; adieu, moi, je vous ai sauvée en sauvant les apparences.

(Il sonne, on ouvre, il sort.)

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE.

LA DUCHESSE, ROSETTE.

ROSETTE (entrant sur la pointe du pied avec effroi).

Ah! Madame! l'ennemi est parti.

LA DUCHESSE.

L'ennemi! ah! taisez-vous. — L'ennemi! ah! je n'ai pas de meilleur ami.

ROSETTE.

Toujours est-il que nous en voilà QUITTES POUR LA PEUR.

Le Cte ALFRED DE VIGNY.

LA MAIN DROITE

DU

SIRE DE GIAC.

SCÈNES HISTORIQUES.

LA MAIN DROITE DU SIRE DE GIAC.

1425-1426.

Si le lecteur, qui nous a déjà si souvent et si complaisamment suivi dans nos excursions historiques à travers la vieille France, veut bien, cette fois encore, faire avec nous un pas rétrograde, nous le transporterons à quelques lieues de la jolie petite ville d'A-

vranches, entre Trans et Saint-Hilaire, au pied d'un château-fort dont les murailles, cachées à cette heure sous l'herbe, ceignaient bravement, à l'époque où commence cette chronique, le bourg de Saint-James de Beuvron.

Sur l'emplacement occupé par les vertes et grasses prairies qui s'étendent aujourd'hui jusqu'à Pontorson, s'élevaient alors les logis de l'armée de Bretagne, qui, depuis le commencement du carême de 1425, était venue mettre le siége devant le château de Saint-James. En jetant les yeux sur le fossé qui ceint le camp, et sur la palissade qui le protége, en suivant les contours anguleux que forment dans leur circuit ce fossé et cette palissade, on reconnaîtra tout d'abord que c'est un capitaine savant dans l'art de mener une bataille, qui a tracé le plan de ces fortifications établies à la fois pour l'attaque et pour la défense. C'est que dans les guerres bizarres du moyen âge, où tout se faisait, non point d'après un plan de campagne

unitaire, mais selon le caprice de chefs aventureux, qui avaient une volonté individuelle dès qu'ils trouvaient 25 hommes pour les aider dans l'accomplissement de cette volonté, il ne fallait qu'une garnison inopinément délivrée, qui se mettait en campagne et marchait instinctivement au secours d'une garnison captive, pour que les assiégeans d'aujourd'hui fussent assiégés demain; or, c'est ce qui pouvait arriver d'un jour à l'autre à l'armée de Bretagne, s'il plaisait aux Anglais d'Avranches de venir en aide à leurs frères de Saint-James de Beuvron.

Mais à cette heure, et grâce aux précautions si habilement prises, tout était calme dans le camp; le silence de la nuit n'était troublé que par le bruit des hommes de garde, qui de quart d'heure en quart d'heure faisaient entendre le cri de veille; tous les feux étaient éteints dans les barraques des soldats et dans les logis des capitaines; une seule tente plus élevée que les autres, et au dessus de laquelle flottait à chaque

bouffée du vent qui venait de la mer, la bannière de France et de Bretagne, était éclairée encore ; c'est que dans cette tente veillait, plein de soucis, le chef de toute cette armée qui dormait tranquille, se reposant sur lui, comme le troupeau sur le berger.

Aussi s'était-il jeté tout cuirassé sur les peaux de loup qui lui servaient de lit ; son casque seul, posé près de la couche militaire, manquait à son armure, ce qui permettait de reconnaître que celui sur lequel pesait une si grande responsabilité que celle de la vie de ses frères, était un beau jeune homme de 32 à 33 ans à peine, aux longs cheveux châtains, tombant carrément sur ses épaules, au teint clair, aux yeux bleus, et dont la physionomie aurait eu une expression de douceur parfaite, si un léger froncement de sourcil, qui lui était habituel, n'avait dénoncé cette volonté puissante et continue, qui chez les Bretons dégénère parfois en entêtement. Une lampe de cuivre, la seule qui,

comme nous l'avons dit, veillât encore par tout le camp, éclairait un manuscrit qu'il lisait, la tête appuyée sur la main gauche, et dans lequel il faisait de la main droite des corrections en écriture trois fois plus grosse que celle du texte. Ce manuscrit avait pour titre : *Histoire d'Artus, comte de Richemont et connétable de France, contenant ses mémorables faicts depuis l'an* 1413 *jusqu'à la fin de l'an* 1424.

— Ah ! mon pauvre Guillaume, murmura le jeune homme, lorsqu'il fut arrivé au dernier feuillet, j'ai bien peur que tu n'aies écrit à cette heure les plus riches pages de mon histoire, et que cette année 1425, qui commence si mal, ne tourne au pire.

— Voilà de tristes pensées, monseigneur, répondit un homme vêtu d'un costume de paysan, qui était entré dans la tente d'Artus, et s'était approché de son lit sans que celui-ci l'aperçût. — Et malheureusement, continua le nouveau venu en soupirant, les nouvelles que j'apporte ne sont point de nature à les rendre plus joyeuses.

— Ah! c'est toi, le Gruel! répondit Artus avec un demi-sourire, qui prouvait que, quoique les nouvelles promises fussent tristes, le messager n'en était pas moins le bienvenu. — Sur mon ame, mon pauvre Guillaume, je te croyais pendu, et je comptais envoyer demain une compagnie, avec ordre de visiter, les uns après les autres, tous les arbres des environs, afin de te donner, si besoin était, une sépulture chrétienne.

— Et cela aurait bien pu arriver, monseigneur, si je n'avais pris la précaution de substituer cet habit de manant à votre noble livrée. Les Anglais battent, nuit et jour, la campagne sous les ordres du comte de Suffolk et du sire de Scales, et quoique je ne rapporte pas grand argent, ils auraient cependant pu faire une plus mauvaise prise. A ces mots, Guillaume le Gruel vida son escarcelle dans le casque du comte.

— Et jusqu'où as-tu été?

— Jusqu'à Rennes, pardieu.

— Tu n'y as point appris de nouvelles du roi ?

— Si fait ; il est à Issoudun avec M. de Giac et la cour.

— Mais des cent mille écus promis ?

— Je n'en ai point entendu parler.

— De sorte que cet argent que tu rapportes?... reprit Artus en tournant négligemment les yeux sur son casque plein d'or.

— Se compose du prix des bijoux que vous m'avez chargé de vendre, et de deux cents écus d'or, dont moitié m'a été donnée par votre frère, monseigneur Gilles, et l'autre par mesdames d'Alençon et de Lomaigne.

— Mes bonnes sœurs ! murmura Artus.

— Quant au duc Jean, il était en voyage du côté de Morlaix ou de Quimper ; mais eût-il été à Rennes, vous savez qu'il est plus bourguignon que dauphinois.

— De sorte que notre fortune se monte?...

— A 480 écus d'or.

— Allons, il y aura du moins de quoi

payer les marchands qui nous approvisionnent de vivres ; quant aux soldats, ils se résigneront à attendre le bon plaisir de notre roi.

— Dieu le veuille! répondit Guillaume, avec l'accent d'un homme qui fait à tout hasard une prière, mais sans grand espoir qu'elle sera exaucée.

— Qu'est-ce à dire? murmura Artus en serrant les dents et en fronçant le sourcil. Et qui peut te faire douter de la patience de l'armée, quand son chef lui donne l'exemple?

— Quelques mots que j'ai entendus en rentrant dans les logis, et qu'ont échangés entre eux les soldats de garde à qui j'ai été forcé de me faire connaître.

— Et ces mots?...

— Promettaient une révolte pour demain, si au point du jour les troupes ne touchaient pas la solde qu'elles attendent depuis cinq mois.

— Une révolte! s'écria Artus, en bondissant de son lit. Une révolte! tu as mal entendu, Guillaume.

— Non, monseigneur, je suis sûr de ce que je dis; ainsi prenez toute précaution, je vous prie.

— Une révolte, continua Artus en souriant dédaigneusement et en se promenant à grands pas. Une révolte! ce serait chose curieuse à voir. Quant à la précaution que je prendrai, ce sera de ne point sortir sans mon épée.

— Mais, monseigneur, ne vaudrait-il pas mieux faire attendre les marchands, et donner un à-compte aux troupes?

— Les marchands ont livré leurs marchandises sur ma parole, et je ferai honneur à ma parole; quant aux soldats, je leur dois le pain, l'eau et le fer, et tant qu'ils auront à manger, à boire et à se battre, ils n'ont rien à dire.

— Cependant, monseigneur...

— Prends cet or, va régler les comptes des marchands, et s'il en reste quelque chose, fais-en don de ma part aux familles les plus pauvres, en leur recommandant

de prier pour la gloire du roi Charles VII et le salut de la France.

Guillaume regarda son maître et sortit. Il avait reconnu à l'expression de son visage que ce n'était point la peine de répliquer. Quant à Artus, il se rejeta sur son lit, et soit fatigue d'une veille aussi prolongée, soit confiance en lui-même, soit force de volonté, un quart d'heure après il dormait profondément.

Au point du jour, ce sommeil fut interrompu par une grande rumeur qui se faisait dans le camp. Artus se réveilla en sursaut, sauta à bas de son lit, et allait s'élancer hors de sa tente, lorsque le Gruel entra.

— Qu'est-ce que ce bruit, Guillaume, et que se passe-t-il donc dehors?

— Ce que j'avais prévu, monseigneur.

— Une révolte ! s'écria Artus en saisissant une masse d'arme accrochée au chevet de son lit.

— Non, pas encore.

— Mais enfin, qu'est-ce donc?

— La garde des portes n'a pas voulu

laisser sortir les marchands de bestiaux.

— Et pourquoi cela?

— Parce qu'elle a été prévenue, par le soldat qui était en sentinelle devant votre tente, que tout l'argent que j'avais rapporté avait été employé au paiement des vivres, et que rien n'était resté pour la solde de l'armée.

— De sorte que?... continua Artus impatiemment.

— De sorte que les troupes veulent reprendre cet or aux marchands qui, le regardant comme un salaire légitime, ne veulent pas le rendre.

— Ils ont raison, par Notre-Dame! et je vais leur courir en aide, comme à de braves gens.

— Ne prenez-vous point votre casque, monseigneur?

— Non, non; il faut que ces drôles me reconnaissent du plus loin qu'ils me verront, afin que si l'un d'eux hésite à obéir, il n'ait pas d'excuse. Mon cheval, Jehan, mon cheval.

L'écuyer auquel étaient adressées ces paroles, et qui devait, à toute heure du jour et de la nuit, tenir une monture de guerre prête à tout hasard et à tout besoin, remit la bride aux mains du connétable, et voulut, comme d'habitude, lui présenter le genou; mais Artus, malgré le poids de son armure, s'élança en selle, comme s'il n'eût été vêtu que d'un habit de chasse; et ayant écouté de quel côté venaient les cris, il lança son cheval au galop dans cette direction.

Comme Guillaume l'avait dit, les gardes de la porte, prévenus que les marchands avaient été payés, s'étaient opposés à leur sortie, s'ils ne remettaient la moitié de l'argent reçu. On devine qu'une pareille proposition avait été repoussée à l'unanimité; mais les soldats, qui avaient prévu cette résistance, s'étaient promptement décidés à prendre de force ce qu'on ne voulait pas leur donner de bonne volonté. Alors les marchands, qui comprenaient qu'une fois abandonnés aux mains des gens de guerre,

la répartition de leur argent ne se ferait pas avec une grande exactitude, s'étaient réunis sous prétexte de délibérer, mais au fait pour se préparer à la défense; en conséquence, ils avaient placé les femmes et les enfans au centre, s'étaient fait un rempart de leurs charrettes, et, armés de bâtons, ils se préparaient à disputer ce que tout digne commerçant a appris, dès sa jeunesse, à mettre au dessus de sa propre vie, son argent. Les soldats, de leur côté, pour qui une semblable guerre n'était qu'un jeu, s'y préparaient avec cette joie féroce qu'éprouvent l'homme et le tigre lorsqu'ils savent que leur victime, trop faible pour leur résister, se dispose cependant à combattre, et donnera, par ce semblant de résistance, une apparence de raison à leur cruauté. Ils étaient, en conséquence, accourus de tous les coins du camp, ignorant, pour la plupart, ce dont il s'agissait, mais disposés, par esprit de corps, à prendre, sans plus ample information, le parti des gens de guerre

contre les manans, et criant : *A mort! à mort!* sans savoir encore ce qu'avaient fait ceux qu'ils condamnaient d'avance à mourir.

Tout à coup, au milieu de ce bruit et de ce désordre, un cri se fit entendre : — Le connétable ! le connétable !

Au même instant, cette foule si pressée, qu'on n'aurait pas cru qu'un trait d'arbalète eût pu s'y faire jour, se sépara pour faire une route large et libre à son chef qui, la traversant au galop, ne s'arrêta que lorsque son cheval alla donner de la tête contre les barricades qu'avaient établies les marchands, et au milieu desquels ils attendaient, plus morts que vifs, ce que Dieu allait décider de leurs personnes et de leur argent. Mais à la vue du connétable, ils reprirent courage, dérangèrent une charrette pour ouvrir un passage au renfort qui leur arrivait, et, se jetant au pied du cheval d'Artus, ils se mirent à crier, les uns, grâce; les autres, justice.

— Pourquoi n'êtes-vous point partis

au point du jour, comme je vous l'avais ordonné? dit Artus, d'une voix qui couvrit toutes les autres, et fut entendue des derniers rangs de l'armée.

— Parce que la garde a refusé de nous ouvrir la porte du camp, répondit, d'une voix plus basse, celui qui paraissait le chef de la troupe.

Artus fit signe qu'on lui ouvrît un nouveau passage, et, s'avançant vers la porte du camp :

— Pourquoi, dit-il aux sentinelles, avec le même accent, n'avez-vous point laissé sortir ces hommes?

— Parce qu'ils n'avaient pas le mot de passe, monseigneur, répondit un des soldats.

— C'est juste, dit Artus, et il rentra dans les barricades, se pencha à l'oreille de celui qui lui avait parlé : — *Bretagne et Bourgogne,* lui dit-il. Maintenant, allez.

Le marchand alla vers sa charrette, prit son cheval par la bride, et s'avança vers la

barrière, suivi de tous ses camarades : — *Bretagne et Bourgogne*, répéta-t-il aux soldats. — Passez, répondirent les gardes, et tout le convoi défila sans obstacle.

Lorsque la dernière charrette eut franchi les portes, Artus, qui avait suivi le convoi des yeux, se retourna et aperçut, à quelques pas de lui, plusieurs chevaliers de Bretagne qui étaient accourus pour le seconder, si besoin était. — Messieurs, leur dit Artus, paraissant avoir complétement oublié la cause qui les avait amenés, je suis fort aise de vous voir réunis, car nous allons donner l'assaut. Messire Alain de La Motte, invitez vos archers à visiter leurs arcs et à mettre leurs trousses au complet. Messire de Molac, ordonnez à ceux de Ploermel et du Roc Saint-André de préparer les fascines et les échelles. M. de Cœtivi, prenez deux cents cavaliers et faites une reconnaissance du côté d'Avranches et de Pontorson, afin que les Anglais ne viennent pas nous distraire. Quant à vous, Guillaume Eder, nous monterons

à l'assaut en même temps chacun de notre côté ; et maintenant, que chacun rejoigne sa bannière, et que, dès que tout sera prêt, les trompettes sonnent.

A ces mots, chaque capitaine rejoignit son quartier suivi des hommes qui marchaient sous sa bannière, de sorte que cet emplacement sur lequel s'agitaient, un quart d'heure auparavant, trois ou quatre mille personnes, se trouva à peu près désert ; car il ne restait que les soldats de garde et du connétable qui, voyant chacun se rendre à son poste, s'achemina vers sa tente, pour faire, lui aussi, ses préparatifs de combat.

II.

Une heure après, l'armée de Bretagne sortait de ses logis et s'avançait en bon ordre pour livrer assaut au château de Saint-James de Beuvron.

Les ordres donnés par le connétable avaient été ponctuellement exécutés. M. de

Cœtivi, avec 25 lances, s'était avancé du côté de Pontorson. Messire Alain de La Motte avait divisé ses archers en deux troupes, et gardant le commandement de l'une, avait confié celui de l'autre à Guillaume son fils. Monseigneur de Molac avait rassemblé ses écheliers, et Guillaume Éder, selon les ordres du connétable, se préparait à gravir la muraille du côté de l'occident, tandis qu'Artus, prenant avec lui la moitié de l'armée, tournait le château et s'apprêtait à donner l'assaut du côté du midi. Les Anglais, à leur tour, suivaient les mouvemens des troupes assiégeantes avec une attention qui prouvait toute l'inquiétude que leur donnaient ces différentes manœuvres, et garnissaient, vers les deux points menacés, les remparts de leurs meilleures troupes. Aussi, à peine l'armée du connétable fut-elle à portée du trait, que les assiégés poussèrent de grands cris, un sifflement aigu leur succéda, et trois ou quatre hommes tombèrent percés de part en part par les longues flèches des archers anglais.

Artus ordonna à ses hommes de serrer le front de la bataille en se couvrant de leurs boucliers, et continua de s'avancer vers les murailles. A peine avaient-ils fait trente pas que de nouveaux messagers de mort pénétrèrent dans ses rangs ; quelques blasphèmes se firent entendre : cependant la troupe ne continua pas moins sa marche, laissant derrière elle ses morts et ses blessés se débattre sur un chemin de sang. Enfin, arrivé à une demi-portée de trait des remparts, Artus donna l'ordre de faire halte, et échelonna ses hommes sur une triple ligne ; alors les archers bretons plantèrent devant eux leurs longs boucliers à pointe, et s'agenouillant derrière, ils s'apprêtèrent à renvoyer aux Anglais flèche pour flèche, mort pour mort.

Lorsqu'Artus vit le combat ainsi engagé, il donna l'ordre aux porteurs de fascines de s'avancer vers les fossés, en se faisant un bouclier de leur fardeau, et aux écheliers de les suivre ; puis lui-même, prenant un arc aux mains d'un archer breton qui venait

de tomber, il protégea leur entreprise. Plusieurs chevaliers vinrent alors se ranger près de lui, comme de nos jours quelques officiers impatiens se mêlent aux tirailleurs, pour peloter en attendant partie; ce jeu, du reste, était d'autant moins dangereux, que leur armure les mettait à l'abri des traits qui venaient s'émousser sur leurs cuirasses flamandes que la lance elle-même avait peine à percer.

Cependant, parmi ces volées de flèches qui cliquetaient contre son armure comme la grêle sur un toit, Artus en sentit une le frapper plus violemment que les autres, et une légère douleur à l'épaule gauche lui prouva que, si éprouvée que fût sa cuirasse, la pointe de l'arme ennemie avait pénétré jusqu'à la chair. Il l'arracha aussitôt, et l'examinant avec soin, il reconnut dans l'empennure le chiffre de Mathieu de Duncaster, fameux ouvrier anglais, qui s'était rendu célèbre par le choix du bois qu'il employait dans la fabrication de ses arcs, et la trempe du fer dont il gar-

nissait ses flèches. A peine avait-il fini cet examen, qu'il se sentit de nouveau frappé à la cuisse. La flèche, cette fois encore, avait entamé la cuirasse, mais n'avait pu la traverser.

— Seriez-vous blessé, monseigneur? s'écria avec inquiétude Guillaume de La Motte, qui était à ses côtés.

— Non point, grâce à ma bonne armure de Gand, reprit Artus. Mais il est urgent que je reconnaisse le drôle qui nous envoie de pareils cadeaux et que j'en fasse promptement justice, car chacune de ces flèches tirées sur les gens des communes serait la mort d'un homme, et vous-même, Guillaume, s'il vous apercevait au milieu de nous armé à la légère comme vous l'êtes, votre jaquette de maille ne vous protégerait guère plus qu'un filet de pêcheur, et vous seriez bientôt criblé de flèches comme une pelote d'épingles.

— Mon Dieu, Seigneur, ayez pitié de moi! murmura Guillaume de La Motte, en tombant sur un genou.

— Qu'y a-t-il, Guillaume, mon pauvre enfant ! dit Artus.

— Il y a que je suis mortellement frappé, monseigneur; mais, voyez-vous, ce damné Gallois qui se penche sur le rempart, pour me montrer à ses camarades, c'est celui-là, c'est celui-là qui m'a tué. Artus jeta les yeux sur l'archer, puis les reporta vers le blessé, et vit qu'en effet une de ces longues flèches anglaises qui avaient près de trois pieds de long, lui entrait au dessous du sein droit et lui sortait entre les deux épaules. Artus comprit du premier coup d'œil que le pauvre Guillaume ne se trompait pas et que sa blessure était mortelle.

— Eh bien ! que désires-tu, Guillaume ? lui répondit Artus, et si l'accomplissement de ton désir est au pouvoir de l'homme, ta dernière volonté sera faite.

Guillaume ne pouvait plus parler, des flots de sang sortaient de sa bouche; mais il montrait de la main l'archer qui l'avait blessé et qui s'applaudissait de sa victoire.

— Oui, oui, je te comprends, murmura

Artus en ajustant sa meilleure flèche sur son arc; et quoique ton dernier désir ne soit peut-être pas celui d'un bon chrétien, il n'en sera pas moins accompli. — Meurs en paix, Guillaume.

La flèche d'Artus partit à son tour, parcourut l'espace en sifflant, et allant frapper le but où l'œil de son maître l'avait dirigée, elle traversa les deux tempes de l'archer, malgré le casque de cuir qui lui protégeait la tête. L'Anglais étendit les bras, laissa échapper son arc, et, se renversant en arrière, tomba entre les bras de son camarade. Artus se retourna vers Guillaume. Un rayon de sanglante joie passait comme un éclair dans les yeux du mourant, qui poussa presque aussitôt un gémissement, se tordit et expira.

— Aux murailles! aux murailles! s'écria Artus, profitant du désir de vengeance dont ce spectacle venait d'animer les chevaliers; — aux murailles! — Les fossés sont comblés et les échelles sont prêtes; et donnant l'exemple, il s'élança aussitôt vers

les remparts, suivi de ses capitaines et de ses hommes d'armes. Les archers restèrent en arrière pour protéger l'assaut, en écartant les Anglais de la muraille.

En un instant cinquante échelles furent dressées, et animé par l'exemple du connétable, chacun s'élança pour combattre main à main.

Déjà les assiégeans étaient arrivés à la moitié de la hauteur des remparts, lorsque le cri: *les Anglais! les Anglais!* se fit entendre derrière eux. Aussitôt, les archers chargés de protéger l'attaque, se croyant surpris, arrachèrent leurs boucliers du sol, et les jetant sur leurs épaules, se prirent à fuir en répétant eux-mêmes le cri qui les avait alarmés. Alors les assiégés, voyant qu'ils n'avaient plus à combattre que les chevaliers et les hommes d'armes, commencèrent à faire pleuvoir sur leur tête, du haut des remparts, des pierres, des charpentes, des poutres, et enfin tous ces projectiles que la tactique des siéges a l'habitude d'amasser sur les murailles, lors-

qu'un assaut se prépare; en même temps, un corps de cavalerie se fit ouvrir la porte la plus voisine, et se déployant dans la plaine, vint charger par derrière cette armée qui, d'assaillante qu'elle était tout à l'heure, avait grand'peine maintenant à garder la défensive.

Artus s'était jeté un des premiers au bas de l'échelle pour faire face à cette nouvelle attaque, et chacun le reconnaissant à son cri de guerre et aux coups qu'il portait, s'était rallié autour de lui. Le combat s'était donc bientôt rétabli avec un nouvel acharnement au bas des murailles; mais les chevaliers bretons, à pied et couverts de leurs lourdes armures, écrasés comme ils l'étaient par les pierres lancées du haut des remparts, percés sur les flancs par les flèches des archers, et attaqués de face par la cavalerie, ne pouvaient espérer ressaisir l'avantage qu'ils avaient perdu; c'était donc plutôt pour mourir que pour vaincre, qu'ils continuaient de se défendre, et parce que, voyant le connétable engagé de sa per-

sonne, ils avaient honte de l'abandonner. Mais il était évident que sa chute aurait mis à l'instant même fin au combat; aussi tous les efforts des Anglais se dirigeaient-ils contre lui, d'autant plus aisément que lui-même les rappelait sur sa tête en jetant son cri de guerre aussitôt qu'ils semblaient s'égarer d'un autre côté.

Tout à coup le cri de *Bretagne et Richemont*, poussé par des voix amies, retentit de l'autre côté de cette masse qui pressait les assiégeans contre la muraille; les cris *les Bretons! les Bretons!* se firent entendre; à leur tour, les soldats des remparts les répétèrent avec inquiétude; un désordre visible se mit dans les rangs des Anglais: hommes et chevaux s'écartaient ou étaient renversés devant une puissance invisible encore, mais qui se rapprochait de plus en plus; enfin, comme des mineurs qui se rencontrent, le faible rempart qui séparait encore Artus du secours qui lui arrivait, fut renversé, et Monseigneur de Cœtivi, sanglant et mutilé, vint

tomber expirant aux pieds du connétable.

C'était cette troupe destinée à battre la campagne, qui avait donné l'alarme aux archers bretons, et qui, voyant que, dans la terreur panique qui les avait saisis, ils avaient abandonné leur général, s'était précipitée à son secours et venait effectivement de le sauver.

Artus s'élança sur le premier cheval qu'on lui présenta, renfonça dans son fourreau le tronçon de son épée de connétable, et, s'emparant d'une hache d'armes qu'il trouva par hasard à l'arçon de la selle, il poursuivit la cavalerie anglaise jusqu'à la porte de la ville qui se referma derrière elle. Alors il revint à l'endroit où l'assaut avait été donné, mais les échelles avaient été brisées par les assiégés; des torches résineuses, jetées sur les fascines, les avaient enflammées; ses troupes elles-mêmes, harassées de fatigue, indiquaient, par leur contenance, que l'obéissance seule les entraînait sur les pas de leur connétable. Artus comprit que la journée était perdue, et, tout en pleurant

de rage, donna le signal de la retraite, que ne songèrent point à troubler les Anglais.

En arrivant au camp, il apprit que l'attaque commandée par Guillaume Eder n'avait pas été plus heureuse que la sienne ; dès le commencement de l'assaut, Guillaume avait été écrasé par un quartier de rocher que les Anglais avaient fait rouler sur les échelles. Monseigneur de Molac avait été tué d'un coup de flèche. Messire Alain de La Motte, acculé contre un étang, s'y était précipité avec son cheval, et n'avait plus reparu. Enfin, cette escarmouche avait été aussi fatale à la chevalerie bretonne qu'aurait pu l'être une grande bataille perdue.

Artus donna les mots de garde, et, se retirant dans sa tente, défendit que personne vînt l'y troubler.

Il y resta ainsi sans prendre aucune nourriture jusqu'à dix heures du soir. Enfin, mourant de besoin, il appela la sentinelle qui devait veiller devant sa tente. — La sentinelle ne répondit point.

Ne comprenant rien à ce silence, il s'avança jusqu'à la porte : la porte n'était point gardée. Alors il appela son secrétaire, ses écuyers, ses pages, et les interrogea. — Mais il n'en put rien apprendre, si ce n'est que quelque chose d'étrange s'était préparé toute la soirée dans le camp. — Ils avaient vu des figures sinistres, ils avaient questionné sans obtenir de réponse. Enfin ils étaient rentrés à l'heure du couvre-feu, et depuis lors, s'étant tenus cois et couverts, ils n'en savaient pas plus que lui.

En ce moment, une lueur sanglante commença de paraître vers l'extrémité orientale du camp : les étoiles rougirent ; le ciel se teignit de pourpre ; le feu venait de prendre aux logis des archers, et cependant aucun signal d'alarme n'en avait donné connaissance.

Artus regardait avec stupéfaction cet incendie silencieux qui s'approchait rapidement, sans qu'aucun effort s'opposât à sa violence. A tout moment il s'attendait à entendre jeter des clameurs de détresse,

à voir ses soldats apparaître au milieu des flammes. Mais tout, au contraire, restait muet et mort, comme si, depuis un siècle, ces logis avaient cessé d'être la demeure des hommes. Enfin, ne pouvant plus résister à son impatience, il poussa lui-même un grand cri d'alarmes. — Un cheval, à demi brûlé, qui s'élança d'une baraque croulante, et qui passa rapidement près de lui, en hennissant de douleur, fut la seule créature vivante qui lui répondit.

Alors la vérité lui apparut hideuse comme un fantôme. Ses genoux tremblèrent sous lui, et la sueur de la honte coula sur son visage.

L'armée tout entière s'était retirée en mettant le feu à ses logis, et avait abandonné son connétable.

III.

Cette défection inattendue et qui avait pour cause le défaut de solde des gens de guerre, conduisait les affaires du roi

Charles VII plus bas qu'elles n'avaient jamais été. C'était à grand'peine que le comte de Richemont avait levé, dans le duché de son frère, les 20,000 hommes avec lesquels il était venu mettre le siége devant Saint-James de Beuvron ; il les avait soutenus de ses propres ressources tant qu'il avait pu, et comptant toujours sur une somme de 100,000 écus que lui avait positivement promis le roi, et qui avaient même été levés par une taille extraordinaire qu'avaient votée les trois états assemblés à Mean-sur-Yèvre ; mais enfin ces 100,000 écus avaient manqué on ne savait par quelle cause, et ce nouvel effort d'un des grands vassaux de la couronne s'était encore épuisé dans sa lutte contre l'apathie royale.

Les Anglais occupaient la Normandie, la Champagne, l'île de France et la Guyenne ; ils avaient la Bourgogne pour alliée ; ils possédaient tous les ports de France, et recevaient éternellement des secours d'hommes et d'argent de la mère-patrie,

qui, éloignée du théâtre de la guerre, s'était maintenue riche et populeuse. On ne comprendrait donc pas comment le dauphin conservait, même en France, les dernières provinces qui lui servaient, non pas de royaume, mais de refuge, si l'on ne songeait que les guerres de cette époque n'avaient point encore pris l'aspect unitaire et régulier qu'elles ont de nos jours.

Au contraire, chaque capitaine marchait à sa fantaisie, et selon la direction qui lui plaisait; son armée s'augmentait ou diminuait avec ses moyens de la payer. La solde manquait-elle? les soldats se dispersaient et allaient chercher un autre capitaine que le besoin ou la cupidité leur faisait choisir parfois dans le camp ennemi; les campagnes étaient dévastées; les villes, prises et reprises, changeaient souvent de maître trois ou quatre fois dans la même année: partout ce n'était qu'une guerre de partisans qui n'avait d'autre résultat que la désolation des provinces, aussi maltraitées par leurs défenseurs que par leurs

conquérans. Au milieu de tout cela, les Anglais faisaient, comme nous l'avons dit, des progrès, mais ces progrès étaient lents, parce que leurs capitaines songeaient beaucoup plus à leur fortune ou à leur honneur particulier, qu'à la fortune et à l'honneur de la cause qu'ils avaient embrassée.

Charles VII, que nous avons laissé enfant dans nos dernières chroniques de France, s'était, pendant les quatre ans qui se sont écoulés entre la mort de son père et le moment où nous reprenons cette histoire, fait homme par l'âge, mais non par le caractère. Il avait les qualités qui font aimer un souverain de son peuple, mais non celles qui font respecter un roi de ses voisins. Toujours au dessous des grandes circonstances au milieu desquelles il était jeté, il n'avait point encore essayé de lutter de sa personne, et il avait éternellement appelé à son secours de nouveaux alliés, les choisissant parfois même plutôt selon la nécessité, que selon la prudence. C'est ainsi que l'épée

de connétable, qui se trouvait, depuis le 7 mars 1424, au côté de Richemont, et qui portait sur son fourreau les fleurs de lis de France, s'était égarée un moment entre les mains d'un Écossais. C'est ainsi que le comte de Douglas avait été nommé *lieutenant-général sur le fait de guerre, dans tout le royaume de France*. C'est encore ainsi que Stuart, qui avait été battu et fait prisonnier à Crevant, fut échangé contre un frère du comte de Suffolk, et avait reçu, en récompense de ses bons services, le comté de Dreux, tandis qu'en même temps son beau-frère entrait en possession du duché de Touraine. La confiance de Charles dans ses alliés d'outre-mer avait même été si grande, qu'il en avait formé une compagnie d'élite à laquelle il avait confié la garde de sa personne, et que, de cette formation, est venu le titre de Compagnie Écossaise, que portait encore, en 1829, la première section des gardes-du-corps des rois de France.

On comprendra dans quelle situation

toujours plus précaire les changemens de politique si souvent renouvelés, plongaient la fortune de la France. Chaque nouveau protecteur arrivait avec des prétentions, des amitiés et des haines qu'il fallait que le roi satisfît et partageât. Ainsi Richemont, loin de recevoir l'épée de connétable comme une faveur, avait dicté lui-même les conditions moyennant lesquelles il consentait à l'accepter. Ces conditions étaient : le renvoi des ministres qui avaient pris part à l'entreprise de Champtonceaux (1), et l'exil de tous ceux qui avaient trempé dans l'assassinat du duc Jean ; c'est que le nouveau connétable, arrivant au pouvoir avec des vues plus grandes et des relations plus étendues qu'aucun de ceux qui l'avaient précédé, avait rêvé tout d'abord la réconcilation des ducs de Bretagne et de Bourgogne avec le roi de France ; déjà

(1) Le conseil du dauphin avait approuvé une entreprise formée par les Penthièvre pour se saisir de la personne du duc Jean qui était alors en son château de Champtonceaux, en Anjou.

même il avait réalisé une partie de ce rêve, en détachant le duc Jean, son frère, de l'alliance des Anglais, et, encouragé par cette réussite, il avait incontinent ouvert des pourparlers avec Philippe-le-Bon, donnant pour preuve de repentir de la part du roi, le renvoi de Tanneguy Duchâtel, nommé sénéchal à Beaucaire, et l'exil du président Louvet qui s'était retiré à Avignon; quant au vicomte de Narbonne, il avait été tué à Verneuil, et les Anglais, en vertu de leurs promesses au duc de Bourgogne, avaient fait écarteler et suspendre à un gibet le cadavre retrouvé sur le champ de bataille. Il n'était donc resté près du roi, et comme président de ses conseils, que le sire de Giac, dont les crimes passés étaient restés ignorés (1), et qu'on croyait toujours le fidèle de la maison de Bourgogne.

Cependant une puissance inconnue et malfaisante neutralisait, les uns après les

(1) Voir les Chroniques de France.

autres, les efforts que tentait Artus : le roi, plein de force et de bonne volonté, tant qu'il était soutenu par la présence du connétable, retombait, dès qu'il l'avait quitté, dans son apathie habituelle. Retiré à Issoudun, ayant pour tout titre celui de *roi de Bourges*, que lui donnaient en riant les Anglais, il passait les journées à la chasse, à courre ou au vol, les soirées en jeu de cartes et de dés, et ses nuits entre son amour expirant pour Marie d'Anjou et son amour naissant pour Agnès Sorel.

A la fin d'une de ces journées futiles, qui faisaient dire à La Hire *que jamais il ne s'estoit trouvé Roy qui perdist si joyeulsement son Royaulme*, Charles, qui mérita depuis le nom de *victorieux*, mais qu'on ne pouvait raisonnablement appeler à cette époque que *l'insouciant*, jouait aux dés avec le sire de Giac, son favori, dans l'une des salles du château d'Issoudun; encore ce jeu, tout à la mode qu'il fût alors, paraissait-il avoir été adopté par le roi plutôt comme une distraction contre l'ennui,

que comme un plaisir réel : aussi de temps en temps une de ses mains, pendante le long de son fauteuil, allait-elle chercher la tête d'un magnifique lévrier blanc couché à ses pieds, et qui répondait à cet appel en cambrant son long coup de serpent et en entr'ouvrant à demi ses yeux expressifs comme des yeux humains. Enfin le roi laissa tomber le cornet d'ivoire qu'il tenait, fit tourner son fauteuil sur lui-même, et se penchant vers son chien favori, il fit entendre un faible sifflement auquel l'animal était habitué; car aussitôt, se levant sur ses pattes de derrière, il posa celles de devant sur la cuisse du roi.

— Bien, Fido, bien, dit Charles; vous êtes une belle bête, bien dévouée comme votre nom le dit, et je sais plus gré au duc de Milan de ce cadeau, que de ses trois mille Lombards qui ont commencé par piller mes provinces, et qui ont fini par me faire perdre, la bataille de Verneuil : aussi vous aurez un beau collier d'or, tant que j'aurai une couronne sur la tête.

— Entendez-vous cette promesse, Fido? dit Giac en se mêlant à la conversation. — Elle veut dire que vous mourrez avec les armes de France au cou. — Fido fit entendre un léger grognement.

— Ce n'est pas sûr, de Giac, reprit mélancoliquement Charles, en continuant de caresser son lévrier ; car cette couronne est cruellement convoitée, et déjà les plus beaux fleurons y manquent. Il faut que nos fautes aient grandement courroucé contre nous monseigneur saint Denis, qui est le patron de la France, ou Dieu, qui est le juge des rois, pour que tout aille ainsi de mal en pire dans le royaume.

En achevant ces paroles, le roi poussa un soupir auquel Fido répondit par un gémissement.

— Tenez, de Giac, continua le roi, depuis que j'ai été si souvent trahi par les hommes, il m'a plus d'une fois pris l'envie de choisir mon chien pour conseiller, et de me fier à son instinct dans mes amitiés ou dans mes haines.

— A ce compte, je ne serais pas longtemps le chef des conseils de Votre Altesse, dit Giac, car je ne suis pas dans les bonnes graces de Fido.

— On a vu de pareils miracles, continua le roi, répondant à sa pensée plutôt qu'à l'observation de son favori, et souvent Dieu a chargé des animaux de servir de guide aux hommes. L'autre jour, dans la forêt de Dun-le-Roy, n'étions-nous pas perdus, et toute la chasse n'était-elle pas à se demander quel chemin il fallait prendre, sans que personne osât indiquer une route? Eh bien! j'eus l'idée de lâcher Fido et de le suivre. Un quart d'heure après, nous avions rejoint les chevaux et les pages qui nous attendaient à la lisière du bois.

— Votre Altesse confond l'instinct avec la pensée, le cœur de l'animal avec l'ame de l'homme.

— C'est vrai, et cependant regardez ces yeux magnifiques, Pierre. Ne dirait-on pas vraiment qu'on y voit briller un rayon d'in-

telligence humaine? Examinez ces oreilles qui se dressent pour écouter ce que je dis ; ne croirait-on pas qu'elles s'ouvrent ainsi pour entendre? Elles entendent d'ailleurs. Je n'ai qu'à chasser Fido, pour qu'il parte ; qu'à le rappeler, pour qu'il revienne ; qu'à faire un signe, pour qu'il se couche. Mes courtisans ne savent pas faire autre chose, et cependant on leur donne le titre d'hommes. Il est vrai qu'il y a une chose qui les séparera toujours de cette belle race canine, c'est qu'ils ne savent pas retrouver leur maître quand il se perd, et qu'ils le mordent quand il tombe.

Le silence qui succéda à cette boutade misanthropique, se serait indéfiniment prolongé peut-être, grâce aux réflexions différentes qu'elle avait fait naître dans l'esprit des deux interlocuteurs, si Fido, par un mouvement brusque et inquiet, n'eût annoncé qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire dans la chambre voisine. Le roi suivit la direction des yeux de l'intelligent animal ; il vit qu'ils

étaient fixés vers la porte des gardes.

— Tenez, Pierre, dit le roi, voici un étranger qui nous arrive; voyons comment le recevra Fido : je réglerai ma conduite sur la sienne, et je le fais pour cette fois chef de mes conseils.

En ce moment la tapisserie se souleva, et un page annonça *monseigneur Artus, comte de Richemont, connétable de France.*

Le roi tressaillit, de Giac devint pâle, Fido courut à la porte. Au même instant le connétable parut : le lévrier, qui le voyait pour la première fois, lui lécha la main.

— C'est vous, mon cousin, dit le roi d'une voix légèrement altérée. Mais c'est vraiment merveille de vous voir. Je vous croyais à cette heure occupé à guerroyer sur les côtes de Normandie, pour le plus grand intérêt de la couronne et la plus grande gloire de la France.

— Ainsi faisais-je, sire, répondit Artus, en caressant du bout des doigts le lévrier dont, au premier coup d'œil, il avait apprécié la race et la beauté. — Et ce n'est

point ma faute si je suis ici à cette heure, au lieu de planter les trois fleurs de lis de France sur les murailles de Saint-James de Beuvron.

— Et qui vous ramène sans notre congé, mon cousin ?

— Plusieurs demandes que j'ai à vous faire, sire.

— Parlez, dit le roi.

Artus se rapprocha de quelques pas. Charles lui offrit un siége de la main, mais le connétable fit signe qu'il désirait rester debout.

— Sire, dit gravement Artus, je ne vous parlerai pas de la maison de Bretagne, vous la connaissez, car elle est de noblesse égale à la maison de France. Je suis fils, vous le savez, du bon et vaillant duc Jehan, qui recouvra son pays de Bretagne à l'épée, tandis que le roi votre père perdait le sien.

— Monsieur mon cousin! interrompit Charles VII en fronçant le sourcil. Fido se coucha aux pieds du connétable.

— Sire, continua Artus, laissez-moi dire;

puis, lorsque j'aurai dit, vous me punirez si j'ai tort. Le noble duc mon père mourut, que nous étions encore bien jeunes; le duc, Philippe-le-Hardi, qui était comme vous fils de roi, sire, se chargea de notre tutelle et nous emmena dans le pays de Picardie, mais bientôt il mourut à son tour, et je passai aux mains de monseigneur le duc de Berry, autre fils de roi, lequel chargea un brave écuyer, qui était du pays de Navarre, et qui avait nom Peronit, de faire mon éducation militaire, que le duc votre oncle surveilla lui-même avec le même soin que si j'eusse été son enfant; c'est pour cela que, lors de l'assassinat du duc d'Orléans, en 1407, je fus du parti opposé au duc de Bourgogne; c'était mon premier engagement, et ce fut de cette époque que je pris l'habitude de tenir les promesses que je faisais.

— Oui, je sais que vous êtes un loyal serviteur, mon cousin.

Artus s'inclina froidement et continua sans répondre directement à l'éloge du roi.

— De sorte qu'en 1413, lorsque monseigneur de Bourgogne et le roi Charles VI, votre père, contrairement aux intérêts du royaume, mirent le siége devant Bourges, je courus en Bretagne chercher secours, et cela à telles enseignes, que je m'y pris de querelle avec Gilles, mon frère cadet, qui était Bourguignon. Je n'en obtins pas moins du duc Jean, mon frère aîné, 1,600 chevaliers et écuyers, parmi lesquels étaient le vicomte de La Belière, messire Armel de Châteaugiron et messire Eustache de la Monnaye : assemblée si formidable, et capitaines si vaillans, qu'en passant nous prîmes Sillé-le-Guillaume, Beaumont et l'Aigle d'assaut.

— Je me rappelle ces exploits, quoique je fusse bien jeune, mon cousin, interrompit une seconde fois le roi avec un mouvement marqué d'impatience; mais Artus ne parut aucunement le remarquer, et continua.

—En 1415, à la première requête du roi Charles VI, et quoique j'assiégeasse Par-

thenay, je levai le camp de devant la ville pour aller à la rencontre du roi Henri d'Angleterre, qui assiégeait Harfleur. Monseigneur de Guyenne me donna pour cette entreprise tous les gens de sa maison et ses écuyers. J'y joignis cinq cents chevaliers et écuyers, parmi lesquels étaient Bertrand de Montauban, le sire de Combour, et Édouard de Rohan, qui portait ma bannière. Je rejoignis sur les bords de la Somme messeigneurs d'Orléans, de Bourbon, d'Albret, d'Alençon, de Brabant, de Nevers et d'Eu. Le vendredi 26 octobre 1415, nos bataillons s'assemblèrent près d'Azincourt, dans une place trop étroite pour combattre tant de vaillans hommes. Voilà pourquoi nous perdîmes la journée.— J'y fus fait prisonnier de la propre main du roi Henri, dont je brisai la couronne royale d'un coup de hache, après avoir abattu à ses pieds son frère Clarence. — Je lui jurai d'être son captif, secouru ou non secouru, tant qu'il serait vivant. Je restai prisonnier cinq ans en Angleterre. Je revins sur parole en Norman-

die, où je devins amoureux de madame de Guyenne, que je demandai pour femme, mais qui fit répondre qu'elle ne voulait pas épouser un prisonnier. Je pris patience et tins ma parole, quoique je l'aimasse fort, je vous jure, jusqu'au 31 août 1422, époque à laquelle le roi Henri mourut au château de Vincennes, près Paris. — Dès lors je me trouvai libre, car homme vivant n'avait plus rien à me demander. J'épousai madame de Guyenne, et je vins offrir mes services à Votre Altesse.

— Oui, mon cousin; nous nous vîmes à Angers, et c'est alors que je vous offris l'épée de connétable, libre depuis la mort de Buchan.

— Le 7 mars 1424, je la reçus de votre main, sire, dans les prés de Chinon, et, en la recevant, je pris l'engagement de lever à mes frais et sur mes terres vingt mille hommes de troupes; en échange, sire, vous prîtes celui de m'envoyer cent mille écus pour les solder pendant la campagne. — Est-ce vrai?

— Oui, mon cousin.

— J'ai levé ces vingt mille hommes à mes frais et sur mes terres. Je les ai conduits en Normandie ; j'ai pris Pontorson, dont j'ai passé la garnison au fil de l'épée, et de là j'ai été mettre le siége devant Saint-James de Beuvron.

— Je connais tous ces exploits, mon cousin, et voilà pourquoi je m'étonne de vous voir ici.

— C'est que je vous rapporte votre épée de connétable, sire, car j'ai tenu toutes mes promesses, tandis que vous avez manqué à toutes les vôtres. — Pardon de vous la rendre en si mauvais état, continua Artus en la tirant du fourreau, mais elle s'est ainsi ébréchée et tronquée à force de frapper sur les armures anglaises.

— J'ai manqué à mes promesses, dit le roi, en regardant le tronçon d'épée que lui présentait le connétable, et auxquelles, mon cousin? — De Giac fit un mouvement pour se lever et sortir. — Restez, dit le roi, en lui faisant signe de s'asseoir. —

Vous voyez qu'on nous accuse; restez pour nous défendre. — De Giac retomba sur son fauteuil.

— Il n'y a pas de ma faute, sire ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour soutenir ma troupe ; j'ai fait vendre chez des marchands de Rennes toutes mes orfévreries et toutes mes vaisselles d'argent. — J'ai fait vendre jusqu'à ma chaîne et à mes éperons d'or, qui prouvaient que j'étais chevalier, jusqu'à la couronne de mon casque, qui prouvait que j'étais comte, et dont les perles m'avaient été données par ma mère, la reine d'Angleterre ; mais cela n'a pu suffire. Aussi, mon armée s'est-elle débandée pendant la nuit, faute d'argent, mettant le feu à ses logis, abandonnant ses bagages, son artillerie, ses machines. J'ai couru après ces félons et ces couards. Je me suis jeté à la tête de leurs escadrons, priant et menaçant; mais ils n'ont rien écouté, ni menaces, ni prières ; ils m'ont renversé de cheval, ils m'ont passé sur le corps. Ils m'ont laissé

évanoui sur la route ; et toute cette honte, sire, ne serait pas arrivée à la maison de Bretagne, qui vaut la maison de France, si Votre Majesté avait tenu sa parole.

— Mais en quoi donc y ai-je manqué, monsieur mon cousin? dit à son tour, en se levant et en pâlissant de colère, le roi Charles VII.

—En ne m'envoyant pas les 100,000 écus que Votre Majesté m'avait promis.

— Ce que vous dites là est étrange, mon cousin, dit Charles, en se rasseyant, et en jetant un regard sur Pierre de Giac; car les cent mille écus ont été décrétés à Meun-sur-Yèvre par les trois états du royaume, à telles enseignes, qu'un évêque, nommé maître Hugues Comberel, a soutenu que cette taxe était encore une nouvelle pillerie, et passerait aux mains de mes favoris, au lieu d'être employée à l'honneur du royaume. Ces 100,000 écus ont été levés sur les bonnes villes, et ne sont, certes, pas restés dans notre caisse

où il n'y a que quatre écus à cette heure, et la preuve, c'est que nous avons été forcé de faire crédit pour quarante livres au chapelain qui a baptisé le dauphin Louis.

— Mais alors, où donc est passée cette somme? dit Artus avec étonnement.

— Demandez au chevalier de Giac, mon cousin; répondit timidement le roi; il doit en savoir quelque chose, car je crois que c'est à lui qu'elle a été remise.

— Mais je crois, dit négligemment le chevalier en jouant avec sa chaîne d'or, et sans attendre l'interrogation de Richemont, je crois qu'elle sera passée, une partie à acheter ces six magnifiques gesfauds blancs que des marchands de Hongrie nous ont apportés; l'autre, à remonter à neuf nos équipages de chasse, qui étaient dans un état indigne d'un grand roi,—et le reste...

— Et le reste, continua Artus en tremblant de colère, à remettre à neuf la maison de madame Catherine de l'Ile-Bouchard, laquelle était indigne de la veuve du comte

de Turenne et de la maîtresse de M. de Giac.

— Peut-être, répondit le chevalier d'un air moitié embarrassé, moitié insolent.

Artus s'agenouilla aux pieds du roi, y déposa le tronçon d'épée qu'il avait jusque-là tenu à la main, et, se relevant avec dignité, fit un mouvement pour sortir.

— Arrêtez, mon cousin! lui dit Charles en le retenant. Nous ne reprenons pas votre parole.

— Sire, prenez-y garde, répondit Artus; vous savez quelles sont les prérogatives du connétable du royaume.

— Oui, mon cousin, nous savons qu'elles sont presque égales à celles du roi.

— Vous savez que, parmi mes droits, est le droit de justice basse et haute; et que les sénéchaux, baillis, prévôts, maires, échevins, gardes et gouverneurs de bonnes villes, châteaux et forteresses, ponts, ports et passages, et généralement tous vos justiciers, doivent nous obéir comme à vous-même.

— Je le sais.

— Et Votre Altesse me confirme dans ces droits qu'elle m'a déjà donnés, au reste, par sa lettre-patente du 7 mars 1424.

Le roi ramassa l'épée qui était restée à ses pieds, et la présentant à Richemont :

— Remettez cette épée en son fourreau, mon cousin, lui dit-il; nous vous chargeons seulement d'y faire mettre une autre lame et de la choisir plus solide.

Richemont s'inclina. — Maintenant Votre Altesse veut-elle me faire remettre les clés de la ville?

— Et pourquoi cela, mon cousin ?

— Parce que je désire aller faire mes dévotions à Notre-Dame du Bourg de Deolz, demain dès le point du jour, répondit Artus.

— Vous pouvez les prendre, dit le roi.

— Et maintenant que je n'ai plus rien à dire à Votre Altesse, permettra-t-elle que je me retire?

— Allez, mon cousin, et que Dieu vous garde.

Le connétable salua profondément le roi, et se retira, reconduit jusqu'à la porte par Fido, qui l'avait pris en amitié.

Le lendemain, au point du jour, comme monseigneur Artus de Richemont était dans l'église de Notre-Dame de Deolz, et que le prêtre montait à l'autel, un écuyer vint lui dire que M. de Giac était arrêté selon ses ordres, et qu'on attendait son bon plaisir, pour savoir ce qu'il en fallait faire.

— Qu'Alain Giron et Robert de Montauban l'accompagnent jusque dans les prisons de Dun-le-Roi, avec cent lances; une fois qu'il y sera déposé, mon bailli sait quel est son office. Allez. — Quant à vous, Jehan de la Boissière, — ajouta le connétable, en se tournant vers un autre écuyer, — partez pour Bourges, et prévenez le bourreau qu'il se rende en diligence à Dun-le-Roi où l'attend de la besogne qui sera bien payée.

Ces ordres donnés, Richemont se mit à genoux, et écouta dévotement la messe.

IV.

Maintenant nos lecteurs comprennent facilement pourquoi Artus de Richemont avait demandé au roi les clés de la ville. —C'était de peur que le chevalier de Giac ne prît la fuite pendant la nuit. Mais le chef des conseils se reposait trop sur la faveur dont l'honorait Charles, pour concevoir aucune crainte, et pour chercher, par conséquent, à se soustraire au sort qui l'attendait. Aussi, lorsque les gens du connétable pénétrèrent dans sa maison, après avoir enfoncé la porte à coups de hache, ils le trouvèrent tranquillement couché et endormi. Les soldats le forcèrent de se lever sans lui donner le temps de passer d'autres vêtemens qu'une longue robe velours, et, l'entraînant jusqu'à la porte de la rue, ils le firent monter sur une petite haquenée qui avait, d'avance, été amenée pour lui. Alors arriva l'écuyer

qui apportait les nouveaux ordres du connétable. La troupe se mit en marche pour Dun-le-Roi. Trois heures après, le chevalier était écroué dans les prisons de la ville, et le soir du même jour, le bailli lui lisait sa sentence de mort.

De Giac l'écouta, assis dans un coin, les pieds nus sur la dalle, les coudes appuyés sur ses genoux et la tête dans ses deux mains. — Lorsque la lecture fut finie, le bailli lui demanda s'il désirait quelque chose. — Un prêtre, répondit sourdement de Giac. — C'était la seule parole qu'il avait prononcée depuis son arrestation, ayant refusé obstinément de répondre aux interrogatoires. — Le bailli sortit.

L'homme de Dieu trouva, en entrant, le chevalier dans la même position, et voyant qu'une sueur abondante tombait du front du patient, il commença de l'exhorter à supporter la mort avec courage.

— Ce n'est pas la mort que je crains,

dit Giac ; nous nous sommes trop souvent vus de près pour que j'en aie peur. Je la connais ; c'est une vieille amie ; et si elle venait seule, je la bénirais.

— La mort vient avec la miséricorde de Dieu, mon fils, dit le prêtre.

— Ou avec sa vengeance, mon père, répondit Giac.

— Ayez confiance en celui qui est mort pour la désarmer, continua le moine, tirant de sa poitrine un crucifix qu'il présenta au chevalier. Celui-ci étendit la main droite pour le prendre ; mais à peine l'eut-il touché qu'il jeta un cri comme s'il eût été de fer rouge. — Le crucifix tomba à terre.

— Sacrilége ! s'écria le moine.

— Ce n'est point un sacrilége, mon père, c'est un oubli, répondit Giac. J'aurais dû prendre ce crucifix de la main gauche, puisque la droite est déjà damnée ; et vous voyez, ajouta-t-il en le ramassant, en effet, de la main qu'il avait dite, et en baisant l'image sainte avec amour,

que je n'ai point voulu insulter au symbole sacré de notre rédemption.

— Vous devez être un grand pécheur, mon fils, répondit le moine.

— Si grand, que je crains qu'il n'y ait pas de pardon pour mes crimes.

— Vous êtes cependant bien jeune ?

— Jeune d'âge, vieux de cœur. Les années font marcher la vie, les douleurs la font courir. Le temps n'a pas de durée par lui-même ; c'est le bonheur et le malheur qui le divisent en minutes ou en siècles. — Et croyez-moi, mon père, quoique je n'aie pas un cheveu blanc sur la tête, peu de vieillards ont vécu autant que moi.

— Nos douleurs dans ce monde nous sont parfois comptées dans l'autre, mon fils. Rien n'est perdu pour qui se repent, et cette demande que vous avez faite d'un prêtre commence à me faire espérer que cette eau qui coule sur votre face, et que j'ai prise pour la sueur de la crainte, était celle du remords.

— Je vous ai fait demander comme un

malade fait demander un médecin, quoiqu'il sache que sa maladie est mortelle. Je vous ai fait demander, parce que l'espoir est une chose si profondément enracinée au cœur de l'homme, que lorsqu'il s'éteint dans cette vie, on espère le voir se rallumer dans l'autre. Je vous ai fait demander, enfin, parce que depuis dix ans mon sein renferme des secrets si terribles, qu'il faut que je m'habitue à les dire à un homme, afin d'avoir le courage de les répéter à Dieu.

— Le moine chercha des yeux un siége.

— Asseyez-vous sur cette pierre, lui dit Giac, en se laissant tomber sur ses genoux et en lui donnant sa place. — Le prêtre s'assit.

— J'ai été heureux, mon père. Les vingt-cinq premières années de ma vie se sont passées dans la joie et le plaisir. J'étais riche, noble, brave. J'étais le favori du duc Jean-sans-Peur, qui, comme vous le savez, était le plus puissant duc de la chrétienté.

— Oui, murmura le prêtre, pour le malheur de ce pauvre pays de France.

— Ah! vous êtes Dauphinois, mon père?

— J'ai été élevé dans l'amour de mes princes et dans la haine des Anglais.

— Moi, je n'avais ni amour ni haine. Je me trompe, j'avais de l'amour, mais non point de cet amour dont vous me parlez; peu m'importait qui tenait le royaume de France, de ses rois légitimes ou du roi conquérant, pourvu que le bras de Catherine s'appuyât sur le mien, pourvu que ses yeux me regardassent avec tendresse, pourvu que sa bouche me dît: Je t'aime... (1). Je devins son époux; toute ma vie était dans cette femme, mon père, joie et douleur, depuis le sourire jusqu'au sanglot; j'aurais donné pour elle je ne dirai pas mon rang, mon bien, mes richesses, mais ma vie, mon honneur, mon ame; mon père, cette femme me trompait. Un jour je surpris une lettre, cette lettre indiquait

(1) Voir *Isabelle de Bavière*.

un rendez-vous; je ne voulus croire que mes yeux; je me cachai, et je vis Catherine s'avancer appuyée au bras de son amant, ses yeux perdus dans ceux de son amant; je l'entendis échanger le mot *je t'aime* avec son amant, et cet amant, c'était celui que je respectais comme mon prince, que j'aimais comme mon père; cet amant, c'était le duc Jean de Bourgogne.

— Sa plus grande trahison n'est point celle que vous lui reprochez, mon fils.

— Grande et petite, il les a payées toutes deux ensemble; c'est moi qui le décidai à l'entrevue de Montereau, mon père, c'est moi qui fis établir les tentes de manière à ce qu'il n'y eût point de barrière; c'est moi qui donnai le signal à Tanneguy-Duchâtel, à Narbonne et à Robert-de-Loire, et si je ne le frappai pas après eux, c'est qu'une dernière blessure aurait terminé son agonie, et m'aurait volé la volupté de ses dernières douleurs.

— Le duc méritait la mort, dit le prêtre en fronçant les sourcils. Que l'absolution

du Seigneur descende donc sur ceux qui l'ont frappé, car ils ont sauvé la France.

—Ce n'est pas tout, mon père : je n'avais puni que l'un des coupables, restait encore sa complice ; j'allai la trouver. Faut-il tout vous dire, et ne savez-vous pas à quels excès de vengeance la jalousie peut porter le cœur de l'homme? Je versai, oui, je versai de ma main du poison dans le verre de cette femme pour laquelle deux mois auparavant j'aurais donné ma vie ; puis quand elle eut avalé le poison, je la fis monter à cheval derrière moi, liée autour de moi, enchaînée à moi, et je lançai mon cheval par la solitude, l'espace et la nuit : pendant deux heures je sentis se tordre dans les douleurs ce corps que j'avais si souvent porté avec délice dans mes bras pour lui épargner une fatigue. Pendant deux heures, j'entendis se lamenter cette voix dont le son m'avait si souvent fait tressaillir de joie et de bonheur ; enfin, au bout de deux heures, je ne sentis plus rien, je n'entendis plus rien. Mon cheval

s'était arrêté sur les bords de la Seine; je descendis, Catherine était morte; cheval et cadavre, je poussai tout dans la rivière, et tout disparut.

— Quelque grande que fût sa faute, vous avez outre-passé vos droits en vous faisant justice. En état de vie ordinaire, c'est un crime qui ne peut être remis que par le Saint-Père; mais à l'heure de la mort, tout prêtre a les mêmes pouvoirs : espérez donc, mon fils, car la miséricorde de Dieu est grande.

— Alors, mon père, je me jetai dans tout ce que l'homme appelle les joies, les plaisirs et les honneurs de la vie : débauches, gloire, richesses, j'épuisai tout; les hommes avaient été sans foi et sans honneur pour moi, je fus sans foi et sans honneur pour eux. Je trahis qui m'aimait, comme j'avais été trahi de ceux que j'avais aimés : amis, maîtresses, pays, ne furent plus que de vains mots que je sacrifiai à un caprice. Et cela dura dix ans, mon père, dix ans de damnation, que les

hommes crurent dix ans de bonheur, dix ans pendant lesquels il ne se passa pas une minute du jour et une heure de la nuit, sans que je visse le duc et Catherine dans les bras l'un de l'autre : veille ou sommeil n'y faisait rien, tant ce souvenir était passé dans mon cœur et faisait partie de ma vie, et cependant j'entendais dire, quand je passais : Voilà le favori, voilà le puissant, voilà l'heureux!...

— Et comment ces crimes restèrent-ils cachés aux yeux des hommes ?

— C'est qu'une puissance supérieure à la puissance humaine m'avait pris sous sa protection fatale, car je ne vous ai pas tout dit, mon père : dans un moment de douleur, de désespoir, dans un moment où je souffrais tant, que je croyais que j'allais mourir, j'offris ma main droite à qui m'offrirait les moyens de me venger.

— Eh bien! dit le prêtre.

— Le pacte fut accepté, mon père, murmura Giac, en devenant plus pâle encore; voilà pourquoi je me suis si bien vengé;

voilà pourquoi ma vengeance est restée cachée aux regards des hommes ; voilà pourquoi, lorsque vous m'avez présenté le crucifix, et que j'ai voulu le prendre, il m'a brûlé comme une flamme.

— Arrière! s'écria le prêtre en frissonnant de terreur et en se dressant dans l'angle du mur; arrière! toi qui as fait alliance avec Satan!

— Mon père!

— Ne m'approche pas, maudit! Notre Saint-Père le Pape lui-même voudrait t'absoudre qu'il ne le pourrait pas; car, ouvrît-il à ton corps les portes du ciel, ta main n'en brûlerait pas moins éternellement en enfer. Laisse-moi donc sortir, car je n'ai plus besoin ici. — Giac fit place, et le prêtre s'avança vers la porte qu'il ouvrit.

— Ainsi, malgré mes prières, mon repentir, mes remords, tu refuses de m'absoudre, prêtre! continua Giac.

— Je ne le puis, répondit le moine, tant que ta main tiendra à ton corps.

— Eh bien! s'écria Giac, prêtre, rends-moi un dernier service?

— Lequel? dit le moine en ouvrant la porte.

— Envoie-moi le bourreau, et quand tu le verras sortir, rentre. — Et Giac se rassit avec tranquillité sur la pierre où le moine l'avait trouvé.

— La chose sera faite comme vous le désirez, dit le prêtre en refermant la porte; et l'on entendit le bruit de ses sandales se perdre dans le corridor.

De Giac, resté seul, tira les bagues qu'il portait à la main gauche et les passa aux doigts de la main droite. A peine avait-il achevé cette mutation, que le bourreau entra. De Giac marche à lui.

— Écoute, lui dit-il, voici à cette main pour plus de deux cents écus d'or, de bagues et de pierreries, que je pourrais donner à un prêtre, afin qu'il dise des messes pour le salut de mon ame.

Giac fit une pose, regarda le bourreau dont les yeux étincelaient de cupidité.

— Eh bien! continua Giac en relevant la manche de sa robe, et en posant son bras sur une colonne tronquée qui s'élevait au milieu du cachot, prends ton épée, coupe cette main, et les bagues sont à toi.

Le bourreau tira son épée sans dire une parole, lui fit faire deux tours pour prendre sa mesure, et du troisième, abattit la main du sire de Giac; puis, ramassant cette main, il la mit dans sa poche de cuir et sortit. Un instant après, le moine rentra.

— Maintenant, lui dit Giac, en marchant à lui et en lui montrant son poignet sanglant et mutilé, tu peux me donner l'absolution, prêtre; je n'ai plus ma main.

Le lendemain, le sire de Giac fut jeté à l'eau et noyé.

ALEX. DUMAS.

MON VOYAGE

A BRINDES.

MON VOYAGE

A BRINDES.

AU DIRECTEUR DE LA *REVUE DE PARIS.*

Septembre 1835.

Vous le voulez, mon cher ami? je vais vous raconter mon dernier voyage de soixante lieues, un des plus grands voyages que j'aie faits en ma vie. Soixante lieues! tout autant! En effet, je suis peut-être le seul homme du monde parisien qui

soit resté constamment et toujours attelé, pendant dix années consécutives, à la charrue littéraire, sans avoir franchi une seule fois la borne du champ trop étroit qu'il nous faut labourer dans tous les sens. Les bonnes gens qui me font l'honneur de me porter envie, et qui m'accordent, à ce qu'on dit, le bénéfice de leurs injures quotidiennes ou hebdomadaires, seraient peut-être moins furieux contre moi, s'ils savaient combien chaque jour m'apporte de longues heures de travail, et comment je suis lié à la glèbe, et comment il n'y a pas de dernier manant littéraire, chassé de la boutique de son maître pour ses fautes de français, de goujat en haillons, calomniant au jour le jour pour oublier sa faim, de pauvre diable réglant l'état à prix fixe, de pâle envieux sans esprit et sans style, qui soit plus libre et plus heureux que moi; conscience à part bien entendu.

Donc, il y a de cela vingt jours, voyant que le soleil était par trop brûlant, et me sentant tout de bon la tête fatiguée et la

main aussi, et l'esprit aussi, je me suis dit : — Si je voyageais ? Moi voyager ! Voyez le grand mot pour moi. — Voyager ! n'être plus ici, être là-bas ! Entrer dans des villes nouvelles, si nouvelles, que je suis sûr de n'y pas trouver un ennemi ; s'abandonner au nonchalant mouvement de la chaise de poste, qu'un Anglais appelle le paradis sur la terre ; et puis, ne rien faire, ne rien entendre, ne rien juger de ce qui se fait, de ce qu'on entend, de ce qu'on voit tous les jours ! — Et puis avoir à soi, pour soi tout seul, ses rêves, ses méditations, ses pensées, ses fantômes tristes ou joyeux, ses diables bleus ou couleur de rose ; les posséder en toute propriété ces changeantes émotions du cœur, et ne pas les porter toutes chaudes encore et toutes palpitantes à l'imprimeur qui vous rend tout cela pâle et glacé ; aller vite, aller au hasard, courir comme un gentilhomme en vacances, que dis-je ! courir comme un Anglais, mais comme un Anglais d'esprit et de bonne humeur ; s'entendre appeler : Milord ! par la

fille d'auberge ou par le mendiant du grand chemin; trouver dans son chemin le grand dada d'Yorick, et le monter légèrement et faire doucement son chemin sur cette bonne, volontaire et excellente monture. — Voilà la vie! En avant donc! Au diable l'esprit de chaque jour! Adieu le théâtre, adieu les livres, adieu l'esprit, adieu l'imagination, adieu la prose, adieu la critique, adieu le roman, adieu *la Revue*, adieu, adieu la vie ordinaire! Voyageons.

Je vous répète, mon ami, que, grâce à ma vie occupée et sédentaire, grâce à cette vie qui se renferme entre l'Opéra et l'Ambigu-Comique (triste cloison!), personne mieux que moi ne peut être dans une plus belle position pour voyager. Je n'ai jamais rien vu, en fait de pays lointains, que la Belgique une heure, trois quarts d'heure de trop! et pendant mes douze belles premières années, un charmant, verdoyant et murmurant petit coin de terre, caché derrière un vieux saule planté sur le bord du Rhône, tout là-bas; honnête et calme petit village

où je me reporte sans cesse par la pensée, par le souvenir, par le regret, par l'espérance, et que je vous montrerai un jour plus en détail, dans le *Chemin de traverse.* Ce sont là tous mes pays lointains. Je suis donc un voyageur comme il y en a peu, un voyageur n'ayant rien vu; je suis même un voyageur comme il n'y en a pas, un voyageur qui ne voit rien de ce qui est sous ses yeux, et qui par conséquent n'a rien à décrire, rien à raconter; donc, rassurez-vous!

Aussitôt dit, aussitôt fait, je pars. Ouvrez-moi la route et faites-moi place, car moi je suis aussi pressé que vous tous qui courez à votre but, moi, cette fois, je n'ai absolument rien à faire! et en avant. C'est moi qui passe! moi-même! le moi oisif! Déjà disparaissent à ma droite et à ma gauche les arbres du bois de Boulogne; déjà s'enfuit de toute la vitesse de ses chevaux anglais, le jeune Paris, si beau quand on le voit passer de loin. Sortir de Paris par la barrière du Trône, c'est mal en sor-

tir. On se dit en soi-même qu'on ne retrouvera pas là-bas, à coup sûr, tout ce qu'on laisse derrière soi; on jette un dernier regard de regret sur cette élégance naturelle, sur cet esprit facile et de bon goût, sur ces graces légèrement apprêtées et pourtant si simples, sur ce beau luxe si éclatant et si frais, sur tout ce beau monde d'ironie et de fêtes, de scepticisme et d'esprit, de courage et d'insouciance, de plaisir et d'amour; ce monde parisien que l'on n'aime jamais plus que lorsqu'on lui dit adieu; frivole, mais bon; peu dévoué, mais aussi fort peu exigeant; flexible, non pas par lâcheté, mais par indifférence; usant sa vie, sa fortune, son avenir, au jour le jour; tant pis si tout cela lui manque à son réveil! remettant toujours au lendemain les affaires sérieuses, et ne s'en trouvant pas plus mal, se laissant gouverner par qui veut le gouverner, et toujours gouverné à sa guise, tant il est changeant et mobile; léger, vaniteux, septique, moqueur, tout en dehors. Adieu donc à vous, la belle

foule aux beaux chevaux, aux longues fètes, aux belles dames, aux folles pensées! Ainsi je lui parlais du cœur, tout en courant au galop de mes chevaux, et cependant la belle foule était déjà bien loin de moi, et moi bien loin d'elle; elle allait à l'Opéra, et moi j'allais, je crois, dans une ville qu'on appelle la ville de Rouen.

De Paris à Rouen, le chemin est magnifique. On va, on descend, on monte, on court, on marche, on traverse de jolis villages doucement éclairés par un beau clair de lune. C'est une belle chose un voyage de nuit, quand tout travail a cessé sur la terre, quand tout est sommeil et silence, quand l'eau même, cet infatigable manœuvre qui a travaillé tout le jour, se repose comme un homme de peine, et s'amuse à murmurer pour elle-même : on se croirait dans un pays de féerie. Il y a des oiseaux qui chantent dans les bois; il y a des femmes qui chantent sur leurs portes; il y a un leger filet de fumée qui s'échappe dans l'air, annonçant le repos du

soir; il y a une église calme et transparente qui projette sur vous son ombre sainte et villageoise; il y a la cloche qui tinte: l'*Angelus*. Mon Dieu! tout ce que je vous dis là est vulgaire, je le sais, tout cela c'est du domaine de la poésie descriptive, tout cela c'est un peu le vers de M. de Lamartine; mais que voulez-vous qu'on fasse de cette poésie du grand chemin et du petit village, quand on la touche du doigt et du cœur; quand en effet vous vous apercevez qu'il y a dans le ciel de doux rayons tout blancs qui reposent sur vous? quand vous entendez dans l'arbre l'oiseau qui chante, et dans le clocher la cloche qui murmure? Que faire alors? Suivre l'exemple de Lamartine, de tous les grands poètes: s'abandonner à son émotion sans la combattre, l'avouer tout simplement, sans cacher ses larmes, et puis demander pardon à Dieu et aux hommes, si on n'a pas la poésie de M. de Lamartine dans la tête et dans le cœur!

Voilà comment, après une course rapide

sous les étoiles, à travers les arbres bruyans et les fabriques silencieuses, je suis descendu, par une belle nuit d'été, dans la vieille cité normande. Toute la ville dormait à l'ombre de sa cathédrale : vue ainsi dans la nuit, Rouen est une ville pittoresque; chaque maison de la vieille cité conserve dans l'ombre favorable, sa physionomie particulière. Aimez-vous les fenêtres étroites destinées à protéger les mystères de la famille? Aimez-vous le vieux toit domestique qui s'avance bénévolement dans la rue comme pour protéger l'étranger qui passe? Aimez-vous ces murailles lézardées par le temps, qui ont abrité au dedans tant de générations évanouies, qui ont vu s'accomplir, au dehors, tant de révolutions oubliées? Aimez-vous à traverser ces rues sinueuses où s'est agité le vieux peuple dans sa turbulence? et cette ville ainsi faite, brodée, noircie, sévère et calme, cette ville des anciens jours, ne vaut-elle pas mieux, à tout prendre, que les balcons de vos maisons modernes, sans passé, sans sou-

venir et sans mystères? Telle était la ville de Rouen cette nuit-là, et je ne me lassais pas de la regarder ainsi sous son beau voile nocturne, et je m'inquiétais peu de trouver un logis à cette heure, et je me gardai bien de frapper à la porte d'aucune hôtellerie, avant d'avoir admiré à mon aise ces deux grands colosses, l'honneur de la ville, la cathédrale et le grand Corneille; quels grands miracles! Mais avant tout il faut se prosterner devant le grand Corneille! Quel monument sacré de pierre, de marbre ou d'airain se peut comparer à *Cinna*, à *Polyeucte*, aux *Horaces*?

La statue de Pierre Corneille, placée sur le pont de Rouen, est, comme vous savez, l'œuvre de M. David, membre de l'institut. A tout prendre, c'est un bel ouvrage. M. David est un statuaire-penseur; c'est un homme très versé dans la connaissance des poètes, qu'il sait par cœur, qu'il aime et qu'il admire autant que personne. M. David est en outre un grand artiste, peu mythologique de sa nature. Il sait que

l'art ne doit pas être jeté en pâture aux choses futiles. Ne craignez pas qu'il s'amuse à tirer du marbre ou à jeter, en bronze, des faunes et des satyres, des Vénus ou des bacchantes, des Arianes abandonnées ou des Jupiter porte-foudre ; c'est un homme sérieux et sévère, qui a le grand mérite d'avoir fait entrer l'art dans la réalité. Donnez-lui à copier une grande tête, un vaste front, une de ces intelligences supérieures dont s'honore notre époque, notre artiste est à l'aise. Nous l'avons vu copier ainsi la tête du général Foy ; nous l'avons vu, quand Talma a été mort, se pencher vers cette belle tête défigurée par la souffrance, et ranimer, autant que cela est donné à l'art, cette grande physionomie. Pauvre Talma, comme la mort l'avait changé ! elle avait écrasé de sa main de fer ce charmant regard qui allait à tous les cœurs ; elle avait tordu hideusement cette bouche souriante ou terrible, d'où sortait une puissante voix qui retentit encore à nos oreilles depuis bientôt quinze ans qu'elle s'est éteinte ; elle avait

brisé ce cou si beau et si blanc dont Talma était si fier et qu'il portait toujours tout nu, même dans l'intimité; aimable coquetterie d'un homme supérieur. Eh bien! sur ces traits déformés par la mort, sur ce masque méconnaissable, même pour les amis du trépassé, le sculpteur David a retrouvé le regard, la bouche, le visage de notre grand comédien; il a rendu à la vie, dans tout son éclat et dans toute sa majesté, cette noble et vivante figure que nous croyions perdue à jamais. C'est là un grand miracle de l'art, mais aussi c'est là le chef-d'œuvre d'un artiste habitué à vivre avec de grands hommes, habitué à étudier les moindres nuances de leurs visages. Si M. David a recomposé si vite le Talma d'autrefois avec le Talma qui n'était plus, c'est que M. David avait compris Talma.

Voilà ce qu'il faut dire à la louange de l'artiste qui a jeté en bronze la statue du grand Corneille. Mais à côté de cette louange on peut placer un reproche; c'est qu'à force de s'être pénétré de l'esprit et

du génie des grands hommes auxquels il a voué son culte et sa vie, M. David a fini par exagérer leur ressemblance ; à force de les avoir vus dans toute leur grandeur, il a fini par les faire trop grands. Les bustes de M. David manquent certainement, sinon de vérité, du moins de vraisemblance. Vous rappelez-vous la tête qu'il a faite de S. M. Goëthe Ier, empereur et roi de Weymar, de Vienne, de Berlin, d'une partie de la France et de l'Angleterre? David, poussé par le génie allemand qui a eu tant d'influence sur notre siècle, s'en va à Weymar. Il demande l'adresse du poète à un enfant, l'enfant lui montre une noble maison, une maison royale; dans cette maison il y avait Goëthe. C'était une magnifique tête chargée de pensées, de nobles rides et de longs cheveux blancs; c'était la tête d'où étaient sortis tout armés ou tout charmans, Faust et Méphistophélès, Marguerite et Werther; le statuaire fut ébloui. Tremblant, ému, hors de lui, il dessina dans la terre, la tête du noble

vieillard ; puis il s'en revint à Paris, croyant n'avoir fait qu'un portrait ; il avait fait un colosse. La douane, voyant cet énorme ballot, ne put jamais croire que ce morceau de terre glaise ne renfermait qu'une face humaine ; le douanier prit donc son épée et transperça d'outre en outre cette ébauche : excusable douanier en effet, il jugeait du crâne de Goëthe par son propre crâne ! Quoi qu'il en soit, le buste de Goëthe, par David, est une chose phénoménale. C'est que M. David a vu la tête de Goëthe en dedans ; or, le statuaire, comme le peintre, ne doit voir une tête qu'en dehors.

Ainsi a fait M. David pour la tête de M. de Châteaubriand, qu'il a faite colossale, lui ôtant ainsi beaucoup de sa grace et de sa mélancolie ; ainsi a-t-il fait aussi pour la statue de Pierre Corneille, Pierre Corneille, le frère, l'ami, le compagnon, le collaborateur de Thomas Corneille, qui lui prêtait ses rimes ; Pierre Corneille, ce grand homme de génie si humble, si doux, si

bourgeois, si triste, si mal nourri et si mal vêtu ; celui dont Labruyère qui, Dieu merci ! n'est pas un philosophe pitoyable, a dit quelque part : — « Cet homme est simple, timide, d'une ennuyeuse conversation ; il prend un mot pour un autre, il ne sait même pas lire son écriture ! » Voilà pourtant l'homme que le statuaire nous représente debout, inspiré, écrivant avec une plume de fer et revêtu d'un manteau dont l'ample étoffe eût suffi pour habiller toute la famille Corneille pendant trois hivers ! Et plût au ciel que le grand Corneille eût jamais possédé un manteau pareil ; comme il en aurait bien vite fait quatre parts ! comme il en eût donné bien vite, cinq ou six aunes à son frère, en lui disant : « Voici un bon manteau, Thomas ! » Comment voulez-vous que je reconnaisse dans ce grand appareil le pauvre grand poète qui fut opprimé par Richelieu et qui fit peur à Louis XIV ? Non, ce n'est pas là ce même homme dont Labruyère a dit encore : — *Le comédien, couché dans son carrosse, jette*

ae la boue au visage de Corneille qui est à pied.

Quand nous avons un grand homme à reproduire, faisons-le ressemblant, avant de le faire grand et majestueux; soyons justes pour les grands hommes, du moins après leur mort! Plus un homme a été simple et modeste dans sa vie et plus nous devons redouter de lui ôter de sa grandeur naturelle, en lui donnant une grandeur factice. Le grand Corneille ne s'est jamais représenté comme nous le montre M. David, même dans ses préfaces les plus glorieuses: toute sa vie il a été un bonhomme, par cela même qu'il a été un grand poète. Croyez-vous aussi, que si vous l'aviez représenté dans une allure moins Cornélienne, c'est-à-dire plus naturelle, l'homme du port qui traverse la Seine, le cultivateur qui retourne à ses herbages, le peuple qui passe et qui souvent ne s'arrête pas devant votre bronze, le voyant si grandiose, n'aurait pas demandé à la vue d'un simple poète en simple habit, marchant sans façon d'un

pas naturel, l'air pensif et la canne à la main : — *Quel est ce bonhomme de la rue Vieille, qu'on a fait en bronze à la plus belle place de notre Pont-Neuf?* Et chacun aurait répondu : Ce bonhomme en bronze est ton compatriote, à toi qui parles ; comme toi, il est né à Rouen, de parens pauvres ; il a été tout simplement le plus grand poète du temps du cardinal de Richelieu et de Racine.

O Corneille, la grande puissance poétique de notre âge ! Corneille, le poète politique qui parle tout haut des plus grands intérêts de l'histoire ; l'homme qui, le premier, a débattu sur le théâtre, les grandes questions de royauté et de république, qui, depuis 89, agitent le monde ! Corneille, dans lequel Bonaparte a retrouvé l'étoffe d'un grand ministre, d'un grand ministere de l'Empereur ! Corneille, l'honneur impérissable de cette ville de marchands, d'armateurs, qui dort couchée à tes pieds, toi son incomparable honneur ; toi qui as attendu si long-temps ta statue, c'est toi le premier que je salue dans la nuit ! A toi mes

hommages et mes respects silencieux, ô grand homme d'une ame romaine! à toi mes souvenirs sans faste et mon admiration muette; car c'est ici même, à cette même place, le jour où ta statue apparaissait dans sa gloire, qu'ont été prononcés tant de discours médiocres, par nos célébrités contemporaines. Ils sont venus tous de Paris, étaler pompeusement leur gloire d'académie et de théâtre, et essayer si, à l'aide de leur prose et de leurs vers, ils pourraient se hisser un instant à la hauteur de celui qui a écrit : *Rodogune!* Oh! que ce dut être un misérable spectacle, celui-là! Le grand bronze inauguré avec de si misérables paroles, Corneille à qui l'auteur d'*Antony* reprochait, pardonne-lui, Corneille! *d'avoir été attaché au fil d'une dédicace;* Corneille, que M. Lebrun osait *défendre* en plein air, défendre contre qui? grand Dieu! M. Lebrun de l'Académie française, le même *protecteur* de Corneille qui a refait le Cid de Corneille, qui a intitulé son œuvre le *Cid d'Andalousie*, comme si le Cid de

Corneille était le Cid de Pontoise! Et dans ce grand jour solennel, en pleine cité, à cette place éminente, sous ce beau soleil, pas une parole correcte, pas une louange raisonnable, pour celui-là qui fut le père de la tragédie française, comme Shakspeare a été le père de la tragédie en Angleterre! Corneille qui a trouvé ses héros, qui a trouvé son drame, qui a créé ses grands Romains; génie à part, moitié espagnol et moitié latin; à la fois le contemporain d'Auguste et du Cid; le seul homme en Europe dont le regard fier et superbe ne se soit pas baissé devant la gloire du cardinal de Richelieu! Oh! quelle surprise ce dut être pour vous, Pierre Corneille, quand vous entendîtes cette faible voix qui vous parlait, et quand, en regardant à vos pieds vous aperçûtes tout au bas l'auteur du: *Cid d'Andalousie!*

Ainsi, à peine arrivé dans la ville natale de Pierre Corneille, j'allai expier par mon plus profond respect, et surtout par mon profond silence, les louanges calomniatri-

ces dont on l'avait chargé à cette place. Et comme toute bonne action a sa récompense, il me sembla que, pour prix de mon silence, ce puissant regard qui anima tant de vertus héroïques, qui ressuscita tant de grandeurs évanouies, qui tira de la poudre des tombeaux, tant de révolutions éteintes, se posait sur moi avec bienveillance et que le grand Corneille écoutait la prière que je lui faisais humblement dans mon cœur : — Vous qui tenez une si haute place là haut dans le ciel poétique, grand homme! vous qui avez Shakspeare à votre droite et Racine à votre gauche, vous qui voyez Molière face à face, vous dont Voltaire porte en souriant, et cependant avec toute la vénération dont il est capable, la robe sainte et sacrée; ô Corneille! jetez sur nous un regard favorable, car vous seul vous pouvez nous sauver; vous seul, en effet, vous êtes aujourd'hui le modèle et le dieu sauveur de la poésie dramatique. Voltaire a été épuisé et dépassé par sa propre philosophie, car la révolte qu'il a prêchée

a depuis long-temps renversé tous les obstacles et franchi toutes les limites. Racine, l'adorable, n'a été possible que sous le grand roi, au milieu de ces élégantes amours dont il était l'interprète, et, sans le savoir le chaste complice. La tragédie d'un seul, à l'usage d'un seul, la tragédie individuelle de Crébillon, par exemple, n'est plus possible non plus de nos jours ; car, aux masses d'à-présent, il faut un théâtre fait pour les masses ; vous seul, ô vous, l'homme politique, vous êtes le seul modèle possible aujourd'hui. Vous seul, vous savez parler aux peuples des intérêts et surtout des passions des peuples ; vous seul, vous savez le secret de toutes les révolutions, c'est-à-dire le terme de toutes les grandeurs ; vous seul, vous mettez à nu le héros qui vous tombe sous la main, et après l'avoir dépouillé de son manteau de pourpre, après avoir écarté ses licteurs, vous nous le montrez encore grand et redoutable, si en effet il est grand et redoutable par lui-même. Il n'y a pas jusqu'à la langue

que vous avez faite, ô Corneille! à laquelle nous ne revenions de toutes nos forces, parce qu'aussi bien votre langue seule est possible. Nous sommes si loin de la pureté excellente de Racine, et nous vivons si peu de temps, nous et nos œuvres, que nous n'avons ni le temps, ni la volonté, ni la force, de reproduire cette perfection désespérante, cette parfaite et harmonieuse passion, ce récit toujours clair, élégant, châtié, qui n'est autre chose que la perfection dans le style, dans la passion, dans l'idéal. Vous, Corneille, vous allez plus vite au fait que Racine, votre fils; vous marchez brièvement, simplement à votre but, comme un grand poète qui est aussi un grand homme d'affaires; vous, vous êtes à la tête de la vieille langue qui va droit à son but, sans phrase, sans périphrase, sans détour. Ce n'est pas vous qui auriez fait l'admirable et inimitable et inutile récit de Théramène; mais aussi est-ce vous que notre époque littéraire a adopté, sans le savoir. C'est vous qui avez pris par la main M. Lemercier, ce vieil

académicie, et M. Victor Hugo qui sera bientôt un académicien, hélas! et à chacun d'eux, vous avez fait produire ce qu'ils pouvaient produire. Vous avez tiré M. Lemercier de la littérature impériale, insigne honneur, inappréciable bonheur dont il n'a pas assez profité, l'ingrat! Quant à l'autre, le trouvant tout élevé à l'espagnole, comme vous avez été élevé vous-même, vous lui avez inspiré son plus beau drame, son : *Honneur castillan*, souvenir lointain du *Cid*, cette première histoire dramatique de l'honneur castillan. Oui, M. Hugo, notre espoir, est votre nourrisson, Corneille; heureux s'il voulait toujours vous suivre! heureux si, en vous prenant votre style, vos tours brusques et imprévus, votre vers heurté, coupé en deux, énergique, il vous empruntait aussi la simplicité de votre fable, la clarté de votre action, le dénouement terrible de votre tragédie! heureux s'il vous suivait de plus près dans cette route que vous avez tracée, et qu'il a retrouvée avec tant d'assurance et de ténacité!

O Corneille! venez à notre aide! sauvez-nous de la tragédie en prose, sauvez-nous des portes dérobées, des espions qui espionnent dans la nuit, des poisons et des contre-poisons, des cercueils pleins aussi bien que des cercueils vides; sauvez-nous des échelles de cordes, des cachettes en partie double et des clairs de lune qui reviennent trop souvent. Enseignez-nous comment on est grand, en restant toujours simple; comment on ne se guinde pas au sublime, mais comment on y arrive d'un mot, quand ce mot-là c'est la passion qui le prononce; apprenez-nous, aussi, comment la tragédie n'est pas autre chose que l'histoire des grands hommes et des grands peuples, faite de manière à servir de leçon au présent et à l'avenir. Enfin, puisque votre statuaire, plus libéral que le cardinal de Richelieu ou le roi Louis XIV, vous a gratifié d'un si large manteau, ô grand homme! couvrez-nous de votre manteau. — Ainsi soit-il. — Amen.

Ma prière terminée, je saluai une der-

nière fois ce grand dieu de la poésie moderne, et je fus frapper du même pas à la porte d'une hôtellerie. C'était au moment où le jour n'est pas là encore, où la nuit n'est déjà plus.

Déjà cependant, la ville sortait de son repos, comme une ville occupée, industrieuse, qui vend, qui achète, qui produit, qui dépense, qui laboure, qui tisse, qui forge, qui fait tous les métiers pour être riche et considérée. C'est une chose pleine d'intérêt, le réveil d'une pareille cité. Je ne sais pas si vous avez remarqué comment se fait cette opération singulière, qui tout d'un coup jette la vie, le bruit et le mouvement dans ces rues silencieuses, dans ces places vides, sur ces quais muets. A peine le soleil se montre, que déjà chaque maison se réveille. Chaque maison ouvre peu à peu ses portes et ses fenêtres, comme un homme laborieux ouvre ses deux yeux fatigués de dormir. Alors, peu à peu, disparaît la ville de la nuit et du silence, pour faire place à la ville du bruit et du jour. On dirait que

les vieilles maisons si calmes et si bourgeoises de tout à l'heure, disparaissent pour faire place à d'autres maisons, comme les étoiles qui font place à d'autres étoiles. Quels changemens soudains! Telle maison, qui était dans la nuit un vaste et magnifique palais, n'est plus au grand jour, qu'une chétive masure; la cathédrale, qui tout à l'heure était si imposante au clair de lune, s'en va peu à peu en perdant de sa majesté et de sa grandeur, quand vient le jour. La statue de Corneille lui-même, qui m'avait paru gigantesque, me paraît à présent écrasée et affaiblie sous les premiers rayons du soleil naissant; tout change dans le colosse et autour du colosse; Où suis-je? quel rapide chemin de fer m'entraîne si loin, déjà? Non, déjà, ce n'est plus là ma ville de tout à l'heure, dont j'étais le maître souverain, dont j'étais le seul propriétaire, dont j'étais le juge sans appel : ce n'est plus la ville calme, posée, tranquille, poétique, bruyante, qui ouvrait à moi seul ses rues, ses quais, son port; c'est une ville qui s'a-

gite pour son pain quotidien, une ville qui se réveille pour travailler, pour agir, pour souffrir, pour mourir; tout à l'heure j'étais le maître, j'étais le roi de ce monde endormi; à présent je ne suis plus qu'un étranger, à qui le dernier gendarme a le droit de demander son passeport. — Cachons-nous.

Je n'ai donc vu la ville de Rouen qu'à la clarté de la lune, et je l'ai vue très calme, très belle, très vieille et respectable. Dans le jour, la ville de Rouen est une ville qui ressemble à toutes les villes, où il faut acheter la vie par son travail, où chacun est attaché à sa tâche, ville semblable à toutes les villes qui vivent à la sueur de leurs fronts et du travail de leurs mains. Les villes ont bien souvent les destinées des hommes. Il y a des villes, comme il y a des hommes qui vendent, qui achètent, qui fabriquent, qui placent leur argent à gros intérêt, qui pensent à l'avenir et qui s'inquiètent du cours de la rente; il y a d'autres villes qui, comme autant de

bourgeois retirés des spéculations et des affaires, pensent, rêvent, dorment la nuit sous leurs toits bien chauffés, ou le jour à l'ombre de leurs arbres; il y en a d'autres enfin qui n'appartiennent ni à la spéculation commerciale, ni à la spéculation philosophique : ce sont des villes et des hommes venus au monde avec un certain revenu tout fait, dont ils se contentent sans désirer davantage, nonchalantes cités qui n'ont qu'à se laisser être heureuses, qui s'amusent à médire en hiver, et en été à regarder les nuages qui passent; elles savent le nombre des cailloux de leurs rivages, parce qu'elles ont eu le temps de les compter; elles vous diront combien de fagots a produit, l'an passé, le vieil orme de leur place publique. Laquelle de ces villes vous paraît préférable, à votre sens? La ville qui travaille toujours, la ville qui a travaillé et qui se repose, ou la ville qui s'est reposée toujours? En fait de ville qui travaille, parlez-moi de Paris; parlez-moi de Paris, en fait de ville qui pense; en fait de

ville qui se repose, parlez-moi de Paris encore. Paris, c'est le travail, c'est la philosophie, c'est le sommeil, c'est tout ce qu'on pense, c'est tout ce qu'on veut, c'est l'Eldorado avec Candide, avec Panglos, avec Cunégonde, et surtout avec les sept rois détrônés qui vont passer le carnaval à Venise. Vive Paris!

Voilà donc tout ce que j'ai vu à Rouen: la cathédrale et la statue de Pierre Corneille: un vaste édifice frappé de la foudre et sans croyance; un bronze d'hier entouré de toutes les adorations et de tous les respects de la foule; ici un temple sans dieu, et là-bas un dieu sans temple; des ruines saintes autrefois; aujourd'hui dévastées et que réparent lentement, chétivement et tristement, quelques manœuvres sans foi, qui se croiraient mieux employés à construire un corps-de-garde ou une mairie; sur le pont, un homme, autrefois méconnu, humilié, chassé, couvert de misère, bien plus, *couvert de boue par le comédien qui passe*, et pour lequel on vient

de construire un piédestal tout neuf de marbre et d'airain; ici une église silencieuse, dévastée, livrée à la poussière, misérable; là-bas un culte de toutes les intelligences et de tous les cœurs; ici la désolation et l'oubli; là-bas le respect et l'admiration. En présence de pareils spectacles et de si tristes antithèses, qui oserait dire de quel côté aujourd'hui est la croyance, et qui donc est devenu dieu? Ce que c'est que le temps! le temps enlève au Christ qui a été adoré pendant dix-huit siècles, la gloire et les hommages; pendant qu'il jette une auréole immortelle sur un pauvre homme de cette ville qui est mort, il y a à peine plus d'un siècle. Croyez donc à l'immortalité des croyances divines, ou bien désespérez de la gloire humaine, après cela!

On peut donc résumer la ville de Rouen par ces deux mots : une cathédrale qui tombe et une statue de bronze qui va s'élevant toujours; comme aussi on peut dire que la ville de Dieppe: c'est un filet d'eau de mer qui suinte sur un caillou. Dieppe

est la plus triste des villes et la plus pénible à voir; c'est une grande et misérable hôtellerie, sans l'imprévu, sans les hasards, sans les heureux accidens des hôtelleries ordinaires. Triste ville qui vend son eau salée à de tristes baigneurs. On peut la voir celle-là pendant la nuit, on peut la voir pendant le jour, c'est toujours la même ville, c'est toujours le même ennui. C'est une de ces cités éternellement endormies, dont je vous parlais tout à l'heure, et qui ne sortent de leur profond sommeil qu'à certaines heures de l'année, pour payer leur impôt, pour gauler leurs pommes, pour faire leur provision lamentable de bière et de cidre; après quoi la ville se recouche sur elle-même et elle lèche sa patte comme l'ours dans l'hiver. A peine entré à Dieppe, on cherche la mer, et on est tout étonné de trouver la mer tout au loin, bien loin des maisons et des rues qu'elle animerait par son grand bruit et par ses grandes couleurs. Au reste, en fait de mer, ne me parlez pas rivages qui ne servent qu'à baigner

quelques malades, et dont le flot indigné se trouve arrêté, non par le noble grain de sable de l'Écriture, mais par le cadavre à demi vivant d'un homme. C'est là une humiliation que le Tout-Puissant n'aurait pas osé prédire à la mer, cet enfant de sa colère. A peine arrivé à Dieppe, l'étranger qui n'a rien de mieux à faire, se rend à la mer, et aussitôt, malade ou bien portant, mince ou replet, sans que personne lui crie—gare! il se jette dans l'eau salée. Je ne suis pas un grand docteur; mais, en toute conscience, je vous dis que ceci est une grande imprudence. Il s'en faut de beaucoup que ce grand flot tout imprégné de sels, soit un remède sans danger. Au contraire, c'est là un bain si puissant et si énergique, que les plus grands accidens peuvent vous saisir au sortir de cette eau trompeuse : le vertige, les douleurs aiguës, de graves accidens à l'intérieur, la peau qui brûle, les nerfs qui vous battent partout le corps, de longues insomnies ou un lourd sommeil plus triste encore, tels sont les accidens qui at-

tendent l'imprudent qui s'abandonne sans conseil au plaisir de surmonter et de défier les vagues. Moi qui vous parle, j'ai éprouvé une partie de ce malaise, après cinq ou six bains d'une heure à la lame. Il est vrai, d'abord c'est un grand plaisir et une grande fête : sentir le flot qui se brise à vos pieds en écumant ; avancer pas à pas et tout d'un coup se jeter dans une vague menaçante qui vous prend au corps avec force, et qui, bientôt domptée, vous balance doucement comme un enfant. Vous allez, vous venez : vous êtes tantôt dans le ciel, tantôt dans l'abîme ; l'eau est tiède, l'air est frais : vous oubliez l'heure qui passe ; puis, sorti du bain, vous retrouvez dans vos membres une souplesse inaccoutumée, tout cela est bon et doux ; mais prenez garde aux suites de ce violent remède. Vous sortez de là tout imprégné de sel ; cette eau violente a battu vos flancs avec fureur et forcé votre corps à supporter ce poids immense ; les suites en seront cruelles. Il me semble qu'en ceci le baigneur est trop livré

à lui-même; qu'il devrait être obligé, avant de s'abandonner à cet élément si nouveau pour lui, de prendre le conseil et au besoin les ordres du médecin des bains de mer, d'autant plus que ce médecin est un homme d'un grand mérite, simple, éclairé, indulgent, qui, mieux que personne, a étudié les violens effets du violent remède qu'il administre. Malheureusement, cet homme qui devrait être tout puissant en ces lieux, n'a qu'une action très indirecte sur les baigneurs; il n'a que l'autorité que lui donnent ses lumières et son expérience, et par conséquent il a fort peu de crédit. Encore une fois, un médecin des eaux, salées ou non salées devrait être le maître souverain des eaux qu'il administre; la chose est d'autant plus importante, que la plupart des grands médecins de Paris sont passablement ignorans sur ces matières; témoin un grand docteur D. M. P. qui envoyait cette année une de ses malades aux bains de mer, avec cette consultation innocente : « Mme *** prendra, pour commencer,

un bain d'une heure; elle pourra, après les premiers jours, prolonger son bain jusqu'à deux. » Or, la dame en question était une pauvre jeune femme frêle et maladive, incapable de supporter la moindre secousse; un bain d'un quart d'heure l'aurait infailliblement laissée sur la place ; M. le docteur Gaudet, à qui la jeune malade eut la prudence de montrer cette étrange ordonnance, lui prescrivit, pour commencer, une aspersion de deux minutes, pour finir par un bain de quatre à cinq minutes, à la fin de la saison. Comme vous voyez, il y avait bien loin de cette ordonnance aux deux heures d'eau salée, si imprudemment conseillées par le médecin de Paris.

Il me semble que tout ceci est tant soit peu médical; et pourquoi pas, je vous prie? Un bon conseil, d'un homme qui a été imprudent, fait souvent plus d'effet que l'avertissement d'un célèbre faiseur de théories. Helas! ce grand chirurgien qui n'est plus, cet homme qui était le repos et la consolation de tant de familles, cette providence

visible qui veillait toute la nuit et toutes les nuits, pendant que nous dormions, Dupuytren, mort si tôt et si vite, lui aussi, il a de beaucoup avancé le terme de sa vie, cette vie si utile à tous, en prenant imprudemment des bains de mer à Tréport.

Dieppe, comme vous le savez, était un des caprices favoris de Mme la duchesse de Berry, à ses beaux jours de puissance et de caprices; elle a fondé les bains de Dieppe en même temps qu'elle a fondé le Gymnase; sa bienveillante protection a encouragé en même temps M. Scribe et ce petit coin de mer. C'était une de ces femmes volontaires, enfans gâtés de la royauté et de la fortune, qui ne doutent de rien, jusqu'au jour fatal et imprévu où tout s'en va à tir d'ailes, royauté, fortune, puissance, plaisirs, flatteurs, trop heureuse encore la misère royale, qui ne perd que cela!

Mais il est arrivé à Dieppe ce qui arrive à toutes les fondations royales, ce qui est arrivé en grand au château de Versailles, par exemple. Quand la toute puissante main

qui avait créé ces merveilles, se retira glacée par la mort, adieu toutes ces merveilles ! L'histoire des bains de Dieppe est, en petit, l'histoire du Versailles de Louis XIV. Cette plage, bâtie tout exprès pour la duchesse, est à peu près déserte; cette vaste salle de bal disposée pour elle, où elle venait danser comme une mortelle, et qui n'était pas assez grande pour contenir la foule de tous ses courtisans jeunes et bien portans, est à peine à moitié remplie par quelques malades froids et silencieux. Plus de fêtes, plus de joie, plus de promenades en mer, plus de brillans carrousels, plus d'écho qui répète les folles paroles, plus rien de cette jeunesse dorée qui se promenait sur le rivage, hier encore si insolente, si heureuse et maîtresse de l'avenir. Autrefois, cette riche galerie, qui tombe sous le vent de l'adversité, était ouverte à tous les baigneurs gratuitement, et elle faisait fortune; aujourd'hui on paie pour y entrer, et la galerie est ruinée. Mais je n'ai pas besoin de m'arrêter davantage à vous décrire cette

mesquine désolation; ne vous êtes-vous pas promené plus d'une fois dans les allées silencieuses du petit Trianon?

Et puis, ce qui attriste tous ces lieux que baigne la mer, ce qui fatigue dans toutes ces montagnes d'où jaillit l'eau chaude ou l'eau gazeuse, c'est une race à part de voyageurs anglais, qui sont bien les plus tristes hommes de ce monde, les plus ennuyeux et les plus ennuyés à la fois; race nomade et tristement vagabonde, qui n'a point de patrie, et qui colporte son opulente misère de Florence à Paris, de Paris à Pétersbourg, des eaux salées aux eaux sulfureuses; pâles Anglais qui vont partout, qui se reposent partout, qui mangent, qui s'ennuient et qui dorment partout, excepté en Angleterre. Vous ne sauriez croire, mon ami, combien cette nouvelle race de bohémiens civilisés est d'un effet désagréable dans tous les lieux où on les rencontre. Parlez-moi d'un Anglais en Angleterre! Un Anglais à Londres est un être intelligent, actif, occupé, laborieux, tout entier

aux affaires présentes, en proie à toutes les nobles passions, généreux, riche, élégant, presque spirituel; mais un Anglais en France, un Anglais aux bains de mer, oh! la triste, la folle et lamentable figure! Ils arrivent chez nous dans leurs plus vieux habits, sous leurs plus vieux chapeaux et avec leur physionomie la plus dédaigneuse; à les voir attelés l'un à l'autre, et suivis pour la plupart de pauvres servantes qu'ils font griller au soleil sur le siége de derrière de leurs voitures, quand ils ont des voitures, on dirait un troupeau de moutons mal lavés et mal peignés. A peine arrivés dans une ville, ils s'en emparent, ils en sont les maîtres; la ville est à eux, il n'y a plus de place pour personne; ils parlent tout haut dans leur jargon barbare, ils disputent tout haut, ils prennent le haut du pavé sur tout le monde, comme s'ils étaient à Londres sur le pont de Waterloo; on dirait qu'une troisième invasion les a vomis dans nos murs, tant ils sont orgueilleux et superbes! Et je vous avoue qu'en ceci ces messieurs sont

logiques. Ils ont vu tellement se prosterner vers eux les ignobles avidités de nos aubergistes, postillons et marchands de toute espèce, qu'ils se sont figuré et qu'ils se figurent encore que la France ne vit que par eux et pour eux. Ainsi, à Dieppe même, quels hôtels, ou plutôt quelles hôtelleries rencontrez-vous en débarquant ; des hôtelleries à l'enseigne de l'Angleterre. *Hôtel d'Angleterre,—hôtel du Roi d'Angleterre,— hôtel de Londres, — hôtel d'Albion, — hôtel du Régent, — hôtel de Windsor;* je vous dis que la ville est à eux! Et pourtant, Dieu sait si la ville n'est pas pour le moins aussi redevable de sa prospérité aux pauvres Français, qui ne sont que des Français, qu'à tous ces milords équivoques, auxquels elle fait de si aimables avances? Quoi qu'il en soit, l'honnète voyageur qui sait vivre, laisse les Anglais aller par troupes, traînant à leur suite leurs grandes femmes plates, longues, sèches et jaunes, et leurs petits enfans de vingt à vingt-cinq ans, qui s'en vont un cerceau à la main, les cheveux épars,

comme de jolis petits garçons ou de jolies petites filles de six ans, dans le jardin des Tuileries. Voilà donc en partie les plus aimables habitans de la ville, les Anglais; car, pour les véritables habitans de Dieppe, on ne sait pas dans quels trous ils se cachent; dans les murs de la ville de Dieppe, un citoyen de Dieppe est une rare curiosité. En effet, aussitôt que la saison des bains est arrivée, chaque propriétaire dieppois met un écriteau anglais à sa porte, annonçant à tout passant, en anglais, que ladite maison est à louer. C'est une règle générale, à Dieppe, cette ville vénale, pour quiconque possède une table, un fauteuil, un lit passable, une chambre honnête, de tout céder au premier venu, pourvu qu'il soit Anglais, et qu'il ait un peu d'argent. A ces conditions, lit, table, fauteuil, tout y passe; chaque recoin de cette honorable maison, est ainsi mis à l'encan par son propriétaire, et quand la maison est pleine d'Anglais, le propriétaire s'éclipse on ne sait où : divinité présente, il est vrai, mais invisible,

qui voit tout et qu'on ne voit pas, qui comprend l'anglais pour le moins aussi bien que le français, et qui ne parle ni l'une ni l'autre langue. Seulement lorsque le froid a chassé le dernier Anglais de cette ville à l'encan, les propriétaires de ces maisons louées se hasardent à rentrer dans leur lit, dans leur chambre et dans leur fauteuil. Ainsi donc pour l'étranger, je veux dire pour le Français qui est à Dieppe, il ne faut pas compter sur cette population d'hiver.

Mais aussi quel bonheur, quand, au milieu de ce désert habité, vous rencontrez un homme de votre vie de chaque jour, une belle et aimable Française de Paris, un petit coin de voile blanc ou de joue toute rose, et comme vous lui savez gré de ce bel air natal qui lui va si bien dans ce pays ennemi! Alors, vous comprenez qu'il y a des gens sur nos grands chemins de France qui ne sont pas des vagabonds d'Angleterre; alors vous êtes sur le point de chanter comme Tancrède; *O patria!* Voilà ce qui fait qu'à Dieppe, on a vite fait amitié de

France à France, de main blanche à main blanche. Sur la mer, dans la mer, partout, les Français se recherchent et s'appellent, se liant, se reconnaissant, s'admirant les uns les autres. Jamais on n'a tant aimé ses semblables! jamais on ne s'est senti si heureux de se voir et de se revoir! C'est ainsi qu'on élève autel contre autel; c'est ainsi qu'on se renforce contre l'Anglais les uns les autres, et qu'on répond à ses cris aigus par des sourires, à sa joie si triste par une franche gaîté, à son appétit farouche de table d'hôte, par quelques repas élégans et choisis, au parc aux huîtres, à son amour pour la bière ou pour le cidre *à dépotoyer*, par quelques joyeux verres de vin de Champagne, ce vin français qui reconnaît au premier bond un Français de France, et qui le remercie en frémissant de plaisir, de lui épargner la douleur de passer le détroit. Voilà comment, à Dieppe, nous autres Français, nous avons élevé autel contre autel, France contre Angleterre, gaîté et bonne humeur contre ennui et tristesse,

le vin de Champagne contre le cidre, et vive la joie! Tout l'avantage a été pour nous.

Or, voici ce qui se passait un soir sur la jetée, par un beau soleil couchant qui enveloppait la mer d'un voile d'or et d'azur.

Un homme se promenait en silence, la tête nue et dans l'attitude du recueillement. Chacun s'écartait devant lui, par intérêt et par respect. Tout le monde avait les yeux fixés sur le noble étranger, et personne ne paraissait le voir. C'était la plus belle tête qui se puisse voir en ce monde, depuis que lord Byron n'existe plus. Son grand œil noir, plein de feu, parcourait la vaste étendue de la mer; ses cheveux, bouclés et blanchissans, voltigeaient autour de sa tête; c'était le plus grand génie de la France, c'était M. de Châteaubriand! Les marins du port, regardaient le grand poète avec autant d'émotion, que lui-même il regardait la mer! Bien plus, les Anglais eux-mêmes, à l'aspect du grand poète de la France, avaient l'air ému et attendri.

Voilà ce que c'est que la gloire! Imposer silence même à la mer! Rendre attentif même le rude matelot qui ne sait pas lire et qui pourtant sait votre nom! Remplir par sa seule présence tous les yeux de larmes et tous les cœurs d'émotion; croyez-vous que ce ne soit pas là la gloire?

Eh bien! non, ce n'est pas là encore la gloire. La gloire, c'est de pouvoir se dire comme M. de Châteaubriand : A l'heure qu'il est, je donne au monde, par mes livres, les plus grandes et les plus salutaires leçons de la philosophie et de la morale; à l'heure qu'il est, je fais la joie et le bonheur du foyer domestique. Les jeunes gens et les vieillards s'inclinent devant moi comme devant leur maître; le tout petit enfant lui-même apprend à épeler le nom de Dieu dans mes œuvres. A l'heure qu'il est, le le monde entier me rend à moi-même cette justice, que je n'ai eu toute ma vie que des paroles d'amour, de charité, d'espérance. A l'heure qu'il est, je puis mourir, parce que j'ai été fidèle; et je mourrai béni,

pleuré, honoré, utile; voilà ce que c'est que la gloire!

Et quand M. de Châteaubriand fut parti de Dieppe, car il partit le lendemain de mon arrivée, chaque baigneur voulait avoir été le baigneur de M. de Châteaubriand: or, M. de Châteaubriand ne s'était pas baigné.

Il n'y a qu'un seul baigneur à Dieppe qui s'intitule le baigneur de Mme la duchesse de Berry.

Vous sentez bien que M. de Châteaubriand n'était pas seul à Dieppe. Quand M. de Châteaubriand est quelque part, tenez-vous pour assuré que ses amis ne sont pas loin. Mme Récamier l'avait suivi, et par conséquent M. Ballanche. Singulière trinité, celle-là : poésie, amitié, philosophie! l'éclair et le nuage qui paraissent sur le même fond. La vie de Mme Récamier est en vérité une vie heureuse et sage. Parmi tous nos orages, elle a sauvé du naufrage la conversation et l'amitié; elle a sauvé l'esprit intime, le plus difficile et le plus rare de

tous les genres d'esprit; cet esprit qui n'est pas un esprit de livres, ni de revues, ni de prose, ni de vers. Autour de Mme Récamier, et comme dans un calme et inabordable sanctuaire, se sont réfugiés les loisirs poétiques de quelques hommes d'élite, fatigués des adorations de la foule. Quel bonheur pour Mme Récamier, d'avoir ainsi tendu sa petite main à M. de Châteaubriand, toutes les fois que M. de Châteaubriand a été surpris par l'orage! Mais aussi quel inestimable bonheur pour M. de Châteaubriand d'avoir ainsi trouvé une amie dévouée, attentive, patiente, résignée, toujours prête, jamais abattue, jamais découragée même par les malheurs de ses amis, qui sont les siens; jamais orgueilleuse de leurs succès qui sont les siens! Et comme toute belle action a sa récompense dans ce monde et dans l'autre, le nom de Mme Récamier est attaché à jamais au nom de M. de Châteaubriand, c'est-à-dire tout simplement qu'il est immortel.

Quand une femme naturellement élégante arrive quelque part, fût-ce dans la

plus mauvaise hôtellerie de Dieppe, sa première pensée, c'est de parer de son mieux le taudis qu'elle doit habiter, ne serait-ce que vingt-quatre heures. Aussitôt, toute cette chambre d'hôtellerie, naguère si triste et si misérable, se pare à peu de frais et comme par enchantement. Le propriétaire lui-même aurait peine à la reconnaître, tant sa chambre est propre, luisante, odorante, habitée. Ce qu'une femme du monde fait pour sa chambre d'auberge, Mme Récamier le fait à coup sûr pour son salon d'auberge. A peine arrivée quelque part, elle installe sa conversation spirituelle, sa causerie amicale, ses révélations littéraires; on dirait que rien n'est changé pour elle, et qu'elle a transporté, de si loin, son salon de l'Abbaye-aux-Bois. M. Ballanche est posé dans son coin habituel comme un de ces vieux meubles si chéris, dont on ne saurait se passer; M. de Châteaubriand retrouve sa place accoutumée, la plus belle et la plus honorable. Mme Récamier s'arrange de son mieux sur ce dur sopha de velours d'Utrecht, et

elle se trouve aussi à l'aise, que si elle était encore à demi couchée sur sa bergère, protégée par la *Corinne* de Gérard; en même temps accourent dans ce temple improvisé, tout ce qui a de l'esprit, tout ce qui a de l'imagination, tout ce qui a de la grace et du goût. C'en est fait, ils ont dressé leurs trois tentes, Moïse, Elie, et l'autre; et voilà leur fête de chaque jour qui recommence, même à Dieppe! Pendant que les Anglais bourdonnent autour du sanctuaire, le sanctuaire s'éclaire au dedans; *le livre* est précieusement tiré de sa cassette, moins riche et non moins précieuse que celle qui contenait les œuvres d'Homère; la lecture des *Mémoires de M. de Châteaubriand* recommence; grande et sainte lecture, sortie tout armée des souvenirs du poète! A mesure qu'une page nouvelle est ajoutée à cette histoire qui sera la plus grande histoire de notre siècle, la page nouvelle est livrée à ces ames d'élite qui arrivent là des premières, par le saint privilége de l'amitié et du dévouement. Ainsi à Dieppe

même, la lecture des Mémoires de M. de Châteaubriand a suivi son cours. C'est là une touchante manière de rester de grands seigneurs, n'est-ce pas? c'est là un immense privilége que cette société à part a su se faire et se conserver dans cette ruine complète de tous les priviléges! Or depuis les premières lectures qu'il a faites de ses Mémoires, savez-vous que M. de Châteaubriand en est déjà arrivé à l'histoire des cent jours? Le voilà à présent qui se mesure avec Bonaparte corps à corps; le voilà qui reste le juge ébloui de ce juge terrible qui a si mal compris Châteaubriand. Solennelle époque de revers et de victoires, de défaites sanglantes et de *retours imprévus*, comme dit Bossuet; alors toute l'Europe est en mouvement pour venir voir enfin quel est le secret impénétrable qui rendait la France invincible? Alors tous les principes si long-temps débattus et que l'Empereur avait mis de côté comme un empêchement à sa marche, reviennent en lumière, et la première voix qui s'élève pour

les proclamer, c'est la voix de M. de Châteaubriand. Que cette voix fut puissante alors, et que la France fut émue et attentive, quand elle entendit l'auteur des *Martyrs* lui parler pour la première fois des Bourbons et de la Charte, de la vieille famille de saint Louis, et en même temps de la liberté, cette jeune conquête! Ce fut alors qu'on vit bien des deux parts ce que peut un seul homme dans la destinée des empires : d'un côté Bonaparte tout seul, revenant de l'exil aussi prompt que l'aigle qui vole de tour en tour jusqu'au sommet de Notre-Dame; d'un autre côté, M. de Châteaubriand tout seul, annonçant et expliquant aux peuples, la maison de Bourbon qui va revenir. Mais comment se faire une idée d'une pareille histoire écrite par un pareil historien, même quand on a lu ces belles pages des *Martyrs* qui se terminent par ces mots solennels : *Les dieux s'en vont!*

Il y avait encore sur le rivage de la mer, ou dans la mer, plusieurs de nos contempo-

rains qui se sont fait un nom dans les lettres ou dans les arts. M. Ampère, le fils de ce savant M. Ampère, qui est plus savant que n'était M. Cuvier, c'est-à-dire qui est trop savant, M. Jules Ampère, un des fervens adorateurs de M. de Châteaubriand et de son génie ; il y avait encore ce jeune homme que tout Paris a reconnu être un orateur, M. l'abbé Lacordaire : rien qu'à le voir se jeter hardiment dans la mer, vous reconnaissez tout de suite le disciple hardi et passionné de M. de Lamennais, bien que depuis long-temps M. l'abbé Lacordaire se soit persuadé qu'il avait abandonné son maître. Qu'on y fasse bien attention : avant peu, et surtout si la loi contre la presse est adoptée, toute la liberté de la parole et de la pensée va appartenir de plein droit à trois ou quatre de ces jeunes orateurs chrétiens qui, du haut de la chaire, parlent aux peuples avec tant de liberté et d'énergie. Il est bien difficile en effet que la censure, cette honte des nations constitutionnelles, puisse atteindre un homme ainsi placé au milieu

d'une cathédrale et parlant, à haute voix, à des milliers de personnes assemblées. Depuis surtout que la jeune Église, marchant malgré elle, et peut-être sans le savoir, sur les traces de M. de Lamennais, a fait rentrer l'Evangile dans les doctrines républicaines, cette parole chrétienne a dû prendre un grand ascendant sur l'esprit des peuples. M. l'abbé Lacordaire est sans contredit le premier de ces jeunes orateurs modernes dont la parole, suivant la belle expression de Saurin, doit produire sur les ames l'effet de *torches ardentes jetées sur des gerbes de blé!* Ajoutez qu'il y a dans ces jeunes éloquences tous les genres de courage, tous les genres de dévouement à leur cause, toutes les convictions profondes, et que s'il est quelqu'un en France encore prêt à mourir pour sa cause, prêt à tout supporter pour la défense de la vérité qu'il enseigne; s'il est un martyr tout prêt aujourd'hui, c'est ce chétif petit abbé que vous voyez là dans la mer, si grêle, si fatigué, si usé par le travail, si bon, si timide, si naïf et si doux.

Il ne faut pas que j'oublie un homme d'un grand esprit et d'un grand sens, qui parlait fort bien de Platon et de chiens de chasse; railleur en dedans, et cependant bon homme, dont il eût été bien difficile de dire le nom et la profession, car il savait mille choses opposées; c'est l'élève chéri de M. Laromiguière, M. Valette, professeur de philosophie à la Sorbonne, dont je n'ai su le nom que plus tard.

Enfin, la veille de mon départ, j'aperçus sur le rivage un homme qui regardait la mer en grelottant. Il avait l'attitude du plus malheureux homme de ce monde, et son visage faisait peine à voir. Il avait l'air de se dire, en regardant la mer : — Il faut donc que je me précipite dans cet abîme si froid et si salé! Or cet homme malheureux, cet infortuné si digne de pitié, c'était l'auteur de *Robert-le-Diable*, c'était Meyerbeer en personne, qui s'était échappé des mains de M. Véron et de M. Duponchel pour venir prendre, en tremblant, quelques bains de mer : étrange soulagement à la

plus inquiétante, à la plus grave, à la plus triste des maladies, — la maladie qu'on n'a pas.

Vous voyez, mon ami, que malgré tous ses Anglais, Dieppe était habité noblement; sans compter qu'il y avait là aussi plusieurs de ces femmes de tant d'esprit et de tant de cœur, que nous reconnaissons, nous autres, tacitement, pour les Mécènes de la littérature moderne; car il faut bien le dire, si notre monde littéraire vit encore, il ne vit plus guère que par les femmes. Grâces à Dieu, elles ont été élevées avec tant de soin, qu'aujourd'hui ce sont des juges très compétens dans toutes les matières littéraires. Aujourd'hui, que tout homme vient au monde pour être essentiellement quelque chose de politique ou de financier, ce sont les femmes qui s'occupent, à la place des hommes, des belles-lettres et des beaux-arts. Les femmes lisent et jugent les livres, les femmes font et défont les renommées, les femmes défendent les lettres contre les hommes qui les

attaquent. Le roi du monde littéraire aujourd'hui, c'est une femme. Si vous voyez Frédéric Soulié avant moi, car lui aussi, je le crois quelque part dans la mer, dites-lui que j'ai vu sur le rivage de Dieppe, dans une riche chaise à porteur du temps de Louis XIV, une grande dame, qui porte un beau nom historique de ce temps-là, lire en pleurant le dernier ouvrage de l'auteur du *Vicomte de Beziers, — le Conseiller d'état.* Je vous assure qu'en lisant cette touchante histoire, si remplie de passion, d'intérêt et de charmans détails, la belle lectrice avait les yeux bien humides et le cœur bien ému; et certes il y a de la gloire à la faire pleurer, celle-là, car elle est bien souffrante et bien triste, et bien habituée à toutes les émotions douloureuses. Mais, vous-même, avez-vous lu *le Conseiller d'état?*

Voilà pour le personnel des bains de mer. Il faut y joindre encore le docteur Gaudet, dont je vous ai déjà parlé, qui est bien le meilleur des jeunes médecins; et aussi plu-

sieurs jeunes gens qu'avait amenés là la fantaisie, cette reine des grands et des artistes : M. Flers, l'excellent paysagiste; le jeune, patient et grand coloriste Cabat, qui bientôt n'aura pas d'égal, et ce musicien Norwégien que vous avez entendu à l'Opéra, qui s'appelle Olcc B. Bull. C'est un merveilleux artiste. Il a trouvé encore une nouvelle manière de jouer du violon, après tant de grands maîtres : son violon est tout un orchestre ; il chante, il pleure, il a le délire, il est gai jusqu'à la folie, il est triste jusqu'à la mort. Ce Norwégien, qui a vingt-cinq ans, a donné un concert où pas un Anglais n'est venu; nous l'avons donc écouté en famille, et des applaudissemens sincères et mérités l'ont consolé de l'abandon des baigneurs et de l'accompagnement, plus que barbare, de la société philarmonique de l'endroit.

Que vous dirai-je des environs de la ville, que vous ne sachiez mieux que moi ? Quels beaux paysages! quelles vallées profondes! quel doux ciel bleu et serein ! Je suis allé à

Warengeville et j'ai admiré ces admirables petits sentiers normands, si étroits et si couverts. Nous cherchions le manoir d'Ango, et tout à coup nous sommes tombés devant une charmante petite maison en pierres de taille, qui est évidemment une maison de la renaissance. Il est impossible de se figurer le calme et la paix de cet enclos. La maison est gracieusement posée au milieu d'un bouquet de gros arbres; le petit jardin qui l'entoure était rempli de fleurs, fleurs naissantes et fleurs qui tombent, car la main qui les avait plantées avait oublié de les cueillir. Toute la maison avait un air de simplicité et d'élégance qui faisait plaisir à voir, et chacun des nouveaux venus de s'extasier devant le : *manoir d'Ango!* Vous pensez ce que disaient, à ce sujet, les uns et les autres. Il n'y avait pas une de ces petites fenêtres où l'on ne crût voir apparaître le roi François Ier en personne. Ceux qui la savaient, et même ceux qui ne la savaient pas, racontaient à l'envi l'histoire de ce marchand qui, au XVIe siècle, joua à peu près le rôle poli-

tique de M. Laffitte, et qui, après avoir été comme lui au pouvoir, finit par vendre, comme lui, sa maison et ses meubles à l'encan. Je ne sais pas combien de temps ces dissertations auraient duré; malheureusement une vieille servante sortit de la maison, suivie d'un chien aussi vieux qu'elle. L'un et l'autre furent bien étonnés de nous voir examiner avec tant d'attention cette maison, dans laquelle ils sont nés l'un et l'autre. Cependant le chien n'aboya pas, et la bonne femme nous apprit, sans se moquer de nous, que ce n'était pas ici le manoir d'Ango; que c'était la maison d'une pauvre veuve, dont la fille unique était morte à dix-sept ans, il y avait un an à peine; que la maison ne contenait rien de curieux : en effet, quoi de plus commun qu'une mère qui pleure son enfant? et qu'enfin le manoir d'Ango était là-bas, derrière ces grands arbres, « en suivant ce sentier que vous voyez, messieurs, et tout droit devant vous. »

Vous vous souvenez que notre ami Roger

de Beauvoir, qui dessine comme il écrit, toujours en riant de ce rire sans méchanceté et sans envie qui lui va si bien, m'avait rapporté du manoir d'Ango un très flamboyant dessin, où il avait fait de ce manoir, la ruine la plus magnifique et la mieux conservée. Rien n'y manquait, ni les festons, ni les astragales, ni les écussons sur la pierre; après cela fiez-vous aux dessins de vos amis! Il n'y a plus de ce vieux château ruiné que six fenêtres, qu'on dirait taillées dans la pierre, et qui seraient d'un assez grand effet autre part. L'escalier tournant, s'il pouvait être emporté à Paris, ferait le plus superbe des escaliers dérobés; quant à la grande salle, qui fut probablement la salle du festin, elle était remplie du plus magnifique blé doré et de la meilleure avoine qui se puisse manger. Je ne sais pas si de votre temps les deux cheminées de cette salle étaient brisées comme elles le sont aujourd'hui, mais aujourd'hui il est impossible d'en rien voir. En un mot, il n'y a de beau au manoir de Warengeville

que les riches sétiers de blé et d'avoine; je n'en ferai pas moins encadrer avec le plus grand soin le très exact dessin de Roger de Beauvoir.

Quant à la complainte que vous aviez faite sur les anciens propriétaires de ce château, et que vous aviez écrite avec un crayon sur le mur, préparez votre ame! Je dois vous avouer que je l'ai trouvée complétement effacée par l'ignoble charbon de quelque petit descendant d'Ango qui garde les vaches. Un chef-d'œuvre comme cette chanson être effacé, à peine inscrit sur les murailles! O vanité des chefs-d'œuvre des hommes! Ce qui doit vous consoler quelque peu, mon cher poète, c'est la vue même de ce château, où fut reçu le plus brillant roi de l'Europe, et dans lequel le dernier gendarme ne voudrait pas coucher. Votre chanson aussi a passé, il est vrai, mais le manoir d'Ango est en ruines; que ces deux grands débris se consolent entre eux, d'autant plus que s'il y a encore six fenêtres du vieux manoir, il y a encore trois vers

de votre chanson sur les murs. En effet, on y lit encore très clairement le refrain :

Et qui fut fait : oh ! oh !
Comte d'Ango !

Et à propos de ces ruines qui ne sont même plus des ruines, et qui ressemblent si fort à ce quelque chose qui n'a plus de nom dans aucune langue, dont parle Tertullien ; à propos de ce manoir qui est aujourd'hui une opulente ferme de la Normandie, rien de plus, mais aussi rien de moins, ne serait-il pas temps, je vous prie, de bien définir, une fois pour toutes, ce qu'on entend par ce mot si solennel, devenu si trivial aujourd'hui : — *les ruines?* Un morceau de pierre échappé à la destruction, une fenêtre en ogives, un pignon du vieux bon temps, peuvent-ils, de bonne foi, constituer ce qu'on appelle une ruine? En ce cas, comment donc appellerez-vous la plus grande partie des cathédrales et des vieux châteaux de la France? Comment appellerez-vous le château de Ménières, dont

les vieilles dalles conservent encore l'empreinte du pied de fer de Henri IV et du petit pied de Gabrielle ? Il est temps enfin, puisque les ruines sont à la mode, qu'on définisse ce que c'est qu'une ruine. Cette idée-là m'est venue en voyant à Warengeville, sur la figure rusée d'un paysan normand, un sourire goguenard qui était passablement humiliant pour nous. — Venez voir, nous dit cet homme, ce qu'il y a de plus curieux à voir ici.—Et du même pas, il nous montra une machine à battre le blé, qui fait l'ouvrage de vingt hommes et qui sépare le grain de la paille, sans briser la paille. Ce paysan normand avait raison; cette machine à battre le blé est en effet ce qu'il y a de plus curieux à voir dans le manoir d'Ango, puisque aussi bien c'est une ferme, et non plus le manoir d'Ango.

Appellerez-vous aussi : une ruine, le château d'Arques ? Peut-on donner le nom de ruine, à un énorme monceau de pierres sans forme, qu'on dirait amoncelées, en ce lieu, par un vent d'orage ? Bien certainement

on ne peut pas dire que ce soient là des ruines : un amas de pierres ne constitue pas une ruine, pas plus qu'un corps rongé par les vers ne constitue un cadavre. Mais, la belle vallée, que cette vallée d'Arques! Mais quel bonheur de naviguer sur ce joli petit ruisseau d'eau douce, mollement poussé par le vent qui enfle votre voile! (je devrais dire vos voiles, pour faire une figure de rhétorique). Comme peu à peu l'horizon s'agrandit devant vous! Enfin, s'il n'y a pas de ruines dans ces plaines, il y a quelque chose qui vaut mieux que des ruines, et qui ne tombe pas sous le souffle du temps : il y a des souvenirs; il y a les souvenirs de Henri IV, il y a son panache blanc qui flotte encore au dessus de ces murs renversés; il y a sa lettre à Crillon, qui est écrite partout en ces lieux, bien plus solidement que la plus belle chanson du monde sur les murailles des manoirs; cette vallée d'Arques est un des plus beaux lieux de ce monde; le château, ou plutôt ce qui fut le château, domine toute la vallée, et

de ce lieu la vue est vraiment merveilleuse. Ce qui gâte un peu ce beau spectacle, c'est le grossier gardien de ces ruines. A peine êtes-vous entré, que le gardien referme sur vous la porte à triple verrou. Vous êtes son prisonnier, jusqu'à ce que vous ayez payé le prix d'entrée : un franc par personne, comme au Diorama. Mais la vallée d'Arques est un diorama qui appartient à tout le monde, et le monsieur qui a acheté ce monceau de pierres, et qui s'appelle monsieur Larchevêque, devrait bien ne pas prendre par surprise le voyageur, et mettre un écriteau à la porte de son spectacle annonçant le prix d'entrée. On n'entrerait pas, et l'on verrait la vallée d'Arques tout aussi bien.

Qui l'eût dit, à Henri IV, que ce même château d'Arques, dont la prise le rendait si heureux et si fier, ce château où il a couché le lendemain de sa victoire, entouré de cette petite armée de bons compagnons, qui, les jours de bataille, le serrait à l'étouffer ; qui lui eût dit qu'un jour le château

d'Arques serait vendu cent écus à M. Larchevêque, et que M. Larchevêque le montrerait aux étrangers pour de l'argent!

Pourquoi pas? on avait bien mis en vente, il y a trois, ans, au prix de six cents livres, la *Quiquengrogne*, le berceau de la maison de Bourbon?

Tout au rebours de cette informe citadelle, l'église d'Arques est un monument bien entretenu et bien conservé. Ces pierres ont été respectées et protégées, contre les injures du temps et des révolutions. On voit que c'est une église où l'on prie encore. La prière c'est la vie de l'église. Sur un des vieux bancs sculptés qui sont placés dans le chœur, j'ai trouvé un gros livre d'Heures, et dans ce gros livre d'Heures, savez-vous ce qui était renfermé? plusieurs pages détachées de l'*Énéide* de Virgile! Innocente et poétique distraction de quelque honnête catholique romain, qui a trouvé ainsi le moyen de rendre moins longues les heures de l'office. Singulière capitulation de conscience, de quel-

que bon vieillard qui veut bien venir prier à l'église, mais à condition qu'il pourra avoir, même à l'église, ses distractions poétiques. Peut-être quelques esprits sévères trouveront-ils que le quatrième livre de l'*Énéide* est peu à sa place entre le *Dies iræ* et le *Stabat mater;* mais cependant, avouez qu'on aimerait à avoir pour ami et pour voisin un homme qui, dans un vallon retiré de la Normandie, sait réunir ainsi la sainte prière et la poésie profane, Virgile au roi David; un homme qui sait retrouver le mouvement et le rhythme de l'alexandrin, même au milieu du plain-chant des grandes fêtes. Le croiriez-vous? ces vers de Virgile trouvés à l'improviste dans une église de village au milieu d'un livre d'église, donnent à cette église un intérêt de plus.

Quand donc, à Dieppe, on a vu tout ce qu'il faut voir, la mer, les églises, les vallées, les charmans petits sentiers à travers les fermes, le phare à Warengeville, la maison d'Ango et l'ancienne conquête de

Henri-le-Grand, qui est aujourd'hui la propriété de M. Larchevêque; quand on a pris assez de bains de mer pour se rendre très malade, on s'en va sans trop de regrets et d'ennuis. On prend alors tout naturellement la route du château d'Eu, qui est un beau sentier à travers de riches campagnes. Après quelques heures de marche, on arrive enfin dans cette ville presque féodale, tant elle appartient corps et ame aux propriétaires du château d'Eu. Le château d'Eu ! Neuf grands siècles sont représentés dans ces murs, hors de ces murs, à travers ce grand parc dont les sombres allées aboutissent à l'un des plus beaux points de vue qui soient en ce monde. Vous marchez long-temps dans une forêt de grands arbres géans, dignes de la forêt de Fontainebleau. Vous foulez aux pieds un gazon printanier aussi doux que la mousse. Tout à coup vous voyez la mer qui se mêle aux transparentes vapeurs du ciel; à votre gauche s'élèvent de hautes montagnes: au pied de ces montagnes chargées d'arbres, une ville est

bâtie; auprès de la ville, un port est ouvert. La lumière éclate de toutes parts; elle remplit tout le paysage de ses éclats soudains; puis, à gauche, en descendant, vous entrez dans un jardin anglais, qui a poussé là on ne sait comment. Alors, au grand bruit et au grand éclat de la mer, succèdent l'ombre des arbustes et le murmure des frais ruisseaux. Vous décrirai-je ensuite cette maison de briques? autant vaudrait décrire le Musée du Louvre. Du haut en bas de ce château, sur chaque porte, sur chaque muraille, dans les escaliers, sur les plafonds, à vos pieds, sur vos têtes, autour de vous, vous voyez des figures et des personnages historiques. Tous les âges, tous les temps, tous les malheurs, toutes les gloires, tous les revers, sont représentés dans ces murailles et sur ces murailles. Rappelez-vous que ce château d'Eu a été fondé au commencement du XIe siècle, et que depuis ce temps, il a toujours passé de mains en mains à de hauts barons, à d'heureux soldats, à d'illustres princesses, et

que tout ce monde, emporté par la mort, barons, soldats, princesses, rois et reines, a laissé là son visage et son portrait, en souvenir de son passage sur cette terre et de ses grandeurs évanouies! Jamais, que je sache, on n'a porté plus loin le respect pour les générations éteintes. En vain ce château a subi les ravages de 93; en vain a-t-il été dévasté, ravagé, pillé, ruiné; une main toute puissante a relevé ce qui était tombé, a réparé ce qui était ravagé, a retrouvé ce qui était volé. Il a fallu une volonté bien entière et bien ferme pour tirer ainsi une seconde fois de néant ces anciens comtes d'Eu, morts depuis si longtemps, et si souvent arrachés de leurs tombeaux de marbre ou de leurs cadres d'or.

Et pourtant, si vous le voulez bien, je puis vous la raconter en détail cette noble maison féodale, certes rare et curieux monument des temps antiques. D'ailleurs l'époque où je les visitai, est une époque si solennelle, que je conserve tous les détails de cette visite; écoutez donc :

Le 29 juillet 1836, il me semble que c'était hier, j'étais donc de grand matin sur la route du château d'Eu. C'est une vieille cité normande s'il en fut, et sur laquelle on peut compter déjà huit grands siècles, qui tous y ont laissé leur empreinte. Pour arriver de Dieppe à la ville d'Eu, la route est belle. Partout des moissons qui se balancent au souffle léger du vent; partout des ruines que le temps disperse chaque jour comme une vaine poussière; partout la mer qu'on voit reluire au soleil ou qu'on entend gronder au loin. La journée était aussi belle que la route, et les cheveaux allaient au galop, si bien qu'à huit heures du matin je pouvais admirer la vieille église bâtie par Guillaume, le premier comte d'Eu, puis rebâtie par Henri, en 1130. Là vous reconnaîtrez facilement l'architecture du douzième et du treizième siècle. L'église est petite, étroite, élégante au dehors. On a fait pour les caveaux de l'intérieur ce qu'on a fait pour les caveaux de Saint-Denis; les ossemens des morts qui reposaient dans

cette enceinte, attendant la résurrection éternelle, ont été dispersés par l'orage révolutionnaire, mais au moins les noms des morts ont été rétablis sur des tombes toutes nouvelles; ce n'est pas la seule génération de princes et de guerriers qui ait été enterrée deux fois.

Dans cette église, comme vous pouvez le lire sur la pierre, reposent les corps de :
« Monsieur Jehan d'Artois, comte d'Eu,
« et de Madame Jeane de Valois, sa fâme,
« fille de Monsieur Charles de Valois, fils
« du Roi de France et père du Roi Phi-
« lippe et de Madame Katerine, qui fut
« empereur de Constantinople. — *Priez*
« *pour eux!* — 1339. »

« Cy-gist aussi très noble et puissante
« dame : Madame Isabelle de Melun, jadis
« fâme de très haut et puissant seigneur,
« Monsieur Pierre, comte de Dreux, et
« depuis fâme de Monsieur Jehan d'Ar-
« tois. — 1389. — *Priez pour elle!* »

« Cy-gist encore, Monsieur Philippe
« d'Artois, comte d'Eu, connétable de

« France, lequel trépassa en la ville de
« Micalitz, en Turquie, le 16e jour de
« juing, l'an de grâce 1397. *Priez Dieu*
« *pour l'âme de lui. Amen.* »

Toute la vieille église d'Eu est ainsi parsemée de vieux souvenirs auxquels on a rendu récemment de nouveaux honneurs funèbres. Là, ont reposé dans leurs tombeaux de pierre, Charles d'Artois, que vous voyez encore dans son habit de pair (1471), couché à côté de sa femme, sur une table de marbre noir. Là repose, à côté de son mari, Mme Jehanne de Saveuse (1440). Là, vous retrouvez dans toute leur simplicité primitive, les statues de Catherine de Clèves et de M. le prince de Dombes. Là, vous lisez sur une colonne funéraire le nom du duc de Penthièvre : *Deo, Regi, pauperibusque carissimus.* Toute une histoire est enfouie dans les lugubres caveaux de cette petite église, où le voyageur est étonné de retrouver ensevelis tant de grands noms.

Mais aujourd'hui, que nous importent les tombeaux ? Quel est le tombeau qui

renferme les os du héros dont il porte le nom! Vaines et froides sépultures reblanchies d'hier, qui semblent accuser encore plus les profanations de nos pères, qu'elles n'attestent nos repentirs tardifs. Aujourd'hui les tombeaux violés ont perdu leur majesté sainte; nous ne savons plus comment on rend hommage aux morts, trop heureux encore quand nous nous retrouvons dans le cœur quelque respect pour les tombes qu'on n'a pas violées et pour les ruines qu'on a réparées. C'est que, voyez-vous, on répare une ruine, mais on ne refait pas une tombe. Nous pouvons bien dire aux vieilles pierres : *Relevez-vous!* mais dire aux ossemens épars : *Rentrez dans le cercueil!* il n'y a qu'une voix qui le puisse dire; c'est la voix qui nous parlera à tous dans la vallée de Josaphat. Laissons donc ces tombes réparées, quittons ces bières vides et dévastées; nous avons assez vu le vieux cimetière qui ne peut que remplacer les nobles morts d'il y a huit cents ans, par les morts vulgaires d'aujourd'hui et des

jours suivans; laissons l'église pour le château, quittons les morts pour les vivans, entrons dans le vieux parc qui est toujours jeune, marchons sous ces vieux arbres plantés par le Guise, et auxquels le dernier printemps vient de rendre leur couronne de verdure plus belle et plus fraîche que jamais; quittons les ossemens des hommes de la maison d'Artois, de Penthièvre et d'Orléans, pour ces eaux qui murmurent toujours, pour ces gazons qui naissent toujours, pour ces arbres qui grandissent toujours. Entrons; la maison est hospitalière; c'est une de ces maisons dont on peut dire: *Frappez, et l'on vous ouvrira.* En effet, la porte est ouverte. Point de grande cour d'honneur, point de cérémonie royale; à votre premier pas, vous êtes dans le parc. C'est un noble et bel endroit, ce grand parc : tout est silence, tout est verdure, tout est fraîcheur. C'est là que l'ombre est épaisse, c'est là que le gazon est touffu! Ne dirait-on pas que le printemps vient de naître, et que sa robe de verdure en est

encore à ses premiers jours? Marchons lentement, s'il vous plaît, car ces longues avenues peuvent finir; avançons lentement, et à chaque pas reposons-nous, car c'est là un coin de terre que nous foulons pour la première et peut-être pour la dernière fois. Ainsi nous avançons pas à pas, lentement, heureusement, dans cette belle et grande allée où se sont promenées tant de grandeurs. A notre gauche, un mur de verdure; à notre droite, des abîmes de verdure, des prés sans fin qui se perdent sous des ombrages sans fin; et tout au bout de l'avenue, entendez-vous, là-bas, ce bruit immense? voyez-vous, là-bas, ce mouvant nuage bleu qui s'élève de la terre pour se mêler aux nuages du ciel? voyez-vous le soleil qui se joue à travers ces deux abîmes, la mer et le ciel? et tout au loin ce port, cette ville qui l'entourent, ces hautes montagnes moins hautes que la mer? voyez-vous tout ce grand spectacle, et, je vous prie, en avez-vous jamais vu un plus beau?

Ces plaines, ces vallons, ces forêts, ce rivage de la mer, tout cela est encore debout, comme aux premiers jours de la création; le paysage n'a pas changé depuis Jules César; donc contemplez ce paysage, comme vous avez contemplé la vieille église, l'église qui ne peut pas revivre; le paysage qui ne peut pas mourir. Puis, quand vous aurez assez vu la mer, tournez à gauche dans le parc, descendez par ces étroits sentiers de verdure; vous étiez tout à l'heure dans le vieux parc, vous entrez à présent dans le parc moderne; vous vous promeniez dans le vieux jardin français, arrangé par M[lle] de Montpensier sur les dessins de Lenôtre, vous allez vous perdre à présent dans les ténébreuses et modernes clartés du jardin anglais. Maintenant, au fond du parc, les grands vieux arbres disparaissent pour faire place aux jeunes arbustes; vous ne voyez plus et vous n'entendez plus la mer; mais en revanche vous vous promenez sur les bords de jolis petits ruisseaux fleuris, qui murmurent douce-

ment à vos pieds : plus loin, au milieu d'un étang, voyez nager ce cygne féroce entouré de sa famille ; c'est le seul animal redoutable de cette maison, où vous n'entendez pas un chien aboyer dans la cour, où vous ne voyez pas un fusil reluire au soleil. Ainsi ce grand parc se divise en deux parties bien distinctes. Là-haut, les grands arbres et les majestueuses allées et la vue magnifique de la mer ; là-bas, les sentiers tortueux, les ruisseaux limpides, le lac transparent, le grand silence. Là-haut se promenaient les vieux comtes dans leur majesté presque royale, qui ne les quittait jamais ; ici se promènent les rois citoyens dans tout le laisser-aller de leur majesté populaire. Mais où sont les maîtres de ces beaux lieux ? et comment les reconnaître ? et à quels insignes ? Comme ainsi je pensais, j'aperçus sur le bord du ruisseau, à demi cachés par les saules du rivage, et dans une grande barque, quatre à cinq jolis enfans blonds et rieurs ; ils avaient mis habit bas, et ils se livraient à leurs jeux avec tout l'aban-

don du jeune âge. — *Bon*, me dis-je à moi-même, *le premier de ces jeunes enfans qui me rendra mon salut, sera prince royal!* et en effet, je vis bientôt que je ne m'étais pas trompé; seulement, ils étaient deux, car il y en eut deux qui me rendirent mon salut avec le plus charmant sourire; quant à leurs compagnons, voyant un homme mal vêtu d'une blouse, et qui tenait à la main un mauvais chapeau de paille, ils m'honorèrent à peine d'un coup d'œil.

Enfin, et tout d'un coup, après ces mille détours, vous retrouvez le château à l'instant même où vous vous croyiez bien loin. C'est bien là ce même château que M. de Lauzun a : *trouvé joli avec un air de grandeur.* Il fut bâti en l'an 902, par Rollon, son premier fondateur. Ce fut d'abord une place forte, merveilleusement située sur l'extrême limite de la Normandie, près de la mer; ce n'est plus, depuis long-temps, qu'une admirable maison bourgeoise, dans laquelle vous retrouverez réunis sans confusion toutes les époques, tous les styles et tous

les siècles. Cela est si rare de nos jours, un vieux château entouré de respect! Cela est si rare de nos jours, de vieilles pierres protégées contre la faux du temps! Toutes les ruines, et les plus belles, s'effacent peu à peu de notre vieille France, qui les a tant mutilées. J'ai vu en Normandie le château de Mesnières, qui attendait la bande noire, et qui sera vendu, c'est-à-dire abattu, demain. J'ai vu les restes du manoir d'Ango à Warengeville. On a fait une grange de la vaste salle où le roi François Ier n'a pas été foulé aux pieds par Ango, son serviteur et son sujet. Donc honorons ceux qui honorent les ruines; rendons mille actions de grâce à ceux qui rendent leur vieille splendeur aux monumens renversés; et puisque voilà le château d'Eu qui nous est ouvert et qui renaît pour nous, comme il était au dix-septième siècle, donnons au maître de ces nobles demeures, si habilement et si royalement rétablies, tous les éloges qui lui sont dus.

Au dehors, la maison est toute en briques;

elle est toute chargée de vieux chiffres et de vieilles devises ; à gauche, elle est adossée à l'église, monument gothique ; à droite, elle s'appuie sur une fabrique de biscuits de mer et sur une vaste scierie de planches, établissemens tout modernes. Vous avez vu le vieux parc commencer à l'église; vous voyez le parc moderne aboutir aux établissemens industriels ; 1130 et 1830 sont ainsi en présence aux deux extrémités du château; le château s'élève fièrement au milieu de ces neufs siècles, renfermant ainsi dans sa vaste enceinte tous les extrêmes, tous les temps, tous les âges, toutes les croyances, tous les personnages divers de tant de familles qui ont planté au sommet de ces tours, si souvent détruites et si souvent mal rebâties, leur bannière, leur écusson, leur cri de guerre et leur drapeau.

Je sais qu'en général, toute description est aussi difficile à lire qu'elle est difficile à faire. La description écrase et tue. Comment dire en plusieurs pages ce que vous

avez vu d'un coup d'œil ? D'autant plus que rien ne ressemble à un beau parc comme un beau parc, à un vieux château comme un vieux château. Mais ici, au château d'Eu, heureusement pour vous et pour moi, chaque merveille, chaque plafond porte son nom, sa date, son héros et son histoire; ce n'est plus là un de ces vieux manoirs inhabités où le souvenir a tout à faire; c'est une vaste demeure habitée en effet, en même temps et à la fois, par tous ses anciens maîtres qui y respirent armés de pied en cap : celui-ci dans son armure de fer, cet autre sous sa cape de moine, celle-ci reine sur son trône, celle-là grande dame couronnée de fleurs. Depuis neuf siècles que ces demeures sont fondées, pas un homme n'a touché ce seuil de son pied de fer, pas une dame n'a effleuré ces dalles blanches de son pied de satin, qu'on ne trouve là-haut son portrait dans ses habits d'autrefois, avec sa physionomie d'autrefois, avec la date de sa naissance et de sa mort.

Et maintenant figurez-vous ce vaste musée composé de tous les personnages qui ont vécu ici, qui ont commandé ici, qui ont souffert ici, qui ont aimé ici! Là ils vivent encore, ils respirent encore, ils commandent, ils souffrent, ils aiment encore. La nuit, quand la lune est sombre et voilée, quand la mer est noire et soulevée, ils descendent tous de leurs cadres dorés, incrustés dans la boiserie, et ils se promènent solennellement dans ces longues galeries sous lesquelles leurs pas ont retenti depuis tant de siècles. Jugez s'ils doivent être étonnés de se voir entre eux, ainsi tous ensemble, sous ces toits dorés et chargés de peintures, puisque nous-mêmes, nous qui vivons, nous qui tenons dans nos faibles mains le fil sacré de l'histoire, nous sommes saisis d'un certain effroi en les voyant tous réunis, ces hauts barons et ces grandes dames, et ces saints prélats, et ces joyeux pages, et ces belles damoiselles, cœurs d'acier et cœurs de femmes. Quel étrange pêle-mêle, grand Dieu! et que ce

doit être en ce lieu une singulière nuit de Noël, quand tous ces morts s'animent de nouveau pour une heure? Le duc Rollon descend le premier de son cadre, où je l'ai vu sombre et sévère ; et alors, en parcourant les salles magnifiques, en foulant les parquets somptueux, il se demande : qu'a-t-on fait de mon toit de chêne ; qu'a-t-on fait de ma vaste cheminée, et pourquoi les dalles de pierre de ma citadelle normande, ne résonnent-elles plus sous les éperons de mes chevaliers ? Ainsi dit Rollon, ainsi Guillaume, ainsi Robert ; ainsi disent tous les anciens comtes d'Eu que vous voyez là-haut, fixés sur la muraille et regardant d'un œil farouche les frêles et rieuses beautés de la Régence. Le comte Robert cherche en vain la salle ou mourut Béatrix, son épouse bien-aimée ; cette chambre de deuil est devenue une chambre nuptiale : Béatrix s'appelle Louise ; Guillaume, aux yeux crevés, cherche en vain à se reconnaître dans cette vaste galerie, autrefois remplie d'hommes d'armes et qui ne sert plus aujour-

d'hui qu'à recevoir les convives d'alentour. En même temps saint Laurent, archevêque de Dublin, poussé par un pieux désir, se fait ouvrir la chapelle; en entrant il baisse la tête, et il est tout étonné à la vue de cette étroite enceinte si parée. Ecoutez! ne voyez-vous pas ces deux jeunes gens qui entrent doucement dans le petit salon d'en bas? C'est la belle Alice qui s'appuie modestement sur Raoul de Lusignan, son bel époux. Lusignan meurt en Palestine; Alice, comtesse d'Eu, lui élève un tombeau dans la vieille église dont vous voyez le clocher là-bas, à Tréport. Découvrez-vous, et voyez-les tous passer ainsi, l'un après l'autre, les maîtres de ce château qui renferme leur image: Marie de Lusignan, épouse de Jean de Brienne, empereur de Constantinople; Bérangère de Castille, sœur de la reine Blanche; jusqu'à ce qu'enfin vienne une nouvelle race qui s'empare de cette belle comté: Jean d'Artois, Isabelle de Melun, Hélène, vicomtesse de Thouars. Sur cette même place où la mer, domptée par la mé-

canique, fait mouvoir la scie qui fend les arbres, le comte de Thouars fut tué dans un tournois, le jour de ses noces; là aussi Isabelle d'Artois est morte à seize ans; Isabelle, c'est la jeune fille que vous voyez assise non loin de Philippe d'Artois son frère, Philippe le compagnon de Boucicaut et de Jean de Bourbon. C'est ce même comte d'Eu qui est mort en Palestine : « dont ses compagnons duement furent do-« lens et moult le plaignirent, et le plaindre « fallait; car de grande vaillance et de bonté « estait. Si ensevelirent le corps le plus ho-« norablement qu'ils purent, et après fut « porté en France. »

Mais ceci est toute une histoire. A chaque pas que vous faites dans le château d'Eu, vous êtes arrêté ainsi par une figure historique; et cette figure, si vous savez la regarder, porte souvent toute son histoire écrite sur ses traits. Rois d'Angleterre, rois de France, ducs de Normandie, ducs de Bourgogne, ils ont tous passé dans ces murs, vainqueurs et vaincus tour à tour;

là aussi elle a dormi une nuit, Jeanne d'Arc, la vaillante fille, quand les Anglais l'emmenèrent à Rouen pour la brûler; et en preuve, son portrait est suspendu à la muraille; noble portrait plébéien au milieu de tant de nobles personnages qui sont fiers de lui ouvrir leurs rangs.

Louis XI aussi, le terrible sire, il a envoyé par là sa justice, il a fait brûler toute la ville, maisons, château, édifices: tout brûla, excepté les cinq églises et l'hôpital. A ces causes aussi, on a donné droit de bourgeoisie au roi Louis XI dans les murailles du château d'Eu.

François Ier, le roi chevalier, le roi poète, le roi de Bayard, y est venu un jour, à la prière de Marie d'Albret, comtesse d'Eu. Le roi menait avec lui: la reine, François duc de Vendôme, Marguerite de Bourbon et beaucoup d'autres seigneurs. Ceci soit dit, pour donner occasion aux dramaturges de nous montrer un jour François Ier foulé aux pieds par les domestiques du château d'Eu.

A présent que nous avons parcouru tous

les appartemens du rez-de-chaussée, voulez-vous que nous montions au premier étage? Ouvrez en tremblant ce vaste salon : c'est le salon des Guise. Voici Henri de Lorraine, duc de Guise, vingt-quatrième comte d'Eu par Catherine de Clèves ; près de lui Anne d'Eu, sa mère, et Catherine de Médicis qui fut sa reine. Les Guise, c'est toute une nouvelle histoire qui commence, une histoire de sang, de trahison et de vengeance, une histoire qui s'ouvre par un meurtre, et qui s'achève par un meurtre. Aussi est-ce chose triste et solennelle à voir, cette salle où tous les Guise sont réunis.

Vient alors Henri IV, dont le blanc panache a recouvert de sa gloire toutes ces traces de sang. Henri IV fit au château de la ville d'Eu le plus grand honneur qu'il pût lui faire : il lui fit l'honneur de l'assiéger. Il partit du château pour aller se battre dans cette étroite, charmante et glorieuse vallée d'Arques : *où le brave Crillon n'était pas*.

Mais c'est surtout à Mlle de Montpensier que commence la gloire du château d'Eu. Cette fois le château d'Eu change encore de propriétaire. De la maison de Guise il passe à la maison d'Orléans, à laquelle il est revenu après avoir appartenu aux fils naturels de Louis XIV. Le souvenir de la petite fille de Henri le Grand est partout dans ces murs. C'est là qu'elle a été la plus malheureuse et la plus passionnée des femmes. C'est là qu'elle a écrit les touchans Mémoires de sa vie, quand, accablée sous le poids de ses inutiles grandeurs, elle attendait sous ces beaux ombrages l'ingrat Lauzun qu'elle avait tant aimé et qui ne venait pas. A Mlle d'Orléans commence le grand siècle pour le château d'Eu. C'en est fait, les armures disparaissent pour faire place à la dentelle et au velours. Toute une génération nouvelle remplace les vieilles générations descendues au cercueil. La main de Mademoiselle se fait sentir encore aujourd'hui dans ces jardins qu'elle a agrandis, dans ce pavillon qu'elle a élevé,

dans ce palais qu'elle a augmenté; c'est elle qui vraiment a fondé cette maison nouvelle, si habilement réparée par son petit-neveu. Femme à plaindre s'il en fut! Destinée à tous les rois de l'Europe, et ne pouvant appartenir à un officier de fortune; amoureuse à quarante ans d'un jeune fat qui la méprise, donnant tous ses biens au fils de Mme de Montespan, pour racheter la liberté de M. de Lauzun, puis mourant dans une résignation toute chrétienne, en pardonnant de loin à celui qu'elle avait tant aimé; voilà l'histoire de cette noble dame. Or, comme il est vrai qu'une passion véritable vivra plus long-temps dans le souvenir des hommes que les plus beaux faits d'armes, le nom de Mademoiselle est le premier nom qui vous vienne en mémoire quand vous entrez dans cette maison, dans ces jardins, dans ces vastes galeries remplies de tant de grands noms et de tant de glorieux souvenirs.

Que vous dirai-je? Comment vous raconter l'un après l'autre, ces neuf siècles de

combats et de gloire, d'ambition et de vengeance, d'amour et d'esprit, qui sont représentés sur ces murailles? Tous ces siècles disparaissent l'un après l'autre et se remplacent l'un par l'autre, comme un homme remplace un homme. Déjà Louis XIV disparaît, puis le duc du Maine, son fils bien-aimé, le fils de son cœur et de son adoption. Alors commence la Régence; alors toutes ces belles femmes se parent de guirlandes de fleurs : l'esprit, les graces, le scepticisme, la raillerie innocente, le beau langage, les beaux vêtemens, remplacent le courage, l'héroïsme, le sang-froid, le fanatisme, les rudes habits. Comme toutes ces têtes sont belles et riantes! quel éclat! que de grace! quelle fraîcheur! hélas! hélas! Le sourire est sur toutes les lèvres, l'espérance est sur tous les visages; tous les cœurs sont tranquilles, tous les fronts sont sereins. Dites-moi, s'il vous plaît, qui règne là-bas sous ces ombrages frais, dans ces riantes campagnes, sur ces heureux hameaux? C'est la vertu, sous les traits du

duc de Penthièvre, trente-troisième et dernier comte d'Eu.

Arrêtons-nous ici, car bientôt toutes ces têtes vont disparaître sous la hache tranchante des révolutions. Grands noms, valeur, beauté, vertu, génie; rien ne vous sauvera, vous, les maîtres de la société française. Que de têtes sont tombées sur l'échafaud! Parmi toutes ces belles têtes, contemplez la plus belle, la plus jeune, la plus charmante de toutes, Louise de Lamballe; son père, le duc de Penthièvre, meurt d'épouvante; et sa fille, l'enfant de son adoption, qui pourrait dire, qui oserait dire, comment elle est morte?

Illustre maison, si remplie de grandeurs évanouies! Quelle puissance l'a arrachée à tant de ruines? Quelle main a balayé tous ces décombres? Comment ont-elles pu se relever encore une fois de tant de révolutions et de tant d'orages, ces nobles pierres brisées et dispersées au loin? Comment chacune de ces générations, tant de fois anéanties, a-t-elle retrouvé sa place

dans ces tombeaux et sur ces murailles? Comment revoit-on encore ces écussons debout, ces héros, ces femmes, ces neuf siècles debout encore, dans le château debout encore? C'est là un de ces miracles de la patience, du courage et de la volonté, qu'on ne saurait ni comprendre, ni trop admirer. Vingt propriétaires comme le propriétaire actuel du château d'Eu, et la vieille France serait encore sous nos yeux, dans ce qu'elle avait de grandeur, de génie, d'éclat et de majesté.

Ce n'est pas que, même au château d'Eu, tout soit complet encore. Il est vrai que rien ne manque ni aux murailles, ni aux plafonds, ni sur les murs; tout cela est doré, tout cela est peint, tout cela est éclatant et riche, ingénieux et plein de goût, et jamais on ne dirait, à tout voir, que le propriétaire est à 60 lieues de sa maison, occupé à régner. Mais, à dire vrai, le château ne sera complet que lorsqu'on aura rendu à chacun de ces siècles les meubles qui lui sont propres. De grâce, achevez cette

œuvre si bien commencée. Préservez-nous de l'anachronisme, ce fléau des grands monumens. Laissez à chaque siècle sa physionomie et son caractère particulier; par exemple, faites qu'on rende au vieux Rollon ses ameublemens en bois de chêne, ses lourdes sculptures et ses massives armures; que le roi François Ier amène avec lui ses ciselures élégantes, son argenterie sans prix, ses riches sculptures et ses beaux velours; Louis XIV aura pour lui les meubles de Boule, aux incrustations magnifiques; quant au régent et à Louis XV, ces heureux de la terre, ils auront en partage les tapisseries des Gobelins, les peintures de Watteau, les broderies inépuisables, les dorures sans fin, les admirables colifichets si pleins de grace, d'esprit et de mauvais goût. Quant au simple ameublement de notre époque, bronze, acajou, soieries, étoffes de Perse, toute la commode simplicité bourgeoise de ce temps-ci, on les réservera pour la nouvelle salle du château d'Eu, où nous avons retrouvé tant de jeunes et frais

portraits de la génération actuelle. Ainsi chaque siècle aura au château d'Eu ses vêtemens, son lit, son fauteuil, sa mode gothique ou moderne; ainsi le château d'Eu sera en France la représentation la plus complète, la plus élégante et la plus riche des temps qui ne sont plus.

Vous comprenez qu'en une seule matinée il m'a été impossible de tout voir dans le château. Mille délices m'ont échappé dans ces cent mille détails. J'ai vu pourtant toutes les constructions nouvelles, les cuisines qui sont immenses, les nouvelles galeries destinées à une hospitalité royale, les écuries qu'on bâtit encore; figurez-vous tout un palais bâti sous le palais primitif. Cependant toute la maison avait un air de fête, on allait, on venait, on se ruait en mille préparatifs. C'est que le maître de la maison était attendu dans trois jours, lui, sa femme et ses enfans, le reste de ses enfans; c'est qu'aussi bien c'était jour de fête ce jour-là, et qu'il y avait au château d'Eu des enfans qui voulaient la célébrer.

Mais comme je descendais lentement le grand escalier qui conduit du siècle de Rollon au siècle de Louis XIV, un courrier arrivait de Paris à toute bride dans la cour. Il apportait l'horrible nouvelle; et le mot assassinat, ce mot qui n'est pas un mot français, retentissait déjà sous ces vastes plafonds. Oui : le maître de cette maison si belle, si riche, si heureuse, si calme, si tranquille, le maître de ces eaux murmurantes et limpides, le père de ces deux enfans qui tout à l'heure jouaient encore sur le lac, il venait d'être tiré à bout portant comme une bête fauve, dans la capitale la plus civilisée du monde civilisé!

Et aussitôt toute la maison rentra dans le silence. Plus de fêtes, plus de jeux, plus rien que de mornes visages. Avant de quitter ces beaux jardins, j'attendis que les deux enfans fussent rentrés dans leur appartement, en passant par le salon des Guise, étonnés eux-mêmes de cette nouvelle. Pauvres enfans, comme ils ont dû avoir

peur! Et, en effet, trois ou quatre balles de plus dans l'horrible machine, et ils restaient les seuls propriétaires du château d'Eu!

Le comté d'Eu vous conduit naturellement dans le beau comté de Ponthieu dont Abbeville est la capitale. L'histoire du comté de Ponthieu a été écrite avec beaucoup de goût et de clarté par un homme d'un grand mérite et d'une grande modestie, M. Louande. On trouve encore à Abbeville de beaux restes de son ancienne importance. La manufacture de draps fins, fondée par John Van Robais, sous la protection du roi Louis XIV, en 1665, est aujourd'hui dans un grand état de prospérité aussi bien que la fabrique de tapis qui est à peu près de la même date. Mais quelle différence dans les deux fabriques! l'une obéit à la vapeur, cette ame intelligente du monde matériel, l'autre obéit aux bras de l'homme.

A Abbeville, j'ai vu de vieux édifices, de vieilles maisons d'un beau caractère, une

grande et belle église qui n'a jamais été achevée et qui tombe en ruines. A Abbeville, j'ai ramassé beaucoup de ces vieux débris du moyen âge, qu'il est si difficile de trouver encore; c'est une bonne ville pour les antiquaires. À Abbeville, j'ai vu l'horrible place où fut mis à mort le chevalier de Labarre. Pauvre jeune homme! que de supplices! et que devint-il quand il vit à une fenêtre, spectatrice impassible de ces sanglantes fureurs, la jeune fille qu'il aimait? Mais Abbeville a effacé depuis long-temps par son urbanité, par sa tolérance, par ses vertus faciles, ces souvenirs de sang.

Quand j'eus tout vu, la bibliothèque qui a été brûlée, dévastée et pillée, et qui renferme encore de belles choses, le musée qui commence à peine, le vieux navire saxon qu'on a retrouvé dans la Somme, cette noble rivière qui charie les antiquités, comme d'autres rivières charient le sable; quand j'eus tenu dans mes mains la tête du Gaulois qu'on a déterrée encore enchaînée

à son carcan de fer comme un serf, je pris congé de mon excellent ami le poète, l'historien, l'antiquaire, Boucher de Perthes, et je revins en toute hâte sans plus rien voir, et encore trouverez-vous que j'ai trop vu.

Dites-moi, je vous prie, comment sont faits ceux qui aiment les voyages pour les voyages, comment est construit le cœur d'Alphonse Royer, qui un beau jour est parti pour Constantinople, d'où il a rapporté la fièvre; dites-moi, je vous prie, ce qui a poussé M. de Lamartine, mon roi et mon Dieu, à quitter sa belle maison et ses vieux arbres pour aller se perdre dans les sables de l'Orient? Vive le repos de chaque jour! vivent les ombrages de chaque été! bonjour à mes meubles qui me connaissent, à mes livres qui s'ouvrent tout seuls aux plus beaux endroits, à mes chiens qui me saluent, à mon fauteuil qui est fait pour moi, à mes amis visibles et invisibles, les bien-aimés de mon cœur! bonjour même à mes chers calomniateurs de chaque matin et de cha-

que soir; bonjour, bonjour à tous ces biens de la vie auprès desquels il faut rester, puisqu'on ne peut pas les emporter avec soi!

JULES JANIN.

LE PHILTRE.

LE PHILTRE.

Pendant une nuit sombre et pluvieuse de l'été de 182*, un jeune lieutenant du 96e régiment en garnison à Bordeaux, se retirait du café où il venait de perdre tout son argent. Il maudissait sa sottise, car il était pauvre.

Il suivait en silence une des rues les plus désertes du quartier de Lormond, quand tout à coup il entendit des cris, et d'une porte qui s'ouvrit avec fracas s'échappa une personne qui vint tomber à ses pieds. L'obscurité était telle, que l'on ne pouvait juger de ce qui se passait que par le bruit. Les poursuivans, quels qu'ils fussent, s'arrêtèrent sur la porte, apparemment en entendant les pas du jeune officier.

Il écouta un instant : les hommes parlaient bas, mais ne se rapprochaient pas. Quel que fût le dégoût que cette scène lui inspirait, Liéven crut devoir relever la personne qui était tombée.

Il s'aperçut qu'elle était en chemise; malgré la profonde obscurité de la nuit, à deux heures du matin qu'il pouvait être alors, il crut entrevoir de longs cheveux dénoués : c'était donc une femme. Cette découverte ne lui plut nullement.

Elle paraissait hors d'état de marcher sans aide. Liéven eut besoin de songer aux

devoirs prescrits par l'humanité pour ne pas l'abandonner.

Il voyait l'ennui de paraître le lendemain devant un commissaire de police, les plaisanteries de ses camarades, les récits satiriques des journaux du pays. Je vais la placer contre la porte d'une maison, se dit-il; je sonnerai et je m'en irai bien vite. C'est ce qu'il cherchait à faire, lorsqu'il entendit cette femme se plaindre en espagnol. Il ne savait pas un mot d'espagnol. Ce fut peut-être pour cela que deux mots fort simples que prononça Léonor le jetèrent dans les idées les plus romanesques. Il ne vit plus un commissaire de police et une fille battue par des ivrognes; son imagination se perdit dans des idées d'amour et d'aventures singulières.

Liéven avait relevé cette femme, il lui adressait des paroles de consolation. Mais si elle était laide? se dit-il. Le doute à cet égard, en remettant en jeu sa raison, lui fit oublier les idées romanesques.

Liéven voulut la faire asseoir sur le

seuil d'une porte, elle s'y refusa. « Allons plus loin », dit-elle avec un accent tout-à-fait étranger.

— Avez-vous peur de votre mari ? dit Liéven.

— Hélas ! j'ai quitté ce mari, l'homme le plus respectable et qui m'adorait, pour un amant qui me chasse avec la dernière barbarie. »

Cette phrase fit oublier à Liéven le commissaire de police et les suites désagréables d'une aventure de nuit.

« On m'a volée, Monsieur, dit Léonor quelques instans après, mais je m'aperçois qu'il me reste une petite bague en diamant. Quelque aubergiste voudra peut-être me recevoir. Mais, Monsieur, je vais être la fable de la maison, car je vous avouerai que je n'ai qu'une chemise pour tout vêtement; je me jetterais à vos genoux, Monsieur, si j'en avais le temps, pour vous

supplier au nom de l'humanité de me faire entrer dans une chambre quelconque et d'acheter d'une femme du peuple une mauvaise robe. Une fois vêtue, ajouta-t-elle encouragée par le jeune officier, vous pourrez me conduire jusqu'à la porte de quelque petite auberge, et là je cesserai de réclamer les soins d'un homme généreux et vous prierai d'abandonner une malheureuse. » Tout cela dit en mauvais français plut assez à Liéven. « Madame, répondit-il, je vais faire tout ce que vous m'ordonnez. L'essentiel cependant pour vous et pour moi, c'est de ne pas nous faire arrêter. Je m'appelle Liéven, lieutenant au 96e régiment ; si nous rencontrons une patrouille, et qu'elle ne soit pas de mon régiment, on nous mène au corps-de-garde où il faudra passer la nuit, et demain vous et moi, Madame, serons la fable de Bordeaux. »

Liéven sentit frémir Léonor à qui il donnait le bras. Cette horreur du scandale est de bon augure, pensa-t-il. Daignez prendre

ma redingote, dit-il à la dame, je vais vous conduire jusque chez moi.

— O ciel! Monsieur....

— Je n'allumerai pas de lumière, je vous le jure sur l'honneur. Je vous laisserai maîtresse absolue dans ma chambre, et ne reparaîtrai que demain matin. Il le faut, car à six heures arrive mon sergent qui est homme à frapper jusqu'à ce qu'on lui ouvre. Vous avez affaire à un homme d'honneur.... Mais est-elle jolie?» se disait Liéven.

Il ouvrit la porte de sa maison. L'inconnue fut sur le point de tomber au bas de l'escalier, dont elle ne trouvait pas la première marche. Liéven lui parlait fort bas; elle répondait de même.

« Quelle horreur d'amener des femmes dans ma maison! » s'écria d'une voix aigre une cabaretière assez jolie, en ouvrant sa porte et tenant une petite lampe. Liéven se tourna vivement vers l'inconnue, vit une figure admirable, et souffla la lampe de l'hôtesse. « Silence! madame Saucède, ou de-

main matin je vous quitte. Il y dix francs pour vous si vous ne voulez rien dire à personne. Madame est la femme du colonel, et je vais ressortir. » Liéven était parvenu au troisième étage, à la porte de sa chambre, il tremblait. « Entrez, Madame, dit-il à la femme en chemise. Il y a un briquet phosphorique à côté de la pendule. Allumez la bougie, faites du feu, fermez la porte en dedans. Je vous respecte comme une sœur, et ne reparaîtrai qu'au jour; j'apporterai une robe. — *Jesus Maria!* » s'écria la belle Espagnole.

Quand Liéven frappa à sa porte, le lendemain, il était amoureux fou. Pour ne pas réveiller trop tôt l'inconnue, il avait eu la patience d'attendre son sergent sur la porte, et d'aller dans un café signer ses papiers.

Il avait loué une chambre dans le voisinage ; il apportait à l'inconnue des vêtemens, et même un masque. « Ainsi, Madame, je ne vous verrai pas si vous l'exigez, lui dit-il à travers la porte. »

L'idée du masque plut à la jeune Espagnole, en la distrayant de son profond chagrin. « Vous êtes si généreux, lui dit-elle sans ouvrir, que je prends la hardiesse de vous prier de laisser contre la porte le paquet de hardes que vous avez acheté pour moi. Quand je vous aurai entendu descendre, je le prendrai.

— Adieu, Madame, dit Liéven en s'en allant. Léonor fut si charmée de la promptitude de l'obéissance, qu'elle lui dit presque du ton de l'amitié la plus tendre : « Si vous pouvez, Monsieur, revenez dans une demi-heure. »

Lorsqu'il revint, Liéven la trouva masquée ; mais il vit les plus beaux bras, le plus beau cou, les plus belles mains. Il était ravi.

C'était un jeune homme bien né, et qui avait encore besoin de prendre sur lui, pour avoir du courage avec les femmes qu'il aimait. Son ton fut si respectueux, il

mit tant de grace à faire les honneurs de sa petite chambre bien pauvre, que, comme il se retournait après avoir arrangé un paravent; il resta immobile d'admiration en voyant la plus belle femme qu'il eût jamais rencontrée. L'étrangère s'était démasquée; elle avait des yeux noirs qui semblaient parler. Peut-être, à force d'énergie, eussent-ils semblé durs dans les circonstances ordinaires de la vie. Le désespoir leur donnait un peu de sympathie; et l'on peut dire que rien ne manquait à la beauté de Léonor. Liéven pensa qu'elle pouvait avoir de dix-huit à vingt ans. Il y eut un moment de silence. Malgré sa douleur profonde, Léonor ne put s'empêcher de remarquer avec quelque plaisir le ravissement de ce jeune officier, qui lui semblait appartenir à la meilleure compagnie.

« Vous êtes mon bienfaiteur, lui dit-elle enfin, et malgré votre âge et le mien, j'espère que vous continuerez à vous bien conduire. »

Liéven répondit comme peut le faire l'homme le plus amoureux; mais il fut assez maître de lui pour se refuser le bonheur de dire qu'il aimait. D'ailleurs les yeux de Léonor avaient quelque chose de si imposant, elle avait l'air tellement distingué, malgré la pauvreté des vêtemens qu'elle venait de prendre, qu'il eut moins de peine à être prudent. Autant vaut être nigaud tout-à-fait, se dit-il à lui-même. Il s'abandonna à sa timidité et à la céleste volupté de regarder Léonor, sans lui rien dire. Il ne pouvait mieux faire. Cette façon d'agir rassura peu à peu la belle Espagnole. Ils étaient fort plaisans, l'un vis-à-vis de l'autre, se regardant en silence. « Il me faudrait un chapeau tout-à-fait de femme du peuple, lui dit-elle, et qui cache le visage; car, par malheur, ajouta-t-elle presque en riant, je ne puis pas faire usage de votre masque dans la rue. » Liéven eut un chapeau; ensuite il conduisit Léonor dans la chambre qu'il avait louée pour elle. Elle redoubla son agitation et presque son bon-

heur en lui disant : « Tout ceci peut finir pour moi par l'échafaud.

— Pour vous servir, lui dit Liéven avec la plus grande impétuosité, je me jetterais dans le feu. J'ai loué cette chambre-ci sous le nom de Mme Liéven, ma femme.

— Votre femme ? reprit l'inconnue presque fâchée.

— Il fallait paraître sous ce nom ou montrer un passeport que nous n'avons pas. » Ce *nous* fut un bonheur pour lui. Il avait vendu la bague, ou du moins remis à l'inconnue cent francs qui en étaient la valeur. On apporta à déjeûner ; l'inconnue le pria de s'asseoir. « Vous vous êtes montré l'homme le plus généreux, lui dit-elle après le déjeûner. Si vous voulez, laissez-moi. Ce cœur vous garde une reconnaissance éternelle.

— Je vous obéis », dit Liéven en se levant. Il avait la mort dans le cœur. L'inconnue

parut fort pensive, puis elle dit : « Restez. Vous êtes bien jeune, mais enfin j'ai besoin d'un soutien; qui me dit que je pourrai trouver un autre homme aussi généreux? D'ailleurs, si vous aviez pour moi un sentiment auquel je ne dois plus prétendre, le récit de mes fautes me fera bientôt perdre votre estime, et vous ôtera tout intérêt pour la femme la plus criminelle. Car, Monsieur, j'ai eu tous les torts. Je ne puis me plaindre de personne, et moins de don Gutier Ferrandez, mon mari, que de personne. C'est un de ces malheureux Espagnols qui ont cherché un refuge en France, il y a deux ans. Nous sommes l'un et l'autre de Carthagène, mais lui fort riche, moi très pauvre. J'ai trente ans de plus que vous, ma chère Léonor, me dit-il en me prenant à part, la veille de notre mariage; mais j'ai plusieurs millions et je vous aime comme un fou, comme je n'ai jamais aimé. Voyez, choisissez : si mon âge vous éloigne de ce mariage, je prendrai auprès de vos parens tout le tort de la rupture. Mon-

sieur, il y a quatre ans de cela. J'avais quinze ans. Ce que je sentais le plus vivement alors, c'était l'ennui de la profonde pauvreté où la révolution des Cortès a plongé ma famille. Je n'aimais pas, j'acceptai. Mais, Monsieur, j'ai besoin de vos conseils, car je ne connais ni les usages de ce pays, ni votre langue, comme vous voyez. Sans ce besoin extrême que j'ai de vous, je ne pourrais supporter la honte qui me tue... Cette nuit, en me voyant chassée d'une maison de petite apparence, vous avez pu croire que c'était une femme de mauvaise vie, que vous secouriez. Eh bien! Monsieur, je vaux moins encore. Je suis la plus criminelle et aussi la plus malheureuse des femmes, ajouta Léonor en fondant en larmes. Un de ces jours vous me verrez peut-être devant vos tribunaux, et je serai condamnée à quelque peine infamante. A peine marié, don Gutier a montré de la jalousie. Ah! mon Dieu, alors c'était sans raison; mais sans doute il devinait mon mauvais caractère. J'eus la sottise d'être fort

irritée des soupçons de mon mari; mon amour-propre fut froissé. Ah! malheureuse!

—Vous auriez à vous reprocher les plus grands crimes, dit Liéven en l'interrompant, que je vous suis dévoué à la vie et à la mort. Mais si nous pouvons craindre les poursuites de la gendarmerie, dites-le-moi bien vite, afin que j'arrange votre fuite sans perdre de temps.

—Fuir? lui dit-elle, Comment pourrais-je voyager en France? Mon accent espagnol, ma jeunesse, mon trouble, me feront arrêter par le premier gendarme qui me demandera mon passeport. Sans doute les gendarmes de Bordeaux me cherchent en ce moment; mon mari leur aura promis des poignées d'or, s'ils parviennent à me trouver. Laissez-moi, Monsieur, abandonnez-moi....... Je vais vous dire un mot plus hardi. J'adore un homme qui n'est pas mon mari, et quel homme encore! cet homme est un monstre, vous le mépriserez: Eh bien! il n'a qu'un mot de repentir à m'adresser,

et je vole, je ne dirai pas dans ses bras, mais à ses pieds. Je vais me permettre une parole bien inconvenante, mais dans l'abîme d'opprobre où je suis tombée, je ne veux pas du moins tromper mon bienfaiteur. Vous voyez, Monsieur, une malheureuse qui vous admire, qui est pénétrée de reconnaissance, mais qui jamais ne pourra vous aimer. »

Liéven devint fort triste.

— Ne prenez pas, Madame, pour le dessein de vous abandonner, dit-il enfin d'une voix faible, la tristesse subite qui inonde mon cœur; je pense aux moyens d'éviter la poursuite des gendarmes. Le moins chanceux est encore de rester cachée dans Bordeaux. Plus tard je vous proposerai de vous embarquer à la place d'une autre femme de votre âge et aussi jolie, pour qui j'arrêterai le passage sur un navire. » En finissant ces mots, l'œil de Liéven était mort.

« Don Gutier Ferrandez, reprit Léonor, devint suspect au parti qui tyrannise l'Es-

pagne. Nous faisions des promenades en pleine mer. Un jour, nous trouvâmes au large un petit brick français. Embarquons-nous, me dit mon mari, abandonnons tous nos biens de Carthagène. Nous partîmes. Mon mari est encore fort riche; il a pris une maison superbe à Bordeaux, où il a recommencé son commerce; mais nous vivons absolument seuls. Il s'oppose à ce que je voie la société française. Depuis un an surtout, sous prétexte de ménagemens politiques qui ne lui permettent pas de voir les libéraux, je n'ai pas fait deux visites. Je mourais d'ennui. Mon mari est fort estimable; c'est le plus généreux des hommes; mais il se méfie de tout le monde, et voit tout en noir.

« Malheureusement il céda, il y a un mois, à la prière que je lui fis de prendre une loge au spectacle. Il choisit le moins bon et prit une loge tout-à-fait sur la scène, pour ne pas m'exposer aux regards des jeunes gens de la ville. Une troupe d'écuyers napolitains venait d'arriver à Bor-

deaux..... Ah! Monsieur, que vous allez me mépriser!

— Madame, répondit Liéven, je vous écoute avec attention, mais je ne songe qu'à mon malheur; vous aimez pour toujours un homme plus heureux.

— Sans doute, vous avez entendu parler du fameux Mayral, dit Léonor en baissant les yeux.

— L'écuyer espagnol! sans doute, répondit Liéven étonné ; il a fait courir tout Bordeaux; il est fort leste, fort joli garçon.

— Hélas ! Monsieur, je crus que ce n'était pas un homme du commun. Il me regardait sans cesse en faisant ses tours à cheval. Un jour en passant sous ma loge, d'où mon mari venait de sortir, il dit en catalan : Je suis un capitaine de l'armée de *Marquesito* et je vous adore.

« Être aimée d'un faiseur de tours ! quelle horreur, Monsieur! et une infamie plus grande était d'y pouvoir penser sans hor-

reur. Les jours suivans je pris sur moi de ne pas mettre les pieds au spectacle. Que vous dirai-je? Monsieur, j'étais fort malheureuse. Un jour ma femme de chambre me dit : Monsieur Ferrandez est sorti, je vous supplie, Madame, de lire ce papier; et elle se sauva en fermant la porte à la clé. C'était une lettre fort tendre de Mayral; il me faisait l'histoire de sa vie; il disait être un pauvre officier forcé par le plus affreux dénûment à faire un métier qu'il m'offrait d'abandonner pour moi. Son vrai nom était don Rodrigue Pimentel. Je retournai au spectacle. Peu à peu je crus aux malheurs de Mayral, je reçus ses lettres avec plaisir. Hélas ! je finis par lui répondre. Je l'ai aimé avec passion, et une passion, ajouta dona Léonor en fondant en larmes, que rien n'a pu éteindre, même les plus tristes découvertes. Bientôt je cédai à ses prières, et je désirai autant que lui l'occasion de lui parler. J'eus cependant un soupçon dès cette époque, je pensais que Meyral n'était peut-être rien moins qu'un Pimen-

tel et un officier du corps du Marquesito. Il n'avait point assez d'orgueil; il me témoigna plusieurs fois la crainte que je ne voulusse me moquer de lui, à cause de son métier d'écuyer voltigeur dans une troupe de sauteurs napolitains.

Il y a deux mois à peu près, comme nous étions sur le point de sortir pour aller au spectacle, mon mari reçut la nouvelle qu'un de ses vaisseaux avait échoué près de Royan, au bas de la rivière. Lui qui ne parlait jamais, et ne me disait pas dix mots en une journée, s'écria : *Il faudra que j'y aille demain.* Le soir, au spectacle, je fis à Mayral un signe convenu. Pendant qu'il voyait mon mari dans sa loge, il alla prendre une lettre que j'avais laissée chez la portière de notre maison, qu'il avait gagnée. Je vis bientôt Mayral au comble de la joie. J'avais eu la faiblesse de lui écrire que, la nuit du lendemain, je le recevrais dans une salle basse donnant sur le jardin.

Mon mari s'embarqua après le courrier de Paris, sur le midi. Il faisait un temps

superbe, et nous étions dans les jours les plus chauds. Le soir, je dis que je coucherais dans la chambre de mon mari, qui était au rez-de-chaussée, et donnait sur le jardin. J'espérais y souffrir moins de l'excessive chaleur. A une heure du matin, au moment où, ayant ouvert la fenêtre avec beaucoup de précaution, j'attendais Mayral, j'entends tout à coup un grand bruit du côté de la porte : c'était mon mari. A moitié chemin de Royan, il avait aperçu son vaisseau qui remontait tranquillement la Gironde, et s'avançait vers Bordeaux.

En rentrant, don Gutier ne s'aperçut point de mon trouble horrible; il loua la bonne idée que j'ai eue de coucher dans une pièce fraîche, et se place à côté de moi.

Jugez de mon inquiétude : il faisait par malheur le plus beau clair de lune. Moins d'une heure après je vis distinctement Mayral s'approcher des croisées. Je n'avais pas songé à fermer, après le retour de mon mari, la porte-fenêtre d'un cabinet voisin de la chambre à coucher. Elle était grande

ouverte, ainsi que la porte qui du cabinet conduisait dans la chambre.

En vain essayai-je, par des mouvemens de tête qui étaient tout ce que j'osais me permettre, ayant un mari si jaloux dormant à mes côtés, de faire comprendre à Mayral qu'un malheur nous était arrivé. Je l'entendis entrer dans le cabinet, et bientôt il fut près du lit du côté où j'étais couchée. Jugez de ma terreur : on y voyait comme en plein jour. Par bonheur, Mayral ne parla pas en s'approchant.

Je lui montrai mon mari dormant à mes côtés; je le vis tout à coup tirer un poignard. Saisie d'horreur, je me levai à demi; il s'approcha de mon oreille et me dit : « C'est votre amant, je comprends le contre-temps de ma venue, ou plutôt vous avez trouvé plaisant de vous moquer d'un pauvre écuyer voltigeur; mais ce beau monsieur va passer un mauvais quart d'heure.

— C'est mon mari, lui répétai-je tout

bas avec toute la force que je pouvais. Je lui retenais la main.

— Votre mari que j'ai vu s'embarquer à midi sur le bateau à vapeur de Royan! Un sauteur napolitain n'est pas assez bête pour croire cela. Levez-vous et venez me parler dans le cabinet voisin, je le veux; autrement je réveille ce beau monsieur; alors il se nommera peut-être. Je suis plus fort, plus agile, mieux armé, et tout pauvre diable que je suis, je lui ferai voir qu'il ne fait pas bon se moquer de moi. Je veux être votre amant, morbleu; alors c'est lui qui sera ridicule. » A ce moment mon mari se réveilla.

« Qui parle d'amant? » s'écria-t-il tout troublé. Mayral, qui, placé à côté de moi, me tenait embrassée et me parlait à l'oreille, se baissa fort à propos en voyant ce mouvement imprévu. J'étendis le bras comme si le mot de mon mari me réveillait; je lui dis plusieurs choses qui firent

bien voir à Mayral que c'était mon mari. Enfin don Gutier, croyant avoir rêvé, se rendormit. Le poignard nu de Mayral réfléchissait toujours les rayons de la lune, qui à ce moment tombaient d'aplomb sur le lit. Je promis tout ce que Mayral voulut. Il exigeait que je vinsse l'accompagner dans le cabinet voisin : « C'est votre mari, soit; mais je n'en joue pas moins un sot rôle », répétait-il avec colère. Enfin au bout d'une heure il s'en alla.

Me croirez-vous, Monsieur, quand je vous dirai que toute cette conduite sotte de Mayral m'ouvrit presque les yeux sur son compte, mais ne put diminuer mon amour?

Mon mari, n'allant jamais en société, passait sa vie avec moi. Rien n'était plus difficile que le second rendez-vous que j'avais juré à Mayral de lui accorder.

Il m'écrivait des lettres pleines de reproches; au spectacle il affectait de ne pas me regarder. Enfin, Monsieur, mon fatal amour ne connut plus de bornes.

« Venez au moment de la Bourse, un jour que vous y aurez vu mon mari, lui écrivis-je; je vous cacherai. Si le hasard me donne un moment de liberté dans la journée, je vous verrai; si un hasard favorable fait que mon mari aille encore à la Bourse le lendemain, je vous verrai; sinon vous aurez du moins reçu une preuve de mon dévouement et de l'injustice de vos soupçons. Songez à quoi je m'expose. »

Ceci répondait à la crainte qu'il avait toujours que je n'eusse choisi un autre amant dans la société, avec lequel je me moquais du pauvre sauteur napolitain. Un de ses camarades lui avait fait à ce sujet je ne sais quel conte absurde.

Huit jours après, mon mari alla à la Bourse; Mayral en plein jour entra chez moi en escaladant le mur du jardin. Voyez à quoi je m'exposais. Nous n'avions pas été trois minutes ensemble, que mon mari revint. Mayral passa dans mon cabinet de toilette; mais don Gutier n'était revenu chez lui

que pour prendre des papiers essentiels. Par malheur il avait aussi un sac de portugaises. La paresse le prit de descendre à sa caisse; il entra dans mon cabinet, mit son or dans une de mes armoires qu'il ferma à clef, et pour surcroît de précaution, comme il est fort méfiant, il prit aussi la clef du cabinet. Jugez de mon chagrin : Mayral était furieux, je ne pus que lui parler un peu à travers la porte.

Mon mari reparut bientôt. Après dîner il me força en quelque sorte d'aller à la promenade. Il voulut aller au spectacle; et enfin je ne pus rentrer que fort tard. Toutes les portes de la maison étaient chaque soir fermées avec soin, mon mari prenait toutes les clefs. Ce fut par le plus grand hasard du monde que, profitant du premier sommeil de don Guttier, je pus faire sortir Mayral du cabinet où il s'impatientait depuis si long-temps; je lui ouvris la porte d'un petit grenier sous le toit. Il fut impossible de le faire descendre au jardin. On y avait étendu des balles de laine qui étaient gardées

par deux ou trois porte-faix. Mayral passa toute la journée suivante dans le grenier. Jugez de ce que je souffrais : il me semblait à chaque instant le voir descendre le poignard à la main, et s'ouvrir un passage en assassinant mon mari. Il était capable de tout. Au moindre bruit dans la maison je tressaillais.

Pour comble de malheur, mon mari n'alla point à la Bourse. Enfin, sans avoir pu parler une seule minute à Mayral, je fus trop heureuse de pouvoir donner des commissions à tous les porte-faix, et trouver le moment de le faire sauver par le jardin. En passant, il brisa avec le manche de son poignard la grande glace du salon. Il était furieux.

Ici, Monsieur, vous allez me mépriser autant que je me méprise. De ce moment, je le vois à présent, Mayral ne m'aima plus; il crut que je m'étais moquée de lui. Mon mari est toujours amoureux de moi; plusieurs fois dans cette journée il me donna quelques baisers et me prit dans ses bras.

Mayral, malade d'orgueil plus que d'amour, se figura que je ne l'avais caché que pour le rendre témoin de ces transports.

Il ne répondait plus à mes lettres, il ne daignait pas même me regarder au spectacle.

Vous devez être bien las, Monsieur, de cette suite d'infamies; voici la plus atroce et la plus lâche.

Il y a huit jours que la troupe de voltigeurs napolitains annonça son départ. Lundi dernier, jour de Saint-Augustin, folle d'amour pour un homme qui, depuis trois semaines qu'a eu lieu l'aventure de la cacherie chez moi, n'a pas daigné me regarder ni répondre à mes lettres, j'ai déserté la maison du meilleur des maris, et, Monsieur, en le volant, moi qui n'ai rien apporté en dot qu'un cœur infidèle. J'ai emporté des diamans qu'il m'avait donnés; j'ai pris dans sa caisse trois ou quatre rouleaux de 500 francs, parce que je pensais qu'à Bordeaux Mayral serait suspect s'il voulait vendre des diamans. »

A cet endroit de son récit, dona Léonor rougit beaucoup. Liéven était pâle et désespéré. Chacune des paroles de Léonor lui perçait le cœur, et cependant, par une affreuse perversité de son caractère, chacune de ces paroles redoublait l'amour qui l'enflammait.

Hors de lui, il prit la main de dona Léonor qui ne la retira pas. Quelle bassesse à moi, se dit Liéven, de jouir de cette main, tandis qu'ouvertement Léonor me parle de son amour pour un autre! C'est par mépris ou distraction qu'elle me la laisse, et je suis le moins délicat des hommes.

Lundi dernier, Monsieur, continua Léonor, il y a quatre jours, vers les deux heures du matin, après avoir eu la lâcheté d'endormir, avec du laudanum, mon mari et le portier, je me suis enfuie; je suis venue frapper à la porte de la maison d'où, cette nuit, au moment où vous passiez, je suis parvenue à m'échapper. C'est celle de Mayral. « Croiras-tu en effet que je t'aime? » lui dis-je en l'abordant. J'étais ivre de bon-

heur. Il me sembla dès le premier moment plus étonné qu'amoureux.

Le lendemain matin, quand je lui montrai mes diamans et mon or, il se décida à quitter sa troupe et à s'enfuir avec moi en Espagne. Mais, grand Dieu! à son ignorance de certains usages de mon pays, je crus m'apercevoir qu'il n'était pas Espagnol. Probablement, me dis-je, je viens d'unir à jamais ma destinée à celle d'un simple écuyer voltigeur! Eh! que m'importe, s'il m'aime? Moi je sens qu'il est le maître de ma vie. Je serai sa servante, sa femme fidèle; il continuera son métier. Je suis jeune; s'il le faut, j'apprendrai à monter à cheval. Si nous tombons dans la misère dans notre vieillesse, eh bien! dans vingt ans je mourrai de misère à ses côtés. Je ne serai pas à plaindre, j'aurai vécu heureuse!... Que de folie! que de perversité! » s'écria Léonor en s'interrompant.

— Il faut avouer, dit Liéven, que vous

mouriez d'ennui avec votre vieux mari, qui ne voulait vous mener nulle part. Ceci vous justifie beaucoup à mes yeux. Vous n'avez que dix-neuf ans et lui cinquante-neuf. Que de femmes vivent honorées dans la société de mon pays, et au fond n'ont pas vos remords généreux et ont commis de plus grandes fautes! » Quelques phrases de ce genre parurent soulager Léonor d'un grand poids.

« Monsieur, reprit-elle, j'ai passé trois jours avec Mayral. Le soir il me quittait pour aller à son théâtre ; hier soir il m'a dit : Comme la police pourrait faire une descente chez moi, je vais déposer vos diamans et votre or chez un ami sûr. A une heure du matin, après l'avoir attendu bien au delà de l'heure accoutumée, et mourant de peur qu'il ne fût tombé de cheval, il est rentré, m'a donné un baiser, et bientôt est ressorti de la chambre. Heureusement j'avais gardé de la lumière, quoiqu'il me l'eût défendu à deux reprises et eût même éteint

la veilleuse. Long-temps après, j'etais endormie ; un homme est entré dans mon lit; je me suis aperçue sur-le-champ que ce n'était pas Mayral.

J'ai pris un poignard, le lâche a eu peur; il s'est jeté à mes genoux, implorant ma pitié. Je me suis élancée sur lui pour le tuer.

« Il y a la guillotine pour vous si vous me touchez, » disait-il.

La bassesse de ce langage m'a fait horreur. Avec quelles gens me suis-je compromise! ai-je pensé. J'ai eu la présence d'esprit de dire à cet homme que j'avais des protections dans Bordeaux, et que M. le procureur-général le ferait arrêter, s'il ne me disait pas toute la vérité. «Eh bien! a-t-il répondu, moi je n'ai rien volé de votre or ni de vos diamans. »

« Mayral vient de quitter Bordeaux; il va à Paris avec tout le butin. Il est parti avec la femme de notre directeur; il a donné

vingt-cinq de vos beaux louis au directeur, qui lui a cédé sa femme. Il m'a donné deux louis que voilà, et que je vous rends, à moins que vous n'ayez la générosité de me les laisser; il m'a donné ces deux louis pour vous retenir ici le plus long-temps possible, afin d'avoir vingt ou trente heures d'avance.

— Est-il espagnol ? ai-je dit.

— Lui, espagnol ! Il est de Saint-Domingue, d'où il s'est enfui en volant ou assassinant son maître.

— Pourquoi est-il venu ici ce soir ? Réponds, lui ai-je dit, ou mon oncle t'envoie aux galères.

— Comme j'hésitais à venir ici vous garder, Mayral m'a dit que vous étiez bien belle femme. Rien de plus aisé, a-t-il ajouté, que de prendre ma place auprès d'elle. Ce sera drôle. Elle a voulu, dans les temps, se

moquer de moi : je me moquerai d'elle. A cette condition, j'ai consenti ; mais comme je n'osais pas, il a fait venir la chaise de poste jusque devant la porte, et est monté pour vous embrasser devant moi, qu'il a fait cacher à côté du lit. » Ici encore les sanglots étouffèrent la voix de Léonor.

« Le jeune sauteur qui était avec moi, reprit-elle, était intimidé et me donnait les détails les plus vrais et les plus désolans sur Mayral. J'étais au désespoir. Peut-être m'a-t-il fait prendre un *philtre*, me disais-je, car je ne puis le haïr. En présence de telles infamies, je ne puis le haïr, Monsieur, je sens que je l'adore. » Dona Léonor s'interrompit et resta pensive.

Étrange aveuglement! pensa Liéven. Une femme de tant d'esprit et si jeune, croire aux sortiléges ! «Enfin, reprit dona Léonor, ce jeune homme, me voyant pensive, commença à avoir moins de peur. Il m'a quittée brusquement, et une heure après est revenu avec un de ses camarades. J'ai été

obligée de me défendre; la lutte a été sérieuse: peut-être en voulaient-ils à ma vie, tout en prétendant autre chose. Ils m'ont pris quelques petits bijoux et ma bourse. Enfin j'ai pu gagner la porte de la maison; mais sans vous, Monsieur, probablement ils m'auraient poursuivie dans la rue. »

Plus Liéven voyait Léonor forcenée d'amour pour Mayral, plus il l'adorait. Elle pleura beaucoup; il lui baisait la main. Comme il lui parlait à mots couverts de son amour: « Croiriez-vous, mon véritable ami, lui dit-elle quelques jours après, que je me figure que si je pouvais prouver à Mayral que jamais je n'ai cherché à le prendre pour dupe et à me moquer de lui, peut-être il m'aimerait?

— J'ai bien peu d'argent, reprit Liéven; l'ennui m'a fait joueur; mais peut-être le banquier auquel mon père m'a recommandé à Bordeaux, ne me refusera pas quinze ou vingt louis, si je vais le supplier; je m'en vais tout faire, même des

bassesses : avec cet argent vous pourrez partir pour Paris. Léonor lui sauta au cou. « Grand Dieu ! que ne puis-je vous aimer ! Quoi ! vous me pardonnerez mes horribles folies ?

— A tel point que je vous épouserais avec ravissement, et que je passerais ma vie avec vous, le plus fortuné des hommes.

— Mais si je rencontre Mayral, je me sens assez folle et criminelle pour vous abandonner, vous mon bienfaiteur, et tomber à ses pieds. »

Liéven rougissait de colère. « Il n'est qu'un moyen de me guérir, c'est de me tuer, lui dit-il en la couvrant de baisers. — Ah ! ne te tue pas, mon ami ! » lui disait-elle.

On ne l'a plus revu. Léonor a fait profession au couvent des Ursulines.

STENDHAL.

SOUVENIRS D'UN SOLDAT.

SOUVENIRS D'UN SOLDAT.

HANAU.

Le cochon s'expose à la mort par une vie douce dont la volupté est réelle : vous, Ulysse, vous vous exposez de même à une mort prompte par une vie malheureuse et pour une gloire chimérique. Mieux vaut être cochon que héros.

FÉNÉLON, *Dialogue des morts*.

« Au diable la gloire ! Il n'y a plus rien à manger en Allemagne. A Mayence ! à Mayence ! »

Depuis le passage de l'Elster, c'était le cri de ces bandes de fuyards qui précé-

daient l'armée, pillant tout sur leur passage. Ils avaient jeté leurs fusils, et se précipitaient vers le Rhin, armés de poèles à frire, de broches, et la marmite sur le dos. On les appelait les *fricoteurs*. Il y avait là une douzaine de mille hommes, quelques uns blessés ou malades, conscrits pour la plupart. Dans cette avalanche de fantassins et de cavaliers de tous les régimens, à peine si l'on pouvait distinguer les différens uniformes. Également couverts de boue, le visage maigri par les fatigues et noirci à la fumée des bivouacs, ils couraient sur la grande route confusément et par soubresauts, comme des moutons harcelés par des chiens. Parfois une terreur panique s'emparait de cet immense troupeau qui, s'éparpillant à droite et à gauche, franchissant haies et fossés, inondait au loin la pleine, et refluait jusque dans nos rangs. Le danger passé ou la frayeur dissipée, les fuyards isolés se reformaient en peloton : « A Mayence ! à Mayence ! » et on les revoyait ralliés en masses chemi-

ner tout craintifs et haletans, jusqu'à ce que l'ombre d'un Cosaque vînt les dissiper de nouveau. Ces hommes avaient vaincu à Lutzen et à Bautzen ; ils s'étaient couverts de gloire sous les remparts de Dresde; mais alors ils allaient en avant. La retraite les avait démoralisés, comme disait Napoléon ; impossible de les arrêter. On tirait sur eux comme sur l'ennemi, et ils marchaient toujours. Je me rappelle qu'un beau matin le maréchal Oudinot voulut faire un exemple, et ordonna de prendre au hasard une demi-douzaine de fuyards. Leur procès ne fut pas long.

— Comment t'appelles-tu ?

— Fricoteur.

— Insolent ! Où est ton régiment ?

— Je n'en sais rien.

— A genoux!

Et on le fusillait.

Quelques centaines de fricoteurs, plus curieux que leurs camarades, assistaient à l'exécution. Au moment fatal, un condamné se relève, bat un entrechat en imitant le

cri de Polichinelle, s'échappe, et se perd dans la foule. On saisit un des spectateurs qu'on fusille à sa place, et la représentation terminée, les fricoteurs la sifflent et se remettent en marche.

Ils n'étaient cependant pas toujours d'aussi bonne composition; le chef d'escadron Rossignol l'éprouva. Au sortir d'un petit village, près de Hunefeld, accompagné de quelques officiers, il tenta de barrer le passage à une de ces bandes, et, mettant le sabre à la main :

— Canaille, leur dit-il, la gloire et l'honneur... Oh! il n'eut pas le temps d'achever.

— Il n'y a plus de gloire ni d'honneur! crièrent-ils. Charivari pour les officiers!

Et, riant et jurant, ils les jetèrent à bas de leurs chevaux, et leur passèrent sur le corps.

Au reste, ils ne se traitaient pas mieux entr'eux. Qu'épuisé de fatigue et de faim, un de leurs compagnons tombât sur la route, aussitôt, de ses deux voisins, l'un lui sautait sur le ventre, tandis que l'autre lui arra-

chait bottes et habits. Le moribond se traînait encore quelques pas dans la boue pour n'être pas écrasé, et allait expirer sur le bord du fossé.

Rossignol ne devait pas périr là. Les débris de notre régiment qu'il commandait le retrouvèrent, et, ses contusions pansées, on le remonta à cheval. Dès ce moment cette mélancolie, qui ne le prenait que par accès, ne le quitta plus, même quand il voulait rire. Il examinait avec une attention inquiète les spectres jaunes et osseux qui jonchaient les deux côtés de la route, comme un abattis d'arbres, et sur lesquels voltigeaient et croassaient des milliers de corbeaux.

— Je ne le vois pourtant pas parmi les squelettes, me dit-il.

— Qui donc, mon commandant?

— Eh! parbleu! Dumanet, notre infernal curé.

C'était un pauvre diable de séminariste normand, transformé en lancier par décision du ministre de la police. Dans son sé-

minaire, il avait fait je ne sais quelle bêtise en l'honneur du pape, une ode latine, je crois, où il appelait Pie VII *regnatorem orbis*. Cela scandalisa fort M. de Rovigo, prince romain aujourd'hui, mais alors gallican enragé; et le poète tonsuré fut envoyé par pénitence simple soldat dans notre régiment. Rude pénitence, j'en réponds! En butte à tous les mauvais tours de ses camarades, honni, baffoué par le dernier conscrit, il avait encore trouvé un implacable persécuteur dans le commandant Rossignol. Ce vieux pandour de la république, officier supérieur depuis la bataille de Jemmapes, avait vu tous ses camarades passer généraux ou rois; lui seul restait toujours chef d'escadron comme devant. On lui jetait des rubans, au lieu de grades. Officier de la Légion-d'Honneur, chevalier de la Couronne de Fer et de l'Ordre de la Réunion, il n'avait conservé, de son ancien républicanisme, que des boucles d'oreilles à la Dumouriez et l'horreur des prêtres. Dieu sait combien il donna de coups de plat de sabre au clergé

sur les épaules de ce bon Dumanet : « Oh ! vilain prêtre ! on ne vous pend donc plus ! mais je ne vous ai pas pardonné, moi. » Injures, mauvais traitemens, Dumanet souffrait tout avec une patience évangélique. Il faisait toujours ponctuellement son service, et souvent celui des autres. A Leipsick, personne ne s'était conduit plus bravement, et depuis nous ne l'avions pas revu.

— Nous le reverrons, répétait Rossignol en trottant sur son cheval russe, nous le reverrons ; le corbeau me poursuit.

— Les morts ne reviennent pas, et il est mort sans doute.

— Je ne m'y fie pas. Il reviendra me porter malheur... Et, tenez, n'est-ce pas lui ?

Il me montra un corps maigre et nu, tout lardé de coups de lance. Au bruit de nos chevaux, le cadavre sembla ressusciter, et se traînant sur les mains, il nous suivait en criant : « Ah ! camarades, pour l'amour

de Dieu, un morceau de pain ! » Un de nos soldats en eut pitié, et lui tira un coup de carabine.

Le 29 octobre, nous étions réunis autour d'un bon feu auprès du bivouac de Schlucthern : le commandant Rossignol semblait réfléchir profondément. Selon son habitude, il avait quitté son habit pour mieux se chauffer, et, sur sa poitrine tatouée, on voyait un véritable musée de régiment : un soldat présentant une rose à sa maîtresse, des trophées d'armes, un bonnet de la liberté, et au dessous une aigle. A une chaîne d'or pendait un large médaillon que Rossignol regardait amoureusement. C'était le portrait d'une femme aux robustes appas rehaussés jusqu'au menton par une écharpe tricolore.

— Ah ! Julie ! voilà une vraie campagne d'émigrés. Nous avons perdu plus de la moitié du régiment, le colonel, notre aigle, le diable et son train, et nous battons en retraite. Aussi pourquoi met-on des curés dans l'armée ?.... Tenez, Messieurs, que

dites-vous de cette femme-là ?... J'ai été sur le point d'en faire mon épouse. Elle m'avait suivi en Italie dans la première guerre contre les préjugés. Malheureusement, à St-Domingue, elle tomba avec nos bagages dans une embuscade.

— Ah! mon commandant, lorsqu'une aussi jolie femme tombe dans une embuscade...

— Oui, mon cher ami, continua-t-il en me montrant de plus près son médaillon, vous voyez ces traits enchanteurs, ces charmes divins... eh bien! les nègres ont mangé tout cela; et je n'en ai pas eu plus d'avancement, parce que je ne suis pas un flatteur. Mais qui tiraille donc encore de ce côté-ci?

— Ce n'est rien : ce sont les fricoteurs qui se replient sur nous ce soir et qu'on chasse à coups de fusil. Les Cosaques nous les renvoient, ou bien les Bavarois; car on dit que ces traîtres-là veulent nous barrer le chemin.

— Les Bavarois, nous barrer le chemin!

les Bavarois ! Ah ! pour le coup ce serait trop fort !

Et le rouge monta à la figure du vieux soldat.

— Au reste, reprit-il en soupirant, depuis que nous avons ce maudit prêtre, je m'attends à tout. Vous riez ? écoutez-moi : Il y a bien long-temps, quand l'empereur n'était encore qu'officier tout juste (j'étais déjà capitaine, moi), j'entrais avec ma compagnie à Bâle en Suisse. Dans la rue je vois un curé, et machinalement je lui plonge mon sabre dans le ventre. Il ne me faisait pas de mal, il ne me disait rien, peut-être ai-je eu tort : dans ce temps-là l'enthousiasme... vous comprenez. Finalement je l'ai tué ; mais le scélérat, en mourant, me lança un regard qui semblait dire : « Je me vengerai plus tard. » Effectivement je l'ai revu partout, ce coquin-là, et toujours pour m'annoncer des désagrémens : à la révolte du 2 mai, à Madrid, à Kowno, le soir du grand orage ; et aussitôt (je voulais le dire à l'empereur) j'ai prévu que la

campagne de Russie finirait mal. Enfin, à Dresde, vous nous amenez un détachement de conscrits, et le premier que j'aperçois, c'est mon homme, c'est Dumanet.

Je regardais Rossignol avec effroi; je le croyais devenu fou.

— Comment! mon commandant, vous croyez...

— Je ne crois ni à Dieu ni au diable, ainsi je ne suis pas abruti par mes croyances; mais, je vous le prédis, si vous ambitionnez ma place, elle sera bientôt vacante. Je ne reverrai pas la France. Cet horrible prêtre s'y oppose.

— Mais puisque vous l'avez tué...

— C'est lui, vous dis-je, ou son fils.

Tout à coup il laisse tomber sa pipe et reste pétrifié.

— Qu'avez-vous donc, commandant?

— Regardez, le voilà.

En effet, à la lueur du feu à moitié éteint par la pluie, j'aperçois Dumanet qui s'approchait timidement, la tête couverte d'un mouchoir ensanglanté. Depuis dix jours,

tantôt seul, tantôt égaré par les fricoteurs, le pauvre garçon nous cherchait. Il apportait l'aigle du régiment qu'il présenta à Rossignol modestement et sans mot dire. Le commandant, tout pâle encore, voulut faire bonne contenance, et quoiqu'il n'eût guère envie de rire :

— Tu nous ramènes donc la pluie, monsieur le curé. Tu devrais bien du moins changer cette eau-là en vin, comme aux noces de Cana.

Quoique l'instruction religieuse du chevalier Rossignol eût été singulièrement négligée, il connaissait ce miracle tant célébré dans les chansons bachiques de l'empire, et le seul, à vrai dire, qui pût faire quelque impression sur lui. Tout fier de son bon mot, il ajouta en se tournant de mon côté : Vous voyez bien que je ne suis pas superstitieux.

Ayant pris l'aigle, il l'embrassa, et sans regarder celui qui l'avait sauvée :

— C'est bon, vilain prêtre ; va rejoindre ta compagnie.

Voilà le seul compliment que reçut Dumanet. Il se retira, non pas sans entendre encore quelques brocards de ses camarades, et sans leur offrir un paquet de tabac qu'il avait acheté aux fuyards. Le lendemain, il marchait avec nous sur Hanau.

Le général de Wrède avait rangé ses troupes sur la Kintzig, en avant de la ville, la droite appuyée au pont de Lamboi, son centre entre ce pont et la grande route de Gelnhausen, sur laquelle il avait établi une batterie de soixante pièces de canon. Il n'en fallait pas tant pour écraser nos soldats harassés et découragés. Heureusement notre avant-garde se trompe de chemin, se jette à gauche de la route de Hanau, et le gros de l'armée suit le mouvement, si bien que nous voilà à la hauteur du flanc de l'ennemi, sans que Français ni Bavarois s'en doutent le moins du monde. Quand nos éclaireurs débouchent de la forêt de Lamboi, quel est leur étonnement de rencontrer les Bavarois à brûle-pourpoint, et quel est l'étonnement des Bavarois qui nous

attendaient d'un autre côté ! Imaginez le désordre. C'étaient des cris, un brouhaha à mourir de peur ou de rire. Nous nous croyions surpris, de Wrède se croyait tourné, de part et d'autre on se croyait perdu. Certes, Napoléon avait commis une grande faute ; elle sauva l'armée. Notre artillerie à deux heures du champ de bataille, nos divisions dispersées, l'empereur presque seul à portée du pistolet de l'ennemi ! Eh bien ! le général de Wrède ne vit là qu'une savante manœuvre. Son plan de bataille ne valait plus rien. Forcé de changer toutes ses dispositions, il se déconcerte, perd la tête, tandis que l'empereur crie à ses troupes : « Soldats, voici les traîtres devant vous. La France est derrière eux. »

J'ai vu d'étranges choses ce jour-là : les grenadiers à cheval de la vieille garde ramenés l'épée dans les reins par les chevau-légers bavarois, et les vainqueurs, battus à leur tour, culbutés par nos gardes d'honneur, risée de l'armée, soldats novi-

ces, montés sur des haridelles rogneuses et pelées.

Enfin l'ennemi repassa la Kintzig en toute hâte et en pleine déroute.

Depuis trois heures on avait placé Rossignol et les débris de son régiment derrière une batterie pour la soutenir. Vers la fin de la journée, les boulets, qui auparavant passaient par dessus nos têtes, vinrent tomber devant nous et labourer nos pelotons. Et Dumanet de faire des signes de croix comme à son ordinaire, et le commandant de murmurer toujours :

— Oh ! ce prêtre ! c'est lui qui nous attire tous ces boulets !

Il en pleuvait sur notre petite troupe, qui, immobile, le sabre dans le fourreau, les reçut long-temps avec un courage stupide. A la fin cependant le désordre se mettait dans nos rangs trop éclaircis. Alors Rossignol, affectant la gaîté pour ranimer ses soldats :

— Tiens, monsieur le curé, pare cet

obus qui nous arrive en ricochant. Vite, un signe de croix.

Dumanet n'en eut pas le temps. L'obus, plus rapide que la parole, l'avait déjà frappé. Son cheval effrayé bondissait : mais le séminariste se tenait ferme encore ; et, à chaque mouvement, son bras fracassé flottait comme le drapeau de sa lance. Sans proférer une plainte, il se dirigea vers une ambulance où Rossignol et moi et bien d'autres le rejoignîmes bientôt. Là un garçon apothicaire, qui avait endossé l'uniforme de chirurgien pour échapper à la conscription, se démenait au milieu d'un *raout* de blessés, criant : « Je ne puis pas couper les jambes à tout le monde. »

Je crois en effet qu'il ne savait comment s'y prendre. Près de lui, Dumanet, assis sur un débris de caisson, attendait patiemment son tour, lorsqu'il aperçut le commandant que deux lanciers rapportaient à moitié mort. Il se leva aussitôt pour lui céder sa place (c'était pousser loin la poli-

tesse), et alla s'asseoir au bord d'un ravin sur la lisière du bois.

Après avoir examiné long-temps la blessure de Rossignol :

— Vous avez une cuisse emportée, lui dit le chirurgien improvisé.

— Belle nouvelle, fameux docteur! Dépêche-toi de me panser ; car voilà les boulets qui suivent notre satané prêtre, et m'emporteraient l'autre cuisse.

A l'instant même l'air siffla à mes oreilles, et j'entendis auprès de nous un bruit semblable à celui d'une boule roulant sur des feuilles sèches. La tête de Dumanet était à nos pieds.

— Le voyez-vous? cria Rossignol : encore lui toujours! Otez-le... Tu veux donc ma mort, tigre féroce?

Il fit un effort pour se lever, et retomba dans mes bras.

— Je ne vous fais pourtant pas mal, lui dit l'opérateur, qui suait à grosses gouttes.

Il pansait un cadavre.

En sa qualité d'officier supérieur, on lui

creusa une fosse près de là, au pied d'un grand chêne mutilé par le boulet; et, comme il y avait encore de la place, on jeta Dumanet par dessus. J'entendais les lanciers qui l'enterraient, dire entre eux: « Ce monstre de commandant, il nous a assez fait enrager pendant sa vie! Jetons-lui le curé sur l'estomac : à force de demeurer ensemble, ils deviendront peut-être bons amis.

Quinze ans après, voyageant en Allemagne, j'allai visiter leur tombeau. Je reconnus le vieux chêne qui lui servait d'abri. Il n'était pas mort de ses blessures, et sur son tronc noir on distinguait encore une aigle grossièrement sculptée avec la pointe d'un sabre. A cette vue, je ne pus me défendre d'une vive émotion. Malgré moi, me revinrent à l'esprit tous les désastres qui avaient précédé et qui suivirent l'affaire de Hanau, la France deux fois foulée aux pieds des Cosaques, et, bien loin au delà des mers, une brillante tyrannie expiée par un long supplice, et une autre fosse sans larmes ni

honneurs. Et je me disais : « Le pistolet d'un Bavarois pouvait tuer ici Napoléon. Au moins nous l'aurions enterré, et une aigle marquerait aussi sa tombe. »

Je me trompais, il est bien à Sainte-Hélène. — Après avoir parcouru le champ de bataille, je voulus dire un dernier adieu à Rossignol et à Dumanet. Autour du chêne jouaient de jeunes paysans livrés à la plus brillante gaîté. Ils faisaient s'embrasser et se battre, comme des marionnettes, deux têtes de mort plantées sur des bâtons, dont l'une semblait rire et l'autre grincer les dents. Ces enfans m'avaient vu longtemps assis là, et, soupçonnant quelque cachette, ils avaient creusé la terre. Le plus âgé s'avança et me dit en allemand : « M. l'Anglais, voilà les têtes de deux braves soldats de Napoléon, voulez-vous les acheter ? »

Je leur donnai quelque argent pour qu'ils remissent les deux têtes dans le trou, et ils me promirent bien de respecter à l'avenir les restes de mes deux compagnons

d'armes. Grâce à une nouvelle industrie, ils ont été déterrés de nouveau. On lisait dernièrement dans les journaux anglais : « Une cargaison d'ossemens humains vient d'arriver en Ecosse ; ils ont été recueillis dans les plaines d'Hanau et de Leipsick et appartiennent aux braves qui ont été tués dans les sanglantes batailles de 1813. On veut faire de ces ossemens du noir d'ivoire. »

Pauvre Rossignol ! il avait combattu dans les Antilles et à Moscou, sous les murs de Vienne et de Madrid. Et pourquoi ? Qu'a-t-il gagné par cent batailles? Pas même trois pieds de terre dans un coin de l'Allemagne ; pas même un peu de renommée ; car, hors moi, qui connaît aujourd'hui le commandant Rossignol ? Vainqueur de la Bastille, soldat de Marengo et d'Austerlitz, de la Moskowa et de Bautzen, tes os brûlés et broyés vont cirer les bottes des dandies de Glascow et d'Edimbourg. Que ne suivais-tu les fricoteurs !

II

RIEGO.

—

Desde el Betico mar al Ybero
Y del Ybero al helado Pyrene,
O gran Riego, tu nombre resuene,
Digase tu heroismo sin par.

Hymne patriotique.

Souvent persécuté, jamais persécuteur...
Convaincu seulement du crime détesté
D'avoir aimé, servi, chanté la liberté.

CHÉNIER.

Ferdinand VII était à Cadix, buvant, mangeant et dormant; mais M. Ouvrard veillait pour lui. La trahison du comte de l'Abisbal, les capitulations de Morillo et de Ballesteros, qui font tant d'honneur au

munitionnaire général, avaient jeté le trouble et le découragement parmi les députés aux Cortès; et, non loin de leur palais, le banqueroutier diplomate rôdait, la bourse à la main. C'était du luxe! Divisés (car les uns voulaient plus, les autres moins que la constitution), soutenus seulement par la classe éclairée si peu nombreuse en Espagne, que pouvaient-ils contre une armée étrangère, forte de l'appui des masses? Dans le pressentiment que le pouvoir leur échapperait bientôt, ils oubliaient presque qu'ils l'avaient encore, et, pour retarder leur chute, faisaient tout juste ce qui devait la précipiter, selon l'usage des gouvernemens à l'agonie.

C'est alors que Riego voulut tenter un dernier effort. Suivi d'un bataillon d'élite de la milice de Madrid et de quelques officiers anglais, il reparut tout à coup dans cette belle Andalousie, théâtre de sa gloire. Là, naguère, simple colonel, inconnu la veille, il avait joué le rôle de Napoléon à son retour de l'île d'Elbe : il avait vaincu

un roi. Seul, l'épée dans le fourreau, il s'était présenté aux bataillons de Ferdinand, et d'un souffle il avait renversé le vieil échafaudage de la monarchie de Philippe V. Aussi disait-on déjà, par toute l'Espagne, qu'à l'aspect de Riego, l'Andalousie venait de se lever en masse, que les miliciens nationaux l'avaient proclamé leur général, et que de tous côtés les troupes de ligne, violant les capitulations, couraient se ranger sous ses drapeaux. La campagne allait donc traîner en longueur; triste nouvelle pour notre régiment, fort ennuyé de faire à Madrid un service de gendarmerie. Il y eut redoublement de coups de plat de sabre sur les épaules des royalistes et des moines de toutes couleurs.

Le 2 octobre, dès six heures du matin, toute la populace s'agitait, comme au jour d'un combat de taureaux. Personne dans les marchés, point de *gallegos* auprès des fontaines, ni de mendians couchés à la porte des églises.

— Que Jésus, Marie et Joseph vous pro-

tégent! me dit don Tadeo de la Puebla, qui accourait tout effrayé dans ma chambre; voici une terrible journée qui se prépare. Tous les domestiques de la maison ont déserté, et j'ai vu Toribio cacher en partant son couteau de cuisine sous son manteau.

— Aussi pourquoi diable votre seigneurie a-t-elle des domestiques absolutistes ?

— Tous les domestiques le sont.

— Rassurez-vous; on a doublé les postes, et il y a un bataillon de garde à la porte de la prison pour empêcher les aristocrates d'incarcérer la noblesse.

— N'importe; je viens d'envoyer ma femme et mes filles au couvent *del Carmen;* et quant à vous, je ne vous quitte pas.

Evidemment mon hôte craignait encore plus pour lui que pour moi, quoique sous son uniforme de colonel honoraire il affectât une contenance martiale. Pendant la guerre de l'indépendance il avait sacrifié une partie de sa fortune et combattu pour le roi, ce qui lui avait valu cinq ans de galères au retour de Ferdinand. Député aux

Cortès de 1820, il passait pour libéral; mais, dans un libéral espagnol, il y a de l'étoffe pour trois royalistes français. Moi, qui ai eu le temps de connaître don Tadeo, je puis certifier que son libéralisme n'eût pas effarouché M. de Polignac. Il n'en risquait pas moins d'être pendu, et il le fut en effet, mais après l'amnistie.

Nous nous hâtâmes de monter à cheval. Déjà la *Galle-Mayor* regorgeait de populace. Là se pavanaient les volontaires royalistes dans leurs uniformes primitifs; marchands de limonade demi-nus et aux chapeaux bariolés de rubans, valets déguenillés et armés de piques, enfin des *aguadores* qui avaient échangé leurs petits tonneaux de cuivre contre des escopettes rouillées. Aux hurlemens de ces *gallegos*, à leurs habits de laine brune, à leur démarche pesante et aux longues rapières qui battaient sur leurs jambes noires et velues, on eût dit des ours dressés sur leurs pattes et armés en guerre. Des cabriolets de place remplis de femmes et d'enfans, des bandes

de *manolos* la veste sur l'épaule, la tête couverte de mouchoirs rayés et le bâton à la main, roulaient, se précipitaient en désordre vers les portes de la ville. Ce jour-là on devait amener au séminaire des nobles quatre prisonniers. Dans les cabarets, le Trapiste l'avait dit confidentiellement à qui voulait l'entendre, et le peuple se promettait bien de faire en sorte qu'ils n'arrivassent pas jusqu'à leur prison. Aussi, quand on trouva les portes fermées et gardées par de forts détachemens français, quelle fureur! quelles imprécations! Sur la terrasse du palais je pus jouir de toute la beauté du spectacle. A ma droite, vers la porte de San-Vicente, des pelotons de grosse cavalerie, allant et venant comme le piston d'une machine à vapeur, refoulaient des flots de populace monarchique. C'étaient des cris, des hurlemens mêlés au fracas d'une grêle de pierres qui rebondissait sur les ventres de fer de nos cuirassiers. A la faveur du tumulte, quelques *manolos*, plus hardis que les autres, escaladaient les bar-

rières pour rejoindre les bandes de paysans qui, des villages voisins, accouraient, leurs curés en tête; la campagne en était noire. Au-dessus des rangs flottaient les manteaux blancs des moines qui galopaient d'une troupe à l'autre comme des aides-de-camp un jour de bataille. Enfin quelques prêtres arrivent bride abattue, et levant en l'air leurs larges chapeaux; alors un houra épouvantable : « Meure, meure Riego! »

Sur la route qui serpente, au milieu d'un nuage de poussière où brillaient les sabres et les baïonnettes d'une nombreuse escorte, c'était bien lui : « Le voilà! le voilà! » Et la foule se pressait, se dressait sur les tertres qui bordent le chemin. « Le voilà dans cette charrette, lui et ses compagnons! »

La charrette, couverte de toile et traînée par des mules, passa sous les murs du palais, en face de ce balcon où, peu de temps avant, on avait vu Ferdinand prendre sur ses lèvres royales un cigarre à demi fumé, et l'offrir gracieusement à Riego en disant au peuple : « Voici mon meilleur ami. »

Un des prisonniers se pencha en dehors de la voiture pour regarder, et les cris redoublèrent : « Meure Riego ! Malédiction à l'infame ! Vive la religion! A bas les nobles! Meure, meure Riego ! » Au même instant mille bras se lèvent, et ce peuple que nous avions pacifié s'élance sur l'escorte ; mais nos troupes débouchent de toutes parts, et les curés désarçonnés roulent pêle-mêle avec leurs paroissiens. Toribio, son couteau entre les dents, grimpait déjà sur la charrette. D'un coup qui lui grave le pommeau de mon sabre dans la joue, je le renverse; mais il se relève aussitôt, et, se cramponnant au brancard, de rage il enfonce son couteau dans la croupe d'une mule: « *Es sangre tambien!* » dit-il; c'est toujours ud sang.

Toute la cavalerie entoura les prisonniers. Derrière, les clameurs continuaient de plus belle; la foule s'enflait, nous pressait de plus en plus; mais la porte de la prison eut le temps de s'ouvrir et de se refermer.

Quand Riego traversa la cour, tous les officiers français le saluèrent. Sa taille, petite mais bien prise, son air calme et noble sans affectation, son front large, ses joues jaunes et creuses, son regard d'aigle nous rappelèrent les portraits de Bonaparte premier consul. Il était vêtu d'une redingotte bleue, et paraissait fatigué. Il n'y avait dans sa chambre ni lit ni chaises; il se coucha par terre. Deux de ses compagnons fumaient tranquillement appuyés contre la muraille; mais le troisième, en uniforme anglais, les cheveux et le visage aussi rouges que son habit, se démenait comme le diable dans un bénitier :

— Serai-je pendu aussi, messieurs? nous demandait-il. Je ne dois pas être pendu. Nous avons été arrêtés par des paysans, mais après que les Français eurent battu le général et parce qu'ils l'avaient battu. Et il répétait toujours : Pas pendu; prisonnier des Français qui ont battu le général.

A la fin, Riego ennuyé :

— Major Billing, que veniez-vous chercher en Espagne? Des aventures, m'avez-vous dit. Eh bien! débarqué le 16, vous êtes battu le 18, pris le soir, et maintenant on va vous pendre. En voilà des aventures! Ne vous plaignez donc pas.

Puis, se levant, il nous parla de Dijon, où il avait été long-temps prisonnier de guerre. « C'est là, nous dit-il, que j'ai appris le peu que je sais. » Il nous demanda ensuite des nouvelles de Cadix; et, comme nous lui répétions les bruits du jour : que Ferdinand avait écrit au duc d'Angoulême, lui promettant de proclamer une amnistie générale et de jurer une charte semblable à la nôtre :

— Oh! nous répondit-il, pour jurer, tant qu'on voudra; mais quant à l'amnistie, c'est une idée libérale. Ici le bourreau est royaliste. Dans ce moment, les hurlemens de la populace retentirent; et il s'écria : « Ah! messieurs, qu'avez-vous fait! » et ses traits prirent une expression indéfi-

nissable de mélancolie; croisant les bras sur sa poitrine et baissant la tête:

« C'est fini pour aujourd'hui..... Plus tard, certainement, plus tard.... J'ai commencé trop tôt, je me suis trompé; mais il est beau de se tromper ainsi.... D'ailleurs il fallait faire le premier pas... Ma mort sera féconde. »

L'Anglais écoutait la bouche béante. Les deux aides-de-camp ne témoignaient aucune émotion : peut-être ne comprenaient-il pas, car devant nous Riego ne parla que français. Ce sont ses propres paroles qu'on vient de lire : je les ai écrites en rentrant chez moi.

A l'heure de la promenade, le Prado était désert. Excepté dans les bas quartiers, Madrid semblait en deuil. Un mendiant, qui, selon la coutume, réunissait sans doute à sa profession celle de messager d'amour, m'attendait à ma porte. Il me glissa mystérieusement une lettre et disparut. Point de signature, une écriture de femme; je crus que c'était un billet doux. En voici la tra-

duction : « Abandonnerez-vous au bourreau votre prisonnier ? S'il périt, gloire au martyr ! mais honte à vous, Français, et damnation éternelle ! »

— Il périra, s'écria Tadeo, prions pour lui !

Alors le vieux colonel se mit à genoux avec sa femme et ses filles pour réciter les prières des agonisans. Depuis la restauration, mon régiment avait stationné bien souvent dans les églises ; et jamais prédicateur académicien, jamais archevêque doré n'avaient fait sur moi la moindre impression ; cependant cette scène religieuse m'émut. J'entends encore la voix grave et solennelle de mon hôte, improvisant après la prière l'oraison funèbre de Riego. Il disait les vertus chrétiennes du malheureux général ; sa dévotion à la mère de Dieu ; son humanité envers les prisonniers français pendant la guerre de 1808 ; sa clémence pour les *serviles*, après l'insurrection royaliste du 7 juillet : « Le roi désignait déjà les conspirateurs à la vengeance des miliciens,

lorsque Riego parut. Il arrêta, lui, l'effusion du sang, et on va le tuer! »

— Notre Seigneur aussi n'avait fait que du bien, et il fut crucifié! répondirent les femmes.

— Que par les mérites de notre Sauveur, Dieu te fasse donc miséricorde, mon brave camarade! s'écria le vieux colonel. Ensuite, d'un ton plus calme, il nous rappela quelques beaux traits de la vie de Riego, son patriotisme, son courage désintéressé. L'Espagne libre, il ne désirait plus rien. Sans ambition, d'un caractère mélancolique, il semblait, après le rétablissement de la constitution, avoir rempli sa tâche. On le voyait toujours aux Cortès, silencieux, immobile, la tête inclinée sur sa poitrine; ce qui avait fait dire un jour au comte de Toreno, son ami: « Regardez donc le général; n'a-t-il pas déjà l'air d'être pendu? »

Ce souvenir était devenu, pour don Tadeo, un fâcheux présage que j'essayai en vain de combattre, une superstition. Je ne fus pas tenté d'en rire. Ne sachant que faire

pour fuir cette idée noire, j'allai voir un de mes camarades blessé d'un coup de bâton dans les batailles du matin.

— Ma foi! mon cher, elle m'aime encore plus que je ne croyais, me cria-t-il dès qu'il m'aperçut. Quand je suis rentré le bras en écharpe, c'était une désolation, des pleurs!...

— Pour Riego peut-être. N'est-elle pas libérale comme un grand d'Espagne?

— Plus que Benjamin Constant! Depuis que je lui ai dit par plaisanterie que tu étais fils d'un régicide, elle ne parle que de toi; j'en suis jaloux.

— C'est donc Riego qu'elle pleure.

— C'est moi; une blessure rend si intéressant! Oh! quelle femme, mon ami! quelle âme de feu! Je ne leur dirai pas cela à Paris; mais, le diable m'emporte, je donnerais toutes les Françaises de la terre pour une Espagnole. Ici point de coquetterie, point de sottes grimaces. Quand ma femme dit oui, c'est oui; non, c'est non. On sait tout de suite à quoi s'en tenir. Par exem-

ple, tu me croiras si tu veux; mais, parole d'honneur, c'est elle qui m'a dit la première : Je vous aime.

— Tu sais bien qu'ici l'usage....

— Excellent usage pour qui n'a pas de temps à perdre! Nous voilà de service de deux jours l'un; quel métier! A propos, demain dans ton corps-de-garde, tu devrais bien me tourner une romance pour elle. Dona Paquita Castejar, tâche de faire rimer cela avec quelque chose. Moi, si j'étais poète, les Espagnoles m'inspireraient tout ce qu'il y a de plus diabolique en vers. Leurs grands yeux noirs, leur babil inépuisable et toujours si spirituel, ces tailles si souples et si cambrées, ces...

— Tiens, voilà son mari qui sort. Ta blessure ne l'empêche pas d'avoir l'air joyeux.

— Il va sans doute condamner à mort quelques constitutionnels. La régence l'a nommé grand-juge, procureur fiscal, je ne sais quoi. Cela désole sa femme.

Dans ce moment, on frappa légèrement à la porte : *Ave, Maria.*

— C'est elle, me dit-il tout bas.

— Si je me cachais dans l'alcôve !

— Non, non.

Mais en me glissant auprès de la porte qui s'entr'ouvrait, je m'étais déjà blotti derrière la cloison. Je vis Paquita s'asseoir sur le grand canapé de paille à côté de son amant. Elle avait beaucoup pleuré, des larmes brillaient encore sur ses joues brunes ; elle était vraiment bien belle ! De ses bras potelés, elle le serra avec force ; et le sein gonflé, elle lui dit avec un accent de prière et de résolution que je n'oublierai de ma vie :

— *Prospere de mi alma, mata á mi marido.* Prosper de mon âme, tue mon mari.

Prosper ouvrait de grands yeux; il croyait avoir mal compris : « Tuer votre mari? Moi? Que je le tue ? Avec mon sabre?

— Ou d'un coup de poignard, si tu m'aimes, répondit-elle en fixant sur Prosper des yeux humides et ardens; et elle le ser-

rait de nouveau, le pressait de caresses, penchait la tête sur sa bouche, pour avoir plus vite sa réponse. Mais il restait muet de surprise. Afin de le tirer d'embarras, sortant de ma cachette, je proposai un terme moyen : la prison. Castejar, en revenant de son tribunal, traversait tous les soirs la cour des postes. Rien de plus facile que de l'arrêter là et de lui faire passer la nuit dans notre corps de garde; plus d'un mari avait déjà éprouvé pareille mésaventure. C'était un service que les officiers de la garnison se rendaient mutuellement.

Paquita ne parut point choquée de mon intervention; et, soit que la situation m'eût inspiré de l'éloquence, soit que ma qualité de fils de régicide donnât du poids à mes paroles, après quelques minutes de réflexion :

— Eh bien ! oui, en prison, demain soir, dit-elle.

Ce qui fut dit fut fait. Pour jouer le rôle d'alguazil, les occasions ne me manquèrent pas. Le canon venait d'annoncer l'arrivée

de Ferdinand au Port-Ste-Marie ; par conséquent grande joie parmi la canaille : illuminations, processions, pillage. Les constitutionnels se réfugiaient dans notre corps-de-garde, et nous y poussions de force les *serviles*] trop tapageurs. Lorsque Castejar passa, on le saisit au collet; il eut beau crier, il fallut obéir. Mais ne voilà-t-il pas que sa femme vient le réclamer ! c'était une véritable comédie. Je jouai bien mon rôle, et demeurai inexorable.

—Donnez-moi votre médaille de juge, dit Paquita à son mari. Je cours chez l'intendant de police et je reviens.

Elle revint en effet, mais elle avait perdu la médaille. Le lendemain, le bruit courait à Madrid que Riego s'était échappé. Des constitutionnels déguisés en soldats de police, et un magistrat qu'on avait cru membre de la commission militaire, s'étaient introduits la nuit dans le séminaire des nobles. Un instant après ils étaient sortis emmenant un prisonnier enveloppé dans un large manteau. Ce matin, ajoutait-on,

en ouvrant le cachot de Riego, on l'a trouvé vide.

Hélas! c'était seulement une aventure de plus pour le major Billing. Rien ne devait manquer pour célébrer la délivrance du roi : la fête sera complète.

Sur la place de la Cebada, on a dressé deux piliers de poids, couronnés par une traverse qui les unit. Des milliers de spectateurs en guenilles se pressent aux fenêtres des maisons dont les lignes irrégulières dessinent la place, et sur les toits des baraques sales et noires qui l'encombrent. Avec des juges comme Castejar, les procès politiques vont vite et bien. Depuis trois jours, Riego est en chapelle. Avant le supplice, on le fait mourir de faim et de soif. Cependant ce matin on lui a donné à boire, mais c'est une potion mêlée d'opium. On craint qu'il ne meure avec courage.

Ses deux aides-de-camp, attachés sur des ânes, sont déjà arrivés au pied de la potence, entre deux files de pénitens qui tiennent à la main des cierges de cire verte, et

braillent des litanies. Entendez-vous ces clameurs parmi la populace ! Les patiens se révoltent contre la mort et luttent avec les bourreaux; il y a un horrible combat sur l'échafaud. Les soldats de police croisent la baïonnette, et bientôt on voit hisser et se balancer en l'air deux cadavres, les yeux et le ventre crevés.

Non loin est Riego, assailli d'outrages. Une mule boîteuse l'a charrié jusque-là dans un grand panier de jonc. Plié en deux, les genoux fortement garottés contre la poitrine, ses jambes pendant en dehors, serrées dans de longs morceaux de bois qu'elles traînent depuis la prison.

Il dort.

Sur l'échafaud, quand on lui passe la corde autour du cou, il fait un mouvement, il semble s'éveiller. Mais à peine a-t-il ouvert les yeux que le bourreau le saisit, se précipite, et tournoie avec lui dans l'espace qui sépare les deux poteaux. Tandis que les valets tirent la victime par les pieds, à cheval sur ses épaules, il lui prend

les cheveux d'une main et de l'autre le soufflette; puis, avant de sauter à terre, il lui crache au visage, et le peuple applaudit.

Le soir il y avait bal sur la place de la Cebada, et le Trapiste prêcha, mais trop bien; il était ivre-mort. Quelques membres de la municipalité, entre autres Toribio, récemment nommé *regidor;* des brigands de la foi en habits de général et nu-pieds, des marchandes d'herbes, des moines et des filles publiques dansaient à la lueur de grands feux. On brûlait des meubles pillés chez quelque constitutionnel du voisinage. Les flammes qui projetaient une teinte rougeâtre sur la figure des danseurs, leur joie féroce, leurs contorsions et leurs cris, c'était comme ces fêtes de sauvages si bien décrites par Cooper. En revenant, je vis les officiers *realistas* (royalistes), ou plutôt, comme on les appelait, *realeros* (voleurs de réaux), sortir de l'auberge de l'Ange. Ils vociféraient : « Au diable la constitution! Maintenant nous sommes véritablement libres. » Ils avaient bien soupé et s'en allaient sans

payer, emportant dans leur poche l'argenterie de l'aubergiste. Au milieu d'eux, un homme en uniforme de maréchal de France criait : Vive le roi absolu! plus fort que les autres. C'était le fameux Bessière, le royaliste par excellence, que ce même roi absolu fit fusiller quelques mois après, sans jugement.

La fête se prolongea fort avant dans la nuit; mais les constitutionnels avaient barricadé leurs maisons, et nous faisions bonne garde. Vers trois heures du matin, on n'entendait plus dans les rues que le pas des patrouilles et le *Qui vive* de nos védettes. Seul à mon poste, je pensais à ce que nous étions venus faire en Espagne, à cette canaille qui commençait si dignement son règne, au brave et malheureux Riego. Au moins, me disais-je, il ne nous a pas vus là. Mais une voix secrète, une espèce de remords, me répondait qu'il aurait pu nous y voir. J'étais triste et presque honteux.

Quand Prosper vint me relever: « Ma foi! mon cher, me dit-il gaîment, tu n'au-

ras plus besoin de mettre au violon mon vénérable hôte don Lorenzo Castejar. Ce matin sa femme l'a trouvé mort dans son lit. »

DUFONGERAY.

FIN.

TABLE

DU TOME SECOND.

